Yao Assogba

Professeur en travail social, Université du Québec en Outaouais

(2004)

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE?

**Entretien avec Raymond Boudon
et systématisation de la démarche d'explication
en sociologie.**

Un document produit en version numérique par Diane Brunet, bénévole,
Diane Brunet, bénévole, guide, Musée de La Pulperie, Chicoutimi
Courriel: Brunet_diane@hotmail.com
[Page web](#) dans Les Classiques des sciences sociales

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par [Diane Brunet](#), bénévole, guide, Musée de La Pulperie, Chicoutimi à partir du livre de :

Yao Assogba

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

Entretien avec Raymond Boudon et systématisation de la démarche d'explication en sociologie.

Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2004, 137 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 14 août 2008 de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : Yao.Assogba@uqo.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 10 avril 2013 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Yao Assogba

Professeur en travail social, Université du Québec en Outaouais

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2004, 137 pp.

[iv]

Du même auteur

Sortir l'Afrique du gouffre de l'histoire. Le défi éthique du développement et de la renaissance de l'Afrique noire, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004.

Insertion des jeunes, organisation communautaire et société. L'expérience fondatrice des Carrefours jeunesse-emploi au Québec, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2000.

Jean-Marc Ela, Le sociologue et théologien africain en boubou, Paris, L'Harmattan, 1999.

La sociologie de Raymond Boudon. Essai de synthèse et applications de l'individualisme méthodologique, Québec, Les Presses de l'Université Laval/Paris, L'Harmattan, 1999.

[vi]

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société d'aide au développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise de son Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

[vii]

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Préface](#) [ix]

[Avant-propos](#) [1]

[Introduction](#) [3]

PREMIÈRE PARTIE

[ENTRETIEN AVEC RAYMOND BOUDON](#)

Chapitre I. [La sociologie à visée scientifique](#) [9]

Chapitre II. [L'explication de texte](#) [33]

Chapitre III. [Sociologie cognitive](#) [41]

DEUXIÈME PARTIE

[SYSTÉMATISATION ET ILLUSTRATIONS](#)

Chapitre IV. [Principes poppériens de scientificité et sociologie cognitive](#) [53]

1. [Caractéristiques générales de la sociologie cognitive](#) [56]

2. [Démarche de la sociologie cognitive](#) [60]

Chapitre V. [Théorisation](#) [65]

1. [Théories et paradigmes](#) [65]

2. [Nature des phénomènes sociaux expliqués](#) [67]

3. [L'explication de texte comme méthode en sociologie](#) [75]

Chapitre VI. [Sociologie classique et théories explicatives des phénomènes sociaux](#) [79]

1. [Alexis de Tocqueville](#) [80]

2. [Max Weber](#) [82]

3. [Émile Durkheim](#) [86]
4. [Adam Smith](#) [88]
5. [Werner Sombart](#) [91]

Chapitre VII. [Sociologie moderne et théories explicatives des phénomènes sociaux énigmatiques](#) [95]

1. [Raymond Boudon](#) [95]
2. [Lawrence Cohen et Marcus Felson](#) [103]
3. [Anthony Oberschall](#) [104]
4. [Samuel Popkin](#) [105]
5. [Yao Assogba](#) [108]
6. [Diego Rios et Raül Magni Berton](#) [110]
7. [Robin Horton](#) [121]
8. [Francine Gratton](#) [123]

[Conclusion](#) [129]

[Références bibliographiques](#) [133]

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Dès le début de sa carrière, Raymond Boudon n'a de cesse de construire une sociologie cognitive dans la grande tradition des sociologues classiques : Weber, Durkheim, Tocqueville, Simmel. On peut dire que la sociologie cognitive constitue la toile de fond de l'œuvre de Boudon. Cependant si les thèmes de cette œuvre ont fait l'objet d'études, d'analyses, de commentaires et de critiques, force est de constater que le thème de la sociologie cognitive a suscité peu d'intérêt chez les chercheurs et les analystes.

Cet ouvrage vise à offrir la possibilité au lecteur d'appréhender la conception scientifique de la sociologie que Boudon propose. Dans ce dessein, deux méthodes ont été utilisées. D'abord, un entretien au cours duquel Boudon explicite l'objet et la démarche de la sociologie à visée scientifique, tout en illustrant chacun de ses éléments par des exemples puisés dans les grands travaux des auteurs classiques et modernes, ainsi que dans ses propres travaux. C'est la première partie de l'ouvrage. Ensuite, l'auteur présente une systématisation de la sociologie cognitive à partir d'une étude et d'une synthèse des analyses que Boudon en a faites dans ses ouvrages, articles, conférences et textes inédits. L'élaboration de cette deuxième partie de l'ouvrage est illus-

trée par un échantillon de théories explicatives classiques et modernes de différents phénomènes sociaux dans divers domaines : éducation, religion, développement, crime, délinquance, mobilité sociale, mouvements sociaux, économie, politique, etc.

L'ouvrage s'adresse aux enseignants, aux étudiants et aux chercheurs en sciences sociales.

Yao Assogba est né à Atakpamé au Togo. Il a fait ses études universitaires en sociologie et en éducation à l'Université Laval (Québec, Canada), où il a obtenu un Ph.D. Professeur titulaire, il enseigne la sociologie et la méthodologie de recherche au Département de travail social et des sciences sociales de l'Université du Québec en Outaouais (UQO). Il a publié de nombreux articles sur des questions d'éducation, d'insertion des jeunes, de développement et a collaboré à

divers ouvrages sur l'Afrique et le Québec. Parallèlement à ces thématiques, il s'intéresse aux œuvres de sociologues africains et français. Il est membre du Centre d'étude et de recherche en intervention sociale et de la Chaire de recherche du Canada en développement des collectivités.

[ix]

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

PRÉFACE

Raymond Boudon, sociologue

**Par Simon Langlois
Université Laval (Québec)**

[Retour à la table des matières](#)

Depuis le début de sa carrière, Raymond Boudon œuvre à construire une sociologie à visée scientifique, à élaborer un savoir solide dans la grande tradition des auteurs classiques de la discipline. Rien ne l'horripile plus qu'une sociologie qui « joue le rôle de la cantatrice chauve » ¹, avance-t-il dans un texte où il présente une synthèse de son cheminement intellectuel. Il croit au potentiel de sa discipline et prend ses distances avec toute forme de scepticisme sur la sociologie, qu'elle soit nostalgique (P. Berger : la sociologie est épuisée), modérée (D. Bell : la sociologie est un art imparfait) ou utopiste (H. White : la sociologie sera un jour vraiment scientifique), car il estime que cette discipline peut apporter des explications valables aux phénomènes sociaux et qu'elle produit du savoir.

Raymond Boudon a les idées claires sur ce qui fonde la sociologie comme science et il a beaucoup réfléchi tout au long de sa carrière sur

---

¹ Raymond Boudon, « Pourquoi devenir sociologue ? Réflexions et évocations » *Revue française de science politique*, vol. 46, no 1, février 1996, p. 52-79. Raymond Boudon dresse lui-même le bilan provisoire de ses intentions d'auteur dans ce long article à caractère bio-bibliographique.

l'état de la sociologie contemporaine, et en particulier sur les raisons d'être du scepticisme ambiant. Pour lui, la sociologie est une discipline polymorphe ; elle n'a pas d'identité claire - il le reconnaît - mais elle a une existence bien réelle. Autrement dit, il n'existe pas une mais bien plusieurs sociologies produites par les membres de cette « excentrique famille que composent les sociologues » selon le mot de Bernard Valade - ce qui contribue à donner une impression de flou et alimente les doutes de certains. L'intitulé de la collection qu'il dirige aux Presses Universitaires de France (*Sociologies*) reflète bien ce caractère pluriel.

[x]

Grand amateur de musique classique, Raymond Boudon estime que l'histoire de la sociologie rappelle bien davantage l'histoire de la musique que celle de la physique. La sociologie a produit un authentique savoir, mais il faut l'extraire du magma de la production publiée, un peu à la manière du manœuvre poudreux qu'évoque Diderot et « qui apporte tôt ou tard, des souterrains où il creuse, le morceau fatal à cette architecture élevée à force de tête » (*De l'interprétation de la nature*).

Dans la vaste production disciplinaire, Raymond Boudon distingue quatre types idéaux de production sociologique, les qualifiant de cognitif, d'esthétique, de descriptif et de critique. Cette typologie des savoirs sociologiques permet de dépasser l'opposition classique entre description et explication, si populaire dans les écrits des années 1960. Son entreprise sociologique se rattache au genre cognitif - une perspective que présente clairement le présent ouvrage préparé par Yao Assogba à l'intention d'un public cultivé et des étudiants en sciences sociales.

Pourquoi Raymond Boudon a-t-il choisi d'orienter son œuvre dans le champ de la sociologie cognitive ? Pourquoi avoir travaillé à élaborer une sociologie de l'action dans cette perspective ? « [...] la sociologie n'est faite ni pour séduire ni pour influencer, mais pour éclairer », avait-il précisé ailleurs ². Il donne des réponses encore plus précises à ces questions dans l'entretien publié en première partie de cet ouvrage qui complète bien une autre longue entrevue aussi accordée à l'auteur qui a déjà publié un premier ouvrage d'introduction générale à la pen-

---

² *Ibid.*, p. 77.

sée de Raymond Boudon ³. M. Assogba s'attarde cette fois à cerner les contours de sa sociologie cognitive et il en dégage les orientations de même que les principes sur lesquels elle repose. L'auteur synthétise les relectures par Boudon de certains auteurs classiques afin d'introduire les lecteurs à la perspective mise de l'avant par ce dernier, dans une langue simple et accessible qui ne cède cependant rien à la rigueur. L'exposé en fin d'ouvrage de huit exemples d'analyses de divers phénomènes sociaux allant du [xi] suicide à la sélection des employés, de l'hostilité des intellectuels envers le capitalisme aux sentiments de justice - clairement formulés par l'auteur du présent livre - illustre la pertinence de l'approche des phénomènes sociaux qui est privilégiée par Raymond Boudon.

Pour l'auteur de *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses....* la théorie se trouve au cœur de toute visée scientifique, sans laquelle point d'explication possible. Au fil des ans, Raymond Boudon a beaucoup écrit sur la manière proprement sociologique de construire des théories et il a proposé une distinction claire entre quatre types de théorisation en distinguant les grandes théories à portée générale, les modèles à portée plus limitée, les paradigmes et, enfin, la construction de typologies. Cette distinction me paraît plus riche, plus complète que la célèbre notion de *middle range theory* de Robert K Merton qu'elle prolonge dans une perspective plus large. Le lecteur trouvera dans le présent ouvrage une présentation claire et synthétique de ces formes de théorisation telles que distinguées par Boudon.

Je soulignerai au passage la contribution remarquable de Raymond Boudon à l'élargissement de la notion de rationalité, en continuité avec les perspectives ouvertes par Max Weber qu'il a prolongées dans des voies nouvelles. Ses travaux s'inscrivent dans une tradition individualiste en sociologie en proposant de comprendre la finalité de l'action du point de vue de l'acteur. Mais d'un autre côté, il a clairement montré les limites de la théorie de la rationalité instrumentale (*rational choice theory*), car réduire la rationalité au fait que l'acteur poursuit son intérêt s'avère nettement insuffisant et conduit même à une impasse. Tocqueville l'avait déjà noté dans *De la démocratie en Amé-*

---

³ Yao Assogba, *La sociologie de Raymond Boudon. Essai de synthèse et applications de l'individualisme méthodologique*, Sainte-Foy et Paris, Les Presses de l'Université Laval et L'Harmattan, 1999.

rique : « Mais outre les intérêts matériels, l'homme a encore des idées et des sentiments ». L'auteur du livre *Le juste et le vrai* propose de revenir à la conception élargie de la rationalité qui caractérise les classiques et il s'est donné pour but d'élaborer une théorie plus large de la rationalité cognitive, dont il explicite les contours dans l'entrevue publiée dans ce livre.

Raymond Boudon est souvent allé à contre-courant des idées dominantes ou des perspectives à la mode. N'a-t-il pas le premier proposé une critique articulée du structuralisme à une époque où ce paradigme exerçait un grand attrait ? Ou encore, l'explication [xii] qu'il a livrée des inégalités devant l'éducation n'avait certes pas le caractère séducteur des *théories* de la reproduction sociale mais elle a l'avantage d'avoir résisté au temps et d'expliquer de manière plus satisfaisante le phénomène.

Raymond Boudon pratique avec une habileté peu commune l'art de l'analyse critique de textes. Il ne se limite pas à l'exégèse de la pensée des classiques, mais il propose plutôt de dégager ce que Fernand Dumont appelait les intentions de l'auteur, et surtout, il entend prolonger leur pensée dans des directions nouvelles en la réactualisant. Ainsi, la relecture du gros ouvrage de Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, est-elle un bijou du genre au point où il en fait « une théorie toujours vivante », parfaitement acceptable à condition de la reformuler en termes plus satisfaisants pour les lecteurs d'aujourd'hui⁴. Bien que l'information ethnographique sur laquelle se base Durkheim soit datée et critiquable, l'intérêt théorique du livre est resté intact, comme on le verra plus loin à la lumière des remarques de Yao Assogba.

« Il n'y a pas d'idées mortes, il n'y a que des lecteurs fatigués », avançait l'intellectuel canadien Northrop Frye. S'il arrivait justement à certains lecteurs d'être fatigués de lire les sociologues classiques, je leur recommande de pratiquer l'analyse critique de textes à la Boudon, ou encore de parcourir les relectures de plusieurs sociologues classiques qu'il a lui-même publiées ces dernières années. M. Assogba don-

---

⁴ Raymond Boudon, « Les formes élémentaires de la vie religieuse : une théorie toujours vivante », *L'Année sociologique*, numéro spécial, *Lire Durkheim aujourd'hui*, vol. 49, no 1, 1999, p. 149-198.

ne par ailleurs dans son livre un bon avant-goût de l'intérêt de telles relectures.

L'auteur de *L'inégalité des chances* continue de travailler à produire une œuvre exigeante qui sera difficile à lire dans le métro certes, mais dont il faut souligner la clarté d'exposition, car il n'aime pas les sociologues à la *Diaphoirus*, ce personnage de Molière (un de ses auteurs favoris, soit dit en passant) qui jargonne et complique tout pour faire savant.

Raymond Boudon reste optimiste sur l'avenir de la sociologie, comme en témoigne la réponse apportée à la dernière question de l'entretien publié dans les pages qui suivent. Mais son optimisme est prudent. « La chute du mur de Berlin a laissé [xiii] intacts toutes sortes de petits murets » écrit-il ailleurs ⁵. Ses analyses critiques - il faut le souhaiter - en auront fait tomber quelques uns et sa pensée mérite d'être mieux connue du grand public. Cet ouvrage devrait y contribuer de belle façon.

Simon Langlois
Université Laval (Québec)

---

⁵ Raymond Boudon, « Pourquoi devenir sociologue », *op. cit.*

[1]

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'introduction de son livre *La crise de la sociologie* (1971), Raymond Boudon met en évidence au moins deux singularités de la sociologie. La première « réside dans son hésitation entre la description et l'explication » (p. 12). Le deuxième élément qui singularise la sociologie, ce n'est pas « qu'elle soit simultanément descriptive et nomothétique, mais plutôt d'une part que description et explication soient le plus souvent prises l'une pour l'autre et d'autre part, que l'interaction entre ces deux aspects de la recherche soit souvent faible et en tout cas peu systématique » (p. 17). S'il est un grand sociologue contemporain qui s'applique toujours à bien faire la distinction entre la sociographie et la sociologie explicative, c'est bien Boudon.

La motivation à écrire ce livre me vient justement de l'avant-gardisme, de la constance et de la consistance avec lesquels Boudon s'est positionné en faveur de la *sociologie cognitive*, c'est-à-dire la sociologie à visée scientifique, la défend et la pratique dans son œuvre. Sa recherche constante des travaux sociologiques scientifiques solides remonte à ses années d'études à l'École normale supérieure. Depuis lors, il s'affirme en sociologue scientifique.

Depuis la publication de mon livre *La sociologie de Raymond Boudon. Essai de synthèse et applications de l'individualisme méthodologique* (1999), je nourrissais l'idée de consacrer un ouvrage entier à la *sociologie cognitive* à partir de deux sources distinctes mais complémentaires : 1) des entretiens en profondeur avec Raymond Boudon, 2) une synthèse et une systématisation de cette thématique telle qu'elle peut se trouver dans son œuvre. Saisissant l'occasion d'un colloque de l'Association internationale des sociologues de langue française (AISLF) à Athènes en mai 2003, j'ai fait escale à Paris pour honorer le rendez-vous que j'avais pris, plus tôt, avec Boudon. L'entretien devait avoir lieu à l'Institut des sciences humaines appliquées (ISRA), boulevard Raspail. Mais les [2] employés des services de transports étant en grève, il a finalement eu lieu au domicile de Boudon, où un accueil chaleureux m'a été réservé. C'est autour d'un café et dans un climat cordial que le premier interview s'est déroulé. Le reste du travail s'est poursuivi par des échanges de courriels. Ce fut une partie très intéressante de l'élaboration de l'ouvrage.

Dans mon esprit, l'intérêt de ce livre ne fait aucun doute pour l'enseignement et pour la recherche. Son contenu réunit les grands classiques de la sociologie dans ce qu'ils partagent non seulement en intuitions conceptuelles et méthodologiques communes, mais également en intuitions théoriques et analyses communes. En outre, le livre montre la convergence de la sociologie classique et de la sociologie moderne ou contemporaine eu égard à la première fonction de la discipline : produire du savoir capable d'expliquer des phénomènes sociaux opaques ou énigmatiques de prime abord.

Caroline Gagnon, professionnelle de recherche à l'Université du Québec en Outaouais (UQO), a fait la retranscription textuelle de mon entretien avec Boudon, et a lu le premier texte en langage écrit. Je la remercie pour la qualité de son travail. Je tiens à remercier également Annie Devinant, ingénieur d'études à l'Institut des sciences humaines appliquées (ISHA) de l'Université Paris-Sorbonne (Paris-IV), pour ses précieuses remarques sur les premières versions du manuscrit.

Yao Assogba

[3]

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les grands sociologues contemporains, Raymond Boudon est sans doute celui qui a le plus approfondi divers thèmes de recherche. Il a développé une démarche sociologique originale sur le plan épistémologique et innovante du point de vue méthodologique, démarche qu'il a magistralement appliquée à l'analyse de phénomènes sociaux aussi variés que la mobilité sociale, l'inégalité des chances devant l'école, le changement social, les valeurs et les croyances collectives, les idées reçues, la rationalité de l'acteur, les mathématiques et les sciences sociales, etc. Ce « nomadisme thématique », selon l'expression même de Boudon (2001), présente à première vue ce sociologue iconoclaste comme le semeur qui jette des graines dans un champ sans sillons.

Mais quiconque porte un regard attentif sur son œuvre se rend aisément compte que les travaux de recherche de Raymond Boudon ont pour toile de fond une sociologie cognitive, c'est-à-dire une sociologie capable de produire un savoir solide et neuf pour expliquer les phénomènes sociaux qui constituent à première vue une énigme pour le sens commun. À cet égard, dans sa préface à mon ouvrage sur la so-

ciologie de Raymond Boudon (Assogba, 1999), Guy Rocher écrit en substance :

Dès ses premiers contacts avec la sociologie, il s'est rangé du côté des « scientifiques » plutôt que des « essayistes ». On peut dire de Raymond Boudon qu'il a pris la sociologie au sérieux, c'est-à-dire comme une discipline scientifique qui a, comme telle, ses exigences conceptuelles et méthodologiques. Il s'est ainsi inscrit dans la cohorte de ceux de nos prédécesseurs qui ont renoncé à séduire par les jeux du style littéraire, s'efforçant plutôt de convaincre par la démonstration la plus rigoureuse possible. À cet égard, Raymond Boudon se situe, et se plaît à le dire, dans la tradition de Tocqueville, Durkheim, Weber, Parsons.

[4]

Bien entendu, la sociologie joue aussi d'autres fonctions. Ainsi, on ne peut bien élucider un phénomène social qui paraît de prime abord opaque qu'en appréhendant et en décrivant le tout et les parties constituant ce phénomène. C'est la fonction descriptive des sciences sociales. La réalité pose également des problèmes de pratiques sociales auxquels on tente de trouver des pistes d'action susceptibles d'apporter les solutions les plus efficaces possibles. Ce rapport des agents sociaux aux conditions d'existence sociétales conduit certains sociologues à s'intéresser aux questions de réforme et de changement social à partir du savoir qu'ils ont produit. Cette préoccupation renvoie à ce qu'on peut appeler la fonction performative de la sociologie, laquelle vise des applications de la connaissance qu'on a de la réalité sociale. Au total, la sociologie peut répondre à de nombreux autres besoins selon les demandes de la société (Boudon, 2002a). Cependant, de toutes les fonctions de la « science du social », la *fonction cognitive*, qui génère l'explication des phénomènes sociaux, a été au centre des préoccupations des grands classiques de la sociologie. Mais cette fonction première semble avoir perdu son importance capitale. Or, si la sociologie réclamait une scientificité, ce serait par sa capacité de créer un savoir ayant une portée heuristique fort élevée.

Dans les sociétés contemporaines caractérisées par des changements rapides, le grand défi que les sciences sociales doivent relever consiste à clairement expliquer et comprendre les nouveaux phénomènes sociaux en émergence. Dans cette perspective, le retour en force de la fonction cognitive dans l'enseignement et la recherche en sociologie et dans les préoccupations des sociologues est appelé de tous les vœux. Par conviction de la scientificité des sciences sociales, Boudon n'a de cesse d'aller au-delà des simples vœux pour affirmer et pratiquer une *sociologie à visée scientifique*. Ses travaux de recherche et l'ensemble de son œuvre sont traversés horizontalement et verticalement par cette sociologie (Boudon, 2000, 1998a et 1971). Mais si les différents thèmes de la sociologie boudonienne ont fait l'objet d'études, de recherches, d'analyses et de commentaires, force est de constater, de façon paradoxale, que c'est la thématique *sociologie cognitive* qui a suscité le moins d'intérêt chez les chercheurs.

[5]

Le présent ouvrage, fort succinct, vise à offrir aux lecteurs la possibilité d'appréhender la nature (la forme ou la démarche et le contenu) de la sociologie à visée scientifique. Il a également comme objectif de sensibiliser le milieu universitaire à son importance pour l'avancement des connaissances dans la discipline. Pour conduire à bon port cette présentation, la voie méthodologique que nous empruntons est double. D'abord, un entretien en profondeur avec Raymond Boudon permet au sociologue « scientifique » d'explicitier, dans un langage pédagogique direct, simple et accessible, la définition des concepts-clés, des principes épistémologiques, ainsi que la démarche de la sociologie cognitive, puis d'illustrer chacun de ces éléments par des exemples puisés aussi bien dans les travaux des grands classiques que dans ceux des sociologues modernes ou contemporains. Pour compléter cet entretien, nous présentons une systématisation de la sociologie cognitive à partir d'une étude et d'une synthèse des analyses que Boudon en a faites dans ses divers travaux (articles, conférences, livres, etc.). La deuxième partie du livre s'attache donc à l'élaboration et à la systématisation des éléments suivants qui composent la forme et le fond de la sociologie cognitive telle que comprise par Raymond Boudon : les concepts-clés, l'explication de texte, le langage, le style, les fondements épistémologiques, la méthodologie. Enfin, le tout est illustré par un échantillon de théories explicatives classiques et moder-

nes de différents phénomènes sociaux. La conclusion répond d'abord à la question posée au début, c'est-à-dire la « sociologie est-elle une science ? » et attire ensuite l'attention sur le travail d'épistémologie positive qui devrait être fait au niveau de l'enseignement et de la recherche pour assurer le progrès de la sociologie.

[6]

[7]

**LA SOCIOLOGIE
EST-ELLE UNE SCIENCE ?**

PREMIÈRE PARTIE

**ENTRETIEN AVEC
RAYMOND BOUDON**

[Retour à la table des matières](#)

[9]

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

Première partie. Entretien avec Raymond Boudon

Chapitre I

La sociologie à visée scientifique

[Retour à la table des matières](#)

YAO ASSOGBA - *Qu'entendez-vous par une sociologie à visée scientifique ?*

RAYMOND BOUDON - Une sociologie à visée scientifique, c'est d'abord une sociologie dont l'objectif est d'expliquer tel ou tel phénomène social. La sociologie peut avoir d'autres objectifs que l'explication. Elle peut aussi chercher à décrire telle ou telle réalité sociale ou à critiquer telles institutions, par exemple. Ainsi, Le Play (1971) a cherché à *décrire* les conditions de vie des ouvriers européens. Elle peut aussi chercher à séduire un certain public. Ainsi, lorsqu'on lit Le Bon (1981), on ne peut se garder de penser qu'il était effrayé par les mouvements de masse et qu'il a cherché à communiquer ses sentiments au lecteur.

La sociologie à visée scientifique, elle, est d'abord tournée vers l'explication de ce que l'on ne comprend pas immédiatement. C'est ce que fait par exemple Durkheim. Dans son livre *Le suicide* (1997), il

cherche à expliquer un très grand nombre de phénomènes qui ne sont pas immédiatement intelligibles. Par exemple, pourquoi les taux de suicide des femmes sont-ils plus bas que ceux des hommes ? Pourquoi les taux de suicide varient-ils selon les professions ? Pourquoi sont-ils moins élevés chez les paysans que chez les notaires ou les membres des professions libérales ? Ce livre de Durkheim vise ainsi à expliquer des données statistiques apparemment curieuses qui sont observées à propos du phénomène du suicide.

- Et comment explique-t-on ? Que veut dire « expliquer » ?

- Expliquer un phénomène, c'est construire une théorie d'où l'on déduit ledit phénomène. Et une théorie, pour toutes les sciences, c'est un ensemble de propositions qui sont compatibles [10] et cohérentes entre elles et dont chacune est acceptable. Ainsi, Tocqueville (1986) explique que les paysans français d'avant la Révolution ont une vue négative de la noblesse, mais non les paysans anglais. Il explique cela en faisant observer que les nobles que côtoie le paysan français sont des nobles désargentés, désireux d'insister sur leur particule nobiliaire parce qu'ils n'ont aucun autre titre à faire valoir pour justifier de leur supériorité théorique. Les nobles nantis, eux, jouent les courtisans à la Cour. Le paysan ne voit pas non plus pourquoi cela leur vaudrait le respect. En Angleterre, la situation est différente : le noble a tout intérêt à jouer un rôle d'animateur local s'il veut se faire élire à Westminster. C'est pourquoi le mot *gentleman-farmer* est intraduisible en français. Cet ensemble de propositions permet de déduire le phénomène que l'on veut expliquer, soit la différence d'attitude du paysan français et du paysan anglais à l'égard de la noblesse. Toutes les propositions sont acceptables prises une à une : elles décrivent des états psychologiques facilement compréhensibles.

Autre exemple : dans *Le suicide* (1997), Durkheim observe que l'on se suicide moins dans les périodes de crise politique ou dans les périodes de crise nationale ou internationale. C'est un fait apparemment curieux, car on se serait plutôt attendu à l'inverse. Dans un premier temps, Durkheim établit le fait. Par exemple, il observe que, pendant la guerre entre l'Autriche et l'Allemagne qui s'est terminée par la bataille de Sadowa en 1866, les taux de suicide baissent. Les taux

de suicide baissent aussi en France pendant l'affaire Dreyfus et pendant l'affaire Boulanger, c'est-à-dire pendant les grandes crises de la III^e République. Voici donc un fait bien établi et récurrent. La question qui se pose alors est « pourquoi » ? Comment peut-on expliquer ce fait ? L'hypothèse de Durkheim est que, pendant les périodes de crise, les gens sont obligés, par la force des choses, de s'occuper d'autres sujets que d'eux-mêmes. Ils ne peuvent pas se contenter de se regarder le nombril ! À partir de ce moment, le mystère ou le caractère à première vue paradoxal de ces observations disparaît. Autrement dit, l'explication passe par la construction d'une théorie. Une fois que la théorie est présentée, le caractère paradoxal du phénomène que l'on cherche à expliquer s'évanouit et l'explication est terminée.

[11]

On part donc d'un phénomène curieux. Pour l'expliquer, on mobilise des propositions qui, pour leur part, ne sont pas curieuses et qui sont, au contraire, facilement acceptables. Par exemple, chacun acceptera que, lorsqu'il y a le feu au dehors, on soit bien obligé, pour un moment, d'oublier ses angoisses et ses problèmes personnels. L'idée de l'explication scientifique, c'est le fait de partir d'un phénomène difficile à comprendre et de mobiliser un ensemble de propositions qui sont chacune acceptable de manière à faire disparaître l'opacité du phénomène. Il n'y a pas de critères *généraux* permettant de décider qu'une proposition est acceptable. Pas plus dans le cas des sciences sociales que dans celui des sciences de la nature. D'autre part, il est important de dissiper une confusion. Si l'on suit Max Weber, il faut réserver la notion de « compréhension » aux actions, comportements ou croyances individuels. Ainsi on *comprend* que le citoyen idéal-typique ait moins tendance à s'occuper de ses soucis personnels en période de crise sociale. Et l'on explique que les taux de suicide baissent en période de crise, qu'il y ait une corrélation entre les deux phénomènes dès lors qu'on *comprend* que ce mécanisme caractérise le citoyen idéal-typique. On *comprend* une action, une croyance, un comportement. On *explique* une corrélation, une différence internationale, etc.

Des auteurs, comme Rickert, ont soutenu la thèse que l'explication serait propre aux sciences de la nature et la compréhension propre aux

sciences humaines. La position de Weber est beaucoup plus acceptable : selon lui, les sciences humaines comme les sciences de la nature ont *l'explication* comme objectif. Un moment crucial dans les sciences humaines est celui de la compréhension. Ainsi, Durkheim recherche les causes expliquant qu'on se suicide plus fréquemment dans certaines circonstances que dans d'autres. Il cherche bien à *expliquer* ce phénomène. Pour l'expliquer, il en fait la conséquence de la logique de comportements idéal-typiques qu'il cherche à *comprendre*. Certains auteurs parlent de compréhension à propos non d'actions ou de comportements individuels, mais d'événements, par exemple. Dans ce cas, on rentre dans le domaine de *l'interprétation*. Il vaut mieux, pour des raisons de clarté, adopter la solution wébérienne et réserver la notion de compréhension aux actions et comportements individuels.

[12]

- Pourquoi avez-vous opté pour cette sociologie dès le début de votre carrière de sociologue ?

- Pour un intellectuel ou un sociologue, le choix d'une orientation s'explique par les influences subies lors de son parcours. Pour ma part, j'ai subi l'influence de Lazarsfeld. Au moment où j'étais étudiant en France, la vie sociologique française était dominée par un tout petit nombre de personnes. Il y avait d'abord Gurvitch, qui pratiquait une sociologie que je percevais comme étant très « verbeuse ». Il y avait aussi Aron, un homme très brillant qui a joué un rôle très important, mais qui était davantage à mes yeux un intellectuel qu'un sociologue à proprement parler. Puis il y avait Stoetzel. Il voulait installer en France une sociologie scientifique. Il avait même un côté un peu scientifique.

Plus tard, aux États-Unis, j'ai rencontré Paul Lazarsfeld qui était de formation scientifique, puisqu'il avait soutenu une thèse sur la théorie de la relativité. Bien qu'il soit passé de la physique aux sciences sociales, il avait conservé un *ethos* scientifique et cela m'avait séduit : « Voilà ce que les sociologues devaient tenter de faire ! », me suis-je dit alors. Stoetzel et Lazarsfeld ne se sont jamais donnés d'autre objectif que *d'expliquer* tel ou tel phénomène. L'un et l'autre étaient convaincus que, si l'on voulait éviter le subjectivisme, il fallait, com-

me dans le cas des sciences de la nature, se donner des règles de méthode aussi strictes que possible.

Ainsi, Lazarsfeld a beaucoup insisté sur le fait que le passage de la corrélation à la causalité requérait de la part du sociologue beaucoup de précautions. Pour faire comprendre cette idée, il prenait un exemple : ce n'est pas parce qu'il y a plus d'enfants et plus de cigognes dans les cantons alsaciens ruraux que dans les cantons urbains qu'il faut en déduire que les enfants sont apportés par les cigognes. Les épidémiologistes, mais aussi les sociologues, commettent souvent ce genre d'erreurs, aujourd'hui encore. Ils déclarent, par exemple, au simple vu d'une corrélation que tel régime alimentaire protège de telle maladie. Cela est souvent illégitime.

Aron, lui, fut avant tout un brillant commentateur de l'actualité. Il fut aussi un observateur très lucide. Il polémiqua brillamment contre les communistes dans *L'opium des intellectuels* (1955), par [13] exemple. Mais il ne chercha pas du tout à expliquer pourquoi le communisme était si populaire en France dans les années suivant la Deuxième Guerre mondiale. Je dois surtout à Aron de m'avoir conseillé de compléter la formation que j'avais reçue en France par un séjour aux États-Unis et de m'avoir facilité ce séjour en m'obtenant une bourse pour Columbia.

En lisant par la suite les grands sociologues classiques, j'ai réalisé que tous s'étaient surtout préoccupés d'expliquer des phénomènes à première vue assez énigmatiques. Dans [*Les formes élémentaires de la vie religieuse*](#) (1994), Durkheim explique pourquoi toutes les religions introduisent, sous un terme ou un autre, la notion d'âme ; il s'interroge sur les raisons d'être des croyances magiques. Tocqueville, dans [*L'Ancien Régime et la Révolution*](#) (1986), tente d'expliquer toute une série de différences entre les sociétés française et anglaise à la fin du XVIII^e siècle. Autrement dit, tous les sociologues de premier plan ont eu et ont toujours comme objectif l'explication de phénomènes à première vue énigmatiques.

- Vous dites que c'est justement leurs modèles explicatifs qui sont durables, qu'ils lèguent aux générations futures et qui sont fondamentaux dans leurs œuvres.

- Oui, et cela a même un côté surprenant : leurs analyses, qui datent bien sûr d'hier, nous permettent d'expliquer des phénomènes d'aujourd'hui. Ainsi, les analyses de Weber (1981) ou celles de Tocqueville (1986) qui expliquent pourquoi les Américains sont plus religieux que les Européens, notamment les Français, non seulement expliquent un phénomène propre à leur époque, mais elles expliquent aussi des phénomènes que l'on peut toujours observer aujourd'hui. Tocqueville souligne que, comme la séparation de l'Église et de l'État a été adoptée immédiatement aux États-Unis et que, d'autre part, les institutions religieuses américaines sont éclatées en une multitude d'Églises, les États-Unis ne pouvaient connaître les affrontements entre l'Église et l'État qui caractérisèrent la France. Il est résulté de ces conflits qu'en France, l'État a largement dépossédé l'Église de ses fonctions de santé publique, d'éducation et de solidarité. Ce ne fut pas le cas aux États-Unis. Les Églises sont donc beaucoup plus présentes dans la vie quotidienne du citoyen américain que dans celle du [14] citoyen français. D'autre part, le protestantisme américain étant éclaté en d'innombrables sectes dont la dogmatique diffère, il en est résulté que le dénominateur commun à ces sectes est plutôt moral que dogmatique. Cela a permis au protestantisme américain de mieux résister que le catholicisme français à la concurrence que la science a faite à la religion aux XVIII^e et XIX^e siècles. Weber, lui, a souligné que l'appartenance à telle ou telle secte protestante plus ou moins anciennement installée fonctionnait comme un signe de respectabilité dans un pays, les États-Unis, qui, en raison de son idéologie égalitariste, ne disposait pas des signes vestimentaires, linguistiques, etc., qui, dans les pays de la vieille Europe, permettaient au début du XX^e siècle encore de savoir « à qui on avait affaire ».

L'étude récente de Inglehart (Inglehart, Basanez et Moreno, 1998) que je viens d'analyser dans mon récent ouvrage *Déclin de la morale ? Déclin des valeurs ?* (2002b) révèle que, à la question « Croyez-vous en Dieu ? », 96 % des Américains ont répondu oui, comparativement

à 65 % des Italiens, à 45 % des Français et à 25 % des Suédois. Les différences observées par Tocqueville s'observent encore à notre époque ! Et les explications que Tocqueville en a données sont encore valables aujourd'hui. Il y a donc des acquis scientifiques qui demeurent, qui sont définitifs.

- Comment construit-on une théorie ? Par exemple, comment Durkheim a-t-il trouvé son explication de la baisse du suicide en temps de crise, c'est-à-dire le fait que les gens aient moins de temps à penser à eux-mêmes durant ces périodes ? Pourquoi n'a-t-il pas fait une autre proposition ? En outre, dans son livre De la division du travail social (1991), il met l'accent sur le lien social plutôt que sur la productivité. Pourquoi cette proposition plutôt qu'une autre ? Pourquoi n'a-t-il pas émis une autre idée ?

- Vous posez ici la question de la logique de la découverte. C'est quelque chose d'un peu mystérieux. On sait peu de choses des processus psychologiques qui se passent dans la tête de celui qui invente une théorie. De façon générale, il est difficile d'expliquer comment on arrive à imaginer une théorie. Le fameux mythe selon lequel une pomme serait tombée sur le nez de Newton alors qu'il était couché sous un arbre est plutôt naïf, mais non dépourvu de signification ! Il indique qu'il est difficile d'expliquer comment [15] ou par quels processus psychologiques les chercheurs trouvent des théories, des explications à des phénomènes énigmatiques.

En fait, c'est à propos d'une étude de sociologie judiciaire que je me suis rendu compte de l'importance de l'individualisme méthodologique. Il s'agissait d'expliquer pourquoi la proportion des affaires « classées » par la justice, à savoir des affaires n'aboutissant pas à l'audience devant la Cour, augmentait très régulièrement depuis le début du XIX^e siècle. La clé de l'énigme réside dans la logique de comportement des magistrats instructeurs : s'il lance une affaire à l'audience et qu'elle débouche sur un acquittement ou un non-lieu, ce sera pour lui un échec au sens où il sera facilement perçu comme ayant fait tourner la machinerie judiciaire pour rien. En conséquence, la logique de la situation l'incite à ne lancer une affaire devant la Cour que si les éléments sont suffisants pour aboutir à un jugement et non à un non-

lieu et, si possible, à une condamnation. Cette logique devient encore plus impérieuse dès lors que le nombre d'affaires soumises à la justice croît plus vite que sa capacité à les traiter, ce qui a été le cas aux XIX^e et XXI^e siècles en France. Ici, une donnée statistique macroscopique (la croissance régulière des affaires classées dans l'ensemble du système judiciaire français aux XIX^e et XX^e siècles) est expliquée en faisant l'effet de l'agrégation d'un comportement compréhensible de la part du magistrat instructeur idéal-typique.

- En ce qui concerne votre explication des inégalités scolaires, qu'est-ce qui vous a amené à émettre l'hypothèse explicative selon laquelle, malgré la démocratisation du système scolaire, on continue d'observer une stagnation relative de la mobilité sociale dans les pays industriels ?

- Dans ce cas, j'ai été aidé par le fait qu'il y avait énormément de recherches sur la question à l'époque. J'ai examiné de manière aussi systématique que possible les différentes explications qui avaient été offertes. Le point de départ de ma démarche a consisté à considérer que, pour expliquer ce que l'on observe au niveau statistique, il faut en faire la conséquence de comportements individuels. En d'autres termes, faire du collectif ou du macro le résultat du micro. C'est le principe méthodologique dont je suis parti. La difficulté était de trouver précisément les propositions microsociologiques qui permettraient d'expliquer les phénomènes macrosociologiques. J'ai donc commencé à lire [16] ce que les autres avaient déjà écrit et j'ai alors trouvé toute une suite de théories qui avaient été proposées par les uns et par les autres. Par exemple, les démographes expliquaient l'inégalité des chances scolaires à partir de phénomènes démographiques. Ils avaient constaté, d'une part, qu'à l'époque, soit dans les années 1960, les familles étaient en moyenne d'autant plus nombreuses qu'on descendait dans l'échelle sociale et, d'autre part, que les aînés réussissaient mieux que les cadets. On en tirait donc la conclusion que la fécondité différentielle des classes expliquait en partie ce phénomène macro de l'inégalité des chances.

Quant aux économistes, ils avaient leur propre explication. Ces derniers partent du point de vue selon lequel le parcours scolaire et les

ambitions scolaires des individus peuvent être assimilés à un investissement. On va à l'école pour investir afin d'avoir des revenus futurs et un statut social futur plus élevés. À cette proposition, ils ajoutent un élément classique de la théorie économique, soit que la manière dont on perçoit le temps est différente selon les ressources dont on dispose. Avoir mille euros maintenant plutôt que, disons, *l'année prochaine* est plus important pour le pauvre que pour le riche. Cela explique que le pauvre tende à dévaluer davantage que le riche la valeur aujourd'hui d'une somme qu'il aura demain. Les économistes mobilisent ainsi des propositions psychologiques qui sont partie prenante de la théorie économique. À la lumière de ces propositions, si on assimile les ambitions scolaires à un investissement, on peut facilement en déduire qu'il y aura des inégalités puisque les bénéfices futurs sont davantage dévalués dans les classes moins favorisées.

Quant aux psychologues qui ont étudié le phénomène des inégalités, tel que Bernstein (1975), ils ont avancé la proposition que, selon le niveau social de la famille, on est plus ou moins préparé aux exercices de l'école. Les psychologues sociaux avaient eux aussi examiné la question et formulé certaines propositions.

Après avoir examiné les différentes propositions émises dans ces diverses disciplines, j'ai tenté de déterminer celles qui semblaient les plus simples psychologiquement et, par la suite, les plus acceptables. Les démographes n'ont jamais prétendu que l'hypothèse démographique expliquait la totalité du phénomène des inégalités. Elle n'en explique qu'une partie. Quant à l'hypothèse économique, elle est trop rigide pour un sociologue.

[17]

En dernière analyse, la théorie qui a retenu mon attention et qui m'a semblé psychologiquement la plus crédible peut être résumée de la façon suivante : considérons deux élèves de même niveau scolaire ayant des résultats scolaires médiocres et supposons que l'un soit d'une origine sociale plus élevée que l'autre. Celui qui est issu d'un milieu social élevé se dira que, s'il termine ses études maintenant, il atteindra un statut social inférieur à celui des membres de sa famille et aux proches appartenant à sa classe sociale d'origine. Même si le pronostic n'est pas très favorable, il optera donc pour la poursuite des études et ce, d'autant plus que ses parents peuvent contribuer au finan-

cement de ses études. Le raisonnement de l'élève issu d'un milieu plus modeste sera différent. Il tendra à se satisfaire du niveau scolaire déjà atteint puisque ce dernier lui permettra d'obtenir un revenu et un statut social considérés honorables par son entourage. Il préférera ne pas prendre de risque en poursuivant ses études.

C'est à partir de ce genre de théories, faites de propositions psychologiques simples, que j'ai amorcé mon explication des inégalités scolaires. Elles me semblaient être celles qui étaient les plus facilement acceptables. À partir de là, j'ai fabriqué un modèle qui s'efforçait de vérifier si ce genre d'hypothèses permettait de reconstituer les différents tableaux statistiques qui avaient été réunis par différents organismes.

- Il n'est donc pas donné à tout le monde de construire une théorie, de découvrir un modèle explicatif.

- Dans les sciences sociales tout comme dans les sciences de la nature, il y a des sujets plus ou moins difficiles. Il y en a sur lesquels on cherche toujours actuellement une bonne théorie. Prenons par exemple le phénomène de la baisse de la fécondité. Les démographes s'interrogent toujours sur la question de savoir pourquoi on observe à certains moments de brusques variations de la fécondité. On n'a pas encore trouvé de théories très satisfaisantes pouvant expliquer ce phénomène. Les démographes se contentent le plus souvent d'observer et de décrire ce genre de phénomènes lorsqu'ils y sont confrontés. Par exemple, on peut observer aujourd'hui que la fécondité des Espagnoles est beaucoup plus faible que celle des Françaises. Pourquoi ce phénomène ? Il y a peut-être des variables institutionnelles qui peuvent l'influencer, [18] comme les politiques natalistes qui, en France, ont cherché à encourager la naissance d'un troisième enfant. Mais ici, on ne tient pas de théories qui puissent être considérées comme véritablement satisfaisantes.

- Vous dites que la sociologie peut être une science au même titre que les sciences naturelles. À quelles conditions cette affirmation est-elle valable ?

- C'est une affirmation que je crois empiriquement fondée, qui se vérifie chez Tocqueville, chez d'autres classiques et aussi chez les sociologues modernes. Je pense, entre autres, aux travaux de Goode (1963) sur la famille, qui expliquent très bien pourquoi le droit familial est ce qu'il est en Europe, à tel ou tel moment de l'histoire. Ce sont des explications à caractère scientifique. La sociologie peut être une science comme les autres sciences dès lors qu'elle accepte la même définition de l'explication, de la notion de théorie et des procédures de vérification que les autres disciplines scientifiques.

- Quels sont les critères de cette scientificité ?

- Je crois que les procédures d'évaluation des théories sont exactement les mêmes en sociologie que dans toutes les autres sciences. Lorsqu'une explication d'un phénomène est proposée, il s'installe normalement une discussion scientifique où sont critiquées les propositions qui paraissent douteuses, où sont mis en lumière les éléments négligés, etc. Je pense donc que les critères de la scientificité sont exactement les mêmes pour toutes les disciplines. Plus précisément, une théorie sociologique, comme toute théorie scientifique, se compose d'un certain nombre de propositions. Il faut que ces propositions soient compatibles entre elles, qu'elles s'enchaînent les unes les autres sans contradiction.

Ensuite, une théorie comporte des propositions de caractère empirique : il faut que ces propositions soient congruentes avec les faits tels qu'on peut les observer. Une théorie sociologique comporte aussi des propositions psychologiques. Si elles concernent des personnages que je ne puis interroger, comme les suicidés de Durkheim (1997), ou les centurions romains du 1^{er} siècle dont nous parle Weber (1988) dans ses essais de sociologie de la religion, ou encore les propriétaires fonciers français de l'Ancien Régime dont nous parle Tocqueville

(1986), je ne puis mobiliser d'autres critères que celui de la *compréhension* au sens de Weber. Une [19] proposition acceptable est alors celle dont l'observateur peut se dire « dans la même situation que le centurion romain ou le propriétaire foncier français, j'aurais sans doute fait la même chose ». En d'autres termes, ces propositions psychologiques non testables directement sont acceptables au sens où elles mobilisent des processus psychologiques que chacun peut comprendre.

Pour parler comme Nisbet (1966), le sociologue doit normalement utiliser ce qu'il appelle la « psychologie rationnelle », c'est-à-dire la psychologie telle qu'on la connaît depuis Aristote ou depuis les moralistes du XVII^e siècle : c'est la psychologie de tous les jours, celle qu'on utilise dans la vie courante. Au total, comme vous voyez, les critères qui définissent une bonne théorie sont, d'une part, la cohérence des propositions qui la composent et, d'autre part, l'acceptabilité de chacune de ces propositions.

Ce qui crée beaucoup de confusion, c'est que les sociologues parlent de « théorie » ou d'« explication » à propos d'analyses qui ne sont en rien des théories ou des explications au sens que ces mots ont dans toutes les disciplines scientifiques. Je rappelle de nouveau que, si on observe la sociologie telle qu'elle est, on constate facilement que tous les sociologues ne se soucient pas en premier lieu de l'explication. Il y en a qui préfèrent critiquer les institutions sociales, par exemple, et d'autres encore qui préfèrent séduire le public auquel ils s'adressent. Toute une littérature sociologique nous révèle, par exemple, que nous avons rompu avec le passé, que nous sommes entrés dans la « sur-modernité » ou dans l'« hyper-modernité », etc. Ces travaux prétendent « expliquer » les sociétés contemporaines, en proposer des « théories ». Ils peuvent peut-être en faciliter la compréhension. Mais ce sont des travaux à caractère davantage littéraire que scientifique. Ils ne peuvent pas vraiment faire l'objet de la démarche critique méthodique qui caractérise les travaux de caractère scientifique. Balzac nous permet de mieux comprendre la société du milieu du XIX^e siècle, mais il est évident qu'il ne poursuit pas des objectifs similaires à ceux de Tocqueville.

- Dans plusieurs articles, vous insistez sur la fonction du sociologue qui ne consiste à prendre des positions politiques, c'est-à-dire sur la distinction qui doit être faite entre le savant et le politique chez le [20] sociologue. Est-ce possible pour le sociologue, qui est en même temps citoyen, de faire la part du savant et du politique est en lui ?

- Cette distinction décrit une position très classique. Il ne s'agit pas pour le sociologue de se désintéresser de ce qui se passe dans les sociétés, mais de faire une nette distinction entre le citoyen et le sociologue. Durkheim, par exemple, était très impliqué dans la vie de la Cité. Sa position consiste cependant à affirmer que le sociologue a pour rôle d'expliquer les faits sociaux et que c'est dans la mesure où il parvient à expliquer certains faits sociaux qu'il peut apporter une contribution positive à la vie de la Cité. C'est par la création de connaissances et de savoirs que le sociologue peut être véritablement utile à la Cité. En tant que citoyen, il peut militer dans tel ou tel parti, s'il le désire ; mais il doit distinguer son rôle de sociologue et son rôle de citoyen.

Max Weber a exactement la même position. Il était engagé et même politiquement passionné. Il a fait partie de la délégation allemande au moment de la Première Guerre mondiale, et il a pris certaines positions politiques, par exemple sur la guerre sous-marine à la fin de la Première Guerre mondiale. Par contre, dans ses travaux sociologiques, on ne perçoit pas ses positions politiques. Il s'efforce simplement d'expliquer les phénomènes qu'il prend pour objet. Il a insisté sur le fait que, lorsque le sociologue choisit un objet d'étude, il le fait en fonction du rapport qu'il entretient avec les valeurs ; mais il a aussi appuyé sur le fait que, une fois l'objet choisi, l'analyse doit être strictement neutre du point de vue des valeurs : ne plus être du tout inspirée par les valeurs du sociologue en tant que personne et que citoyen.

- En France, il y a beaucoup de sociologues qui sont socialement engagés ou qui s'exposent régulièrement dans les médias. Dans ce paysage, vous faites figure d'exception. Est-ce un choix personnel ?

- Mes écrits sont d'une nature telle qu'ils ne se lisent pas dans le métro. Or, beaucoup de personnes attendent de la sociologie une stimulation émotionnelle du type de celle qu'on demande à la littérature ou des prises de position idéologiques ou politiques sur tel ou tel sujet d'actualité. Il est donc tout à fait normal que les médias ne viennent pas spontanément vers moi lorsqu'un événement survient. Je ne fuis pas les médias. Mes travaux ne sont guère médiatiques dans la mesure où ils se veulent scientifiques, [21] où ils reposent sur une argumentation parfois aride ; j'en suis conscient et j'accepte parfaitement cette situation. Je crois qu'elle est normale s'agissant de travaux scientifiques. Si certains astronomes ou certains biologistes sont médiatiques, la plupart des chercheurs scientifiques sont peu exposés aux médias. Ma position sur ce sujet des médias résulte du fait que je crois, comme Durkheim et Weber, que le rôle du sociologue consiste avant tout à créer un savoir solide.

- Quant peut-on dire qu'un sociologue pratique la sociologie à visée scientifique ?

- Quand il se donne l'objectif, comme dans n'importe quelle discipline scientifique, d'expliquer des phénomènes caractérisés par une double propriété : être circonscrits, être énigmatiques. J'appelle phénomène circonscrit un phénomène bien défini, comme le fait que les femmes se suicident moins que les hommes ou que les Français de la fin du XVIII^e ne jurent que par la Raison, alors que ce n'est pas le cas des Anglais, ou que la modernisation française à cette époque se soit faite dans les convulsions, ce qui n'est pas le cas de la modernisation anglaise. Les femmes se suicident moins que les hommes, explique Durkheim, parce qu'elles sont (du moins au temps de Durkheim) soumises à des règles de comportement plus strictes qui les dissuadent de se poser trop de questions. Leur rôle étant mieux défini, elles l'exécutent.

tent sans trop d'états d'âme. Il est clair que cette analyse considérée valable au début du XX^e siècle, ne l'est plus aujourd'hui. À la fin du XVIII^e siècle, les Français ne jurent que par la Raison parce qu'ils perçoivent les traditions comme mauvaises et que la Raison leur paraît être l'inverse de la Tradition. La modernisation française se fait dans les convulsions parce que l'État étant très centralisé, il est plus facile de le frapper à la tête que l'État anglais, qui sert à Tocqueville de pôle de comparaison. Se sachant fragile, l'État français est timoré : il hésite à entreprendre les réformes nécessaires et facilite ainsi l'apparition de crises sociales, politiques et économiques.

Toutes ces analyses représentent des théories dont la facture ne se distingue pas de celle des théories qui sont développées dans le cadre des sciences de la nature. En revanche, l'affirmation selon laquelle nous serions rentrés dans la « sur-modernité » ou dans une « société de risque » n'évoque que des images vagues et [22] subjectives. Je n'insiste pas sur le fait qu'il faille s'intéresser aux phénomènes énigmatiques. Ceux qui ne le sont pas sont par définition ceux à propos desquels le sens commun dispose d'explications acceptables et suffisantes : dans ce cas, on n'a pas besoin du sociologue.

- Quelles sont les principales étapes de cette pratique, c'est-à-dire de la démarche de la sociologie à visée scientifique ? Autrement dit, comment procède-t-on lorsqu'on pratique cette sociologie ?

- La première étape consiste à identifier des phénomènes à expliquer qui soient intéressants, mystérieux et intrigants. C'est ce que fait par exemple Tocqueville lorsqu'il explique les différences entre la France et l'Angleterre à la fin du XVIII^e siècle. Son génie l'a poussé à explorer les différences entre ces deux pays qui sont très proches à l'époque et considérés comme étant les plus avancés de l'Europe. Dans un deuxième temps, il faut procéder à l'inventaire des explications déjà existantes sur le phénomène à étudier. Il est très rare qu'un phénomène intéressant n'ait jamais fait l'objet d'une étude. Une fois les différentes explications repérées, on doit tenter de les critiquer, au sens de Kant bien sûr, c'est-à-dire mettre en évidence leurs forces, leurs faiblesses, leurs lacunes, etc.

Une fois cette étape franchie, on doit se lancer dans la construction d'une théorie. L'objectif final est de proposer une théorie qui puisse légitimement se porter candidate à supplanter les théories préexistantes dans la mesure où elle permet d'expliquer davantage de faits et de les expliquer mieux. Ainsi, ma confiance dans ma théorie de l'inégalité des chances scolaires a été renforcée, si je puis me permettre d'évoquer ce cas, parce qu'elle permettait d'expliquer davantage de faits que des théories concurrentes et de les expliquer mieux. Elle explique toutes sortes de données statistiques fines dans le détail de leur structure. Elle n'introduit aucune proposition psychologique hasardée, mais postule, au contraire, des mécanismes psychologiques simples dont on peut facilement vérifier qu'ils sont couramment à l'œuvre dans la vie sociale. En ce sens, elle me paraît bien supérieure aux théories qui, comme les théories de la reproduction sociale, se contentaient d'expliquer un seul fait grossier, à savoir que l'inégalité des chances scolaires est forte, en mobilisant de surcroît des mécanismes psychologiques extrêmement conjecturaux.

[23]

Toute proportion gardée, le contraste est le même qu'entre la théorie par laquelle Tocqueville explique pourquoi la modernisation française s'est faite dans la rupture et la convulsion à la fin du XVIII^e siècle et la théorie qui met ce fait sur le compte d'un goût qu'auraient les Français pour l'agitation politique. J'évoque cette théorie, car on l'a encore entendue copieusement utilisée par les médias pour expliquer que les Français d'aujourd'hui résistent de façon plus bruyante que les Allemands aux propositions gouvernementales de réforme des retraites. Comme je l'indiquais plus tôt, l'explication de Tocqueville à partir des effets pervers engendrés par la centralisation administrative est beaucoup plus acceptable : un État centralisé est vulnérable. Le sachant, il est timoré et tend à faciliter l'apparition de crises.

- J'ai constaté que dans les universités, on n'enseigne pas de façon systématique cette fonction explicative de la sociologie. Comment pouvez-vous expliquer cela ?

- Il n'en a pas toujours été ainsi. Dans les manuels d'avant la fin des années 1960, cet enseignement se faisait. Il y avait à cette époque une panoplie de manuels qui avaient des titres tels que *L'explication en sociologie*, *La construction des théories en sociologie*, etc. Puis, à la fin des années 1960, ce que les sociologues de la nouvelle vague ont appelé le « positivisme » de la sociologie, qui avait eu cours jusque-là, a été remis en question. Se développèrent alors des mouvements sociologiques tels que l'interactionnisme symbolique, la phénoménologie, l'ethnométhodologie, etc., qui avaient en commun de rejeter toute vision scientifique de la sociologie et de la ramener en pratique à l'essayisme littéraire.

En lisant Goffman, par exemple, nous éprouvons un plaisir analogue à celui que nous avons à lire un bon romancier ; mais nous n'avons pas l'impression qu'il nous explique des faits qu'on ne comprenait pas auparavant, qu'il nous apprenne quoi que ce soit que nous n'ayons pas toujours su. Un peu méchamment, le sociologue britannique Tom Burns a écrit, dans la notice nécrologique qu'il lui a consacré dans un prestigieux organe de presse, qu'il avait surtout brillamment enfoncé des portes ouvertes. L'article, intitulé « Explaining the Obvious », est paru dans le *Times Literary Supplement* dans les jours qui suivirent la mort de Goffman.

[24]

- Croyez-vous que l'on peut enseigner la sociologie à visée scientifique dans les universités et qu'en conséquence, on peut former des futurs sociologues spécialisés en la matière ?

- Oui, je crois que l'on peut former les futurs sociologues à la sociologie à visée scientifique. La question est plutôt de savoir comment ! Selon Lazarsfeld, l'exercice formateur par excellence est l'explication critique de texte. Dans la préface de son livre *The Language of Social Research* (Lazarsfeld et Rosenberg, 1955), une idée m'avait séduit. Elle mentionne la thèse d'un philosophe des sciences selon laquelle la théorie de la relativité est une théorie qui est née de la critique, et non pas de la seule observation de la réalité. Un dénommé Albert Einstein a eu l'idée, qui n'était jusque-là venue à personne, de se demander si la notion de simultanéité était bien une notion claire. Cette notion est claire tant que nous sommes dans notre petit monde ! Mais dès lors qu'un observateur se déplace à la vitesse de la lumière par rapport à l'objet d'observation, la notion de simultanéité cesse d'être claire.

La thèse de ce philosophe des sciences est donc que la théorie de la relativité serait née dans le cerveau d'Einstein surtout d'une critique de la notion de simultanéité. En ce sens, la critique est probablement l'exercice le plus formateur et peut aussi être une démarche ayant une forte vertu heuristique. On s'instruit beaucoup à prendre un texte de Durkheim, à analyser sa démarche, la façon dont il procède, à tenter de relever ses lacunes, à essayer de comprendre pourquoi telle explication est convaincante, telle autre moins, etc. Au fond, c'est de cette manière que les bons artisans se forment. Un ébéniste se forme en regardant les autres travailler ; il analyse les erreurs des autres, et aussi leurs réussites, etc. C'est la même chose en sociologie. Il faut examiner les théories et les explications existantes et analyser comment elles sont construites.

J'ajoute que, si l'on rejette cette conception scientifique de la sociologie, on peut se demander si la recherche sociologique mérite d'être

financée par le contribuable. Le contribuable accepte de financer la science mais non, sauf de façon très marginale, la littérature !

- Et pourtant, on attribue des crédits insuffisants à la recherche fondamentale, celle qui peut produire un savoir capable d'expliquer les [25] phénomènes opaques. Est-ce à dire que les organismes subventionnaires de la recherche scientifique iraient à l'encontre des attentes du contribuable ?

- C'est là une question difficile. Il faudrait que les sciences sociales se consolident scientifiquement, de façon à démontrer au politique que la recherche fondamentale existe aussi dans ce domaine et qu'elle est indispensable socialement. D'autre part, comme le démontrent les grands sociologues classiques, les acquis scientifiques fondamentaux sont généralement obtenus à partir de l'analyse de problèmes circonscrits. Tocqueville apporte une contribution fondamentale lorsqu'il explique pourquoi la vie politique française est souvent convulsionnaire. Il nous permet de mieux comprendre ce qui se passe aujourd'hui. Il a forgé sa théorie à partir d'une comparaison systématique entre la France et l'Angleterre dans les années qui précèdent la Révolution.

- À votre avis, quelles sont les conséquences de cette lacune de l'enseignement universitaire sur la sociologie ?

- Il en résulte que la sociologie manque d'identité. Elle est perçue par le public comme étant une discipline mal définie et mal identifiée, dont on ne voit pas très bien l'objet. Dans un pays comme la France, le sociologue est souvent perçu comme une sorte de journaliste un peu particulier, qui commente à la radio ou à la télévision les événements dans un langage un peu plus empesé que les journalistes en titre et, dans le meilleur des cas, comme un expert qui connaît bien tel dossier très précis. Il est rarement perçu comme un scientifique, aujourd'hui du moins.

- Quels seraient les éléments ou les thématiques que vous enseigneriez dans un cours de sociologie à visée scientifique ? Autrement dit, quelles seraient les questions épistémologiques, méthodologiques et conceptuelles que vous aborderiez dans un tel cours ?

- Les questions principales à traiter et qui ne le sont guère aujourd'hui dans bien des universités seraient : Qu'est-ce qu'une théorie ? À quoi reconnaît-on une bonne théorie ? Les questions relatives à la collecte des données, à la manière de rédiger un questionnaire, aux pièges à éviter dans les entretiens ; l'analyse statistique des données et les autres questions de ce type sont en général mieux couvertes dans les enseignements parce qu'elles sont plus techniques et devenues plus routinières.

[26]

Par contre, une grande confusion règne sur la notion de théorie, encore une fois parce que le mot est pris en sociologie dans des sens divers, qui s'écartent des usages des disciplines scientifiques. On parle par exemple de *théories* à propos des contributions de Parsons : or, il a mis sur le marché des concepts ou des systèmes de concepts plus ou moins utiles, comme les fameuses *pattern variables* plutôt que des théories à proprement parler (Parsons et Shils, 1951). Car une théorie n'est pas un système de concepts, mais un système de propositions comportant bien sûr des concepts, mais ne s'y réduisant pas. Il serait ridicule de définir la théorie mécanique par les seules notions de vitesse et d'accélération, par exemple. Je ne parle pas de ces théories simplistes comme la théorie du complot (du type *À qui profite le crime ? À la classe dominante*). Ce sont bien des théories au sens habituel, mais des théories scientifiquement douteuses, qui ne s'installent sur le marché que pour des raisons idéologiques. La sociologie spontanée y a recours spontanément, mais il appartient justement à la sociologie scientifique de les critiquer et de les remplacer par des théories plus solides.

- Au risque de me répéter, à quoi reconnaît-on une bonne théorie ?

- À ce que chacune de ses propositions est acceptable, à ce que ces propositions sont compatibles entre elles, à ce qu'elles expliquent le phénomène sous examen. Cela dit, je répète qu'il n'y a pas de critères généraux permettant de déterminer qu'une proposition est acceptable, mais seulement des critères particuliers. La situation est la même dans le cas des sciences de la nature : les critères permettant de décider que telle théorie de la disparition des dinosaures est meilleure que telle autre ne sont pas les mêmes, évidemment, que ceux qui permettant de déterminer que telle théorie relevant de la physique des particules est meilleure que telle autre.

- La sociologie à visée scientifique est-elle à l'abri de l'ethnocentrisme dans les sciences sociales ? Si oui, pourquoi et comment ? Pourriez-vous donner des exemples ?

- Il est vrai que l'on peut observer un certain ethnocentrisme chez quelques individus, même chez ceux qui se déclarent anti-ethnocentriques. Ils se disent anti-ethnocentriques et sont quand même ethnocentriques dans leurs analyses, le plus souvent sans le [27] savoir et en toute bonne foi. Par exemple, quand on considère comme une évidence que, dans les sociétés villageoises du Vietnam ou de l'Afrique, les individus n'ont pas le sens de leur individualité, on fait preuve d'ethnocentrisme ! Ainsi, les anthropologues attribuent souvent le fait que les sociétés villageoises d'Afrique ou du Vietnam traditionnel prennent leur décision à l'unanimité au fait que dans ces sociétés traditionnelles, l'individu n'aurait pas le sens de sa singularité mais se percevrait comme une simple composante du groupe. En fait, il s'agit ici d'une simple projection de préjugés. Une telle analyse omet de considérer que la règle de l'unanimité donne à chacun un droit de veto. Cette règle donne donc à l'individu non pas moins, mais plus de pouvoir que la règle de la majorité. D'autre part, on sait bien que, en Afrique comme au Vietnam, la décision prend normalement beaucoup de

temps à se prendre et ne survient qu'à l'issue de longues discussions : c'est la « palabre ». Lorsque la règle de l'unanimité est appliquée dans les sociétés modernes, comme dans le cas des jurys d'assises américains, elle prend aussi beaucoup de temps !

L'idée selon laquelle les Africains auraient adopté la règle de l'unanimité parce qu'ils n'auraient pas le sens de leur singularité est une vue de l'esprit à base ethnocentrique. On choisit la règle de l'unanimité dans le cas des jurys d'assises parce que la décision est d'une grande importance : il ne faut pas se tromper. On choisit la même règle dans le cas des sociétés villageoises parce qu'il s'agit de sociétés fragiles, vivant sous le régime de l'économie de subsistance. Il s'agit, ici aussi, de ne pas se tromper. L'explication alternative relève de l'ethnocentrisme au sens où ceux qui acceptent ce genre de proposition ont l'impression que ces populations sont si différentes qu'ils vont jusqu'à accepter l'idée que, dans ces sociétés, les individus n'ont pas le souci d'eux-mêmes et de leurs proches, que ce sont des sociétés où la catégorie de *l'individu* n'existerait pas, où elle serait inintelligible. Les chercheurs qui déclarent cela sont de bonne foi : ils s'appuient sur les fausses évidences de la sociologie spontanée. Certains anthropologues et sociologues qui travaillent sur des sociétés ou des milieux sociaux qui sont par toutes sortes d'aspects très différents des leurs ont facilement l'impression que les individus fonctionnent selon des principes totalement différents d'eux-mêmes. Il y a là une sorte de préjugé professionnel - au sens où [28] l'on parle d'une maladie professionnelle ! On ne peut nier qu'il y a des différences entre les sociétés. Mais à force d'insister sur les différences, ces anthropologues finissent par ne plus voir que ces différences et par penser qu'ils ont affaire à des individus profondément différents d'eux-mêmes. Les grands sociologues et anthropologues ne tombent pas dans ce travers. Ainsi, Durkheim nous explique que les magiciens australiens fonctionnent exactement selon les mêmes principes et utilisent les mêmes démarches que les savants occidentaux. Evans-Pritchard (1968) a montré que, dans leurs prises d'oracles, les Azandé maîtrisaient le calcul logique mieux que bien des étudiants occidentaux. L'anthropologue qui n'arrive pas à surmonter ce sentiment de différence est tenté, à l'instar de Lévy-Bruhl (1976), de proposer des explications fictives utilisant des concepts fragiles du type « mentalité primitive ». Lévy-Bruhl a le mérite d'avoir reconnu à la fin de sa vie que ce concept n'expliquait rien

et que, finalement, les « primitifs », comme on disait alors, ont la même « mentalité » que les modernes occidentaux.

- Dans votre démarche de sociologie à visée scientifique, l'individualisme méthodologique occupe une place capitale. Pourquoi constitue-t-il le noyau central du modèle théorique de cette sociologie ?

- Parce que l'explication, dans toute science, consiste à aller jusqu'aux causes ultimes, jusqu'au bout de l'explication. En biologie, par exemple, nous pouvons obtenir des résultats très utiles en analysant la corrélation entre tel type de nutrition et la fréquence de telle maladie. Si on observe que les japonais sont moins exposés à tel ou tel type de cancer parce qu'ils consomment plus de poisson, c'est une observation importante et utile, qui suggère l'existence d'une relation de causalité. Une fois cette corrélation établie, il faut aller plus loin et déterminer si la consommation du poisson préserve effectivement du cancer et, si oui, pourquoi. Il faut s'interroger sur les mécanismes biologiques responsables de cette relation de causalité. C'est seulement si l'on atteint ces causes ultimes qu'on sera assuré qu'il y a bien causalité et pas seulement corrélation.

C'est la même chose en sociologie. Une fois que nous avons constaté que les paysans du XIX^e siècle se suicident moins que les personnes de profession libérale, il faut aller plus loin et expliquer le phénomène observé. Or, derrière un taux de suicide, il y a le [29] suicide d'individus. Par conséquent, pour expliquer la corrélation, il faut expliquer pourquoi il est plus probable de se suicider quand on exerce tel métier plutôt que tel autre. Quel que soit le phénomène à expliquer, les causes ultimes sont situées au niveau des comportements des individus. À un certain moment, il faut donc rendre compte de ces comportements. Weber disait que pour expliquer un phénomène social, il faut « comprendre » le comportement des individus dont résulte le phénomène en question. En sociologie, les causes ultimes se situent donc au niveau des individus. Ce qui ne veut d'ailleurs pas dire que les individus soient des atomes en suspension dans un vide social. Au contraire, les individus reçoivent une éducation, appartiennent à des réseaux sociaux, etc. Bref, ils sont situés dans un contexte social. Il faut tenir compte de ce contexte lorsqu'on cherche à « comprendre » le

comportement de telle ou telle catégorie d'acteurs sociaux. Quel que soit le problème posé, il faut cependant toujours expliquer pourquoi les gens font ce qu'ils font et croient ce qu'ils croient ; quelles sont les motivations et les raisons qui les poussent à agir comme ils le font ou à adhérer à telle idée.

*- L'autre notion-clé de la sociologie scientifique est la rationalité. Cette notion a déjà fait beaucoup couler d'encre, mais pourtant vous avez décidé d'y consacrer un livre entier intitulé *Raison, bonnes raisons* (2003). Pourquoi ?*

- Pour des raisons de fond et pour des raisons de conjoncture. Pour des raisons de fond d'abord, car toute explication sociologique doit idéalement aboutir à expliquer pourquoi les gens font ce qu'ils font ou pourquoi ils croient ce qu'ils croient. On peut formuler l'hypothèse de base suivante, à savoir que les gens font ce qu'ils font et croient ce qu'ils croient parce que ce qu'ils font et croient revêt un sens pour eux. Pour les individus, le sens de leurs actions ou de leurs croyances est la *cause* de ce qu'ils font et croient. La cause ultime de ces actions et de ces croyances, c'est donc le sens qu'elles ont pour l'individu. Mais la notion de sens n'est pas très claire. Dans la plupart des cas, on peut cependant admettre que le sens d'un comportement coïncide avec les raisons que l'individu a d'adopter ledit comportement ; que le sens pour l'individu d'une croyance à laquelle il adhère réside dans les raisons qu'il a d'y croire. Je fais telle chose *parce que* j'ai des raisons [30] de le faire. Le magicien continue de croire à ses recettes magiques même si elles échouent parce qu'il a des raisons de continuer à y croire. Dans cette perspective, le problème de la rationalité est donc un problème central.

Quant aux raisons de conjoncture, il existe actuellement toute une école de pensée, notamment aux États-Unis, qui est en faveur de ce qu'on appelle le *rational choice model*. Ses partisans ont malheureusement une conception étroite de la rationalité : ils veulent que la rationalité soit du même type que celle qu'utilisent les économistes. J'ai donc écrit ce livre parce que je crois qu'il est important que les sociologues prennent conscience du caractère crucial, pour leurs travaux, de la notion fondamentale de la rationalité, mais aussi qu'ils adoptent

une conception de la rationalité plus ouverte que la conception utilitariste des économistes. Considérant le genre de phénomènes qu'ils étudient, on comprend bien pourquoi les économistes ont une conception utilitariste de la rationalité. Il est pertinent pour eux de prêter aux gens des raisons de caractère utilitariste. Mais pour les sociologues, les raisons utilitaristes ne sont pas forcément celles qui sont derrière le fait que les gens font ce qu'ils font et croient ce qu'ils croient.

Le caractère insuffisant de nombreuses analyses sociologiques provient du fait qu'on prête aux individus une psychologie obscure. Je suis en désaccord avec la notion d'*habitus* telle que Bourdieu (1979) l'utilise ou avec la notion de biais à laquelle font appel les psychologues cognitifs. Ce sont des concepts qui n'expliquent pas grand-chose. Dans leurs explications des comportements humains, les sociologues utilisent souvent des mots dont on ne voit pas exactement à quoi ils correspondent. Ce que les sociologues classiques ne font jamais : Durkheim ne suppose jamais, par exemple, que telle catégorie de personnes se suicide davantage que telle autre parce que ces personnes ont un *habitus* qui les pousse à le faire !

- Quel nouvel éclaircissement apportez-vous au débat entourant les notions de rationalité, de raisons et de bonnes raisons ?

- La notion de rationalité est une notion utilisée par toutes les disciplines. Les philosophes, les économistes, les sociologues et autres l'emploient. Je crois qu'il faut se rapprocher de la définition de la rationalité qu'adoptent les philosophes des sciences. Quand [31] ceux-ci veulent expliquer qu'un savant préfère telle théorie à telle autre, ils partent du principe que cette préférence se fonde sur des raisons. Ces raisons ne sont pas des raisons à caractère utilitaire semblables à celles des économistes. Par exemple, nous avons des raisons de préférer la théorie du baromètre de Pascal à l'explication aristotélicienne fondée sur l'horreur du vide dont la nature serait affectée, mais ces raisons ne sont pas de type utilitaire.

Je crois que cette conception de la rationalité mérite d'être considérée et ce, même lorsqu'il s'agit d'analyser la préférence d'une attitude morale par rapport à une autre. Si je préfère telle attitude morale à tel-

le autre, c'est parce que j'ai des raisons de le faire. Ce sont cependant des raisons qui rappellent davantage la rationalité du philosophe des sciences que la rationalité de l'économiste. Les économistes ont toujours tendance à penser que les raisons que les gens ont de faire ce qu'ils font ont trait aux conséquences sur eux de ce qu'ils vont faire. Quand un savant préfère une théorie à une autre, ce n'est pas parce que cet acte d'adhésion à la première de ces théories entraîne on ne sait quelle conséquence, mais plutôt parce qu'il trouve qu'elle est davantage susceptible d'être vraie que l'autre.

- Vous parlez aussi souvent de rationalité axiologique. Pouvez-vous préciser le sens de cette expression ?

- C'est une expression qui vient de Max Weber. Dans les premières pages d'Économie et société (1955), il avance qu'il existe deux types de rationalité : une rationalité instrumentale et une rationalité axiologique. D'où il suit qu'il y a une rationalité qui n'est pas instrumentale. Cette rationalité axiologique consiste à agir en accord avec certains principes. Je crois que c'est une notion fondamentale pour les sociologues. En Afrique du Sud, par exemple, il y a eu une très grande pression, approuvée par l'opinion publique internationale, pour la liquidation du système de l'apartheid. Pourquoi cette pression et cette approbation du public ? Parce que la liquidation de l'apartheid était conforme à certains principes. Les gens considéraient que cela était bon, non pas en raison des conséquences que cela risquait d'entraîner, dont on pouvait prévoir qu'elles seraient positives mais aussi négatives (voire, par exemple, l'augmentation des taux de criminalité), mais par rapport à certains principes. Je crois que Max Weber a eu ici [32] une intuition très importante. Les raisons qui font que l'on croit que telle chose est bonne ne sont pas forcément à chercher du côté des conséquences de la chose en question, mais du côté du fait que cette chose est conforme à certains principes.

[33]

**LA SOCIOLOGIE
EST-ELLE UNE SCIENCE ?**

Première partie. Entretien avec Raymond Boudon

Chapitre II

L'EXPLICATION DE TEXTE

[Retour à la table des matières](#)

YAO ASSOGBA - *Lorsque vous parlez de sociologie à visée scientifique, de modèles théoriques dans l'œuvre des sociologues classiques notamment, vous parlez souvent d'explication de texte. Que faut-il entendre par l'explication de texte en sociologie ?*

RAYMOND BOUDON - L'explication de texte consiste à décor-tiquer la démarche du sociologue telle qu'elle apparaît dans ce qu'il écrit. Elle consiste à démonter tel ou tel texte. Il s'agit de prendre ce texte et de rendre explicite ce qui y est implicite, de tenter de transformer la démonstration qu'il propose en une série de propositions bien articulées, etc. C'est la démarche utilisée par la critique musicale ou artistique. L'opération consistera, par exemple, à dégager explicitement les propositions constitutives d'une théorie, à tenter d'en dresser une liste systématique. Je me suis livré à cette opération plusieurs fois.

Ainsi, dans mes *Études sur les sociologues classiques* (1998a, 2000) ou dans *La logique du social* (1979), j'ai mis à plat un certain nombre de théories. Là où Adam Smith, Durkheim, Tocqueville ou Weber présentent une théorie en quelques phrases, j'ai essayé d'expliquer ces quelques phrases sous la forme d'une liste de propositions. J'en ai donné plusieurs exemples plus tôt lorsque j'ai évoqué l'explication par Durkheim des données différentielles relatives au suicide, l'explication par Tocqueville des différences entre la vie politique anglaise et la vie politique française, ou son explication des raisons de l'exception religieuse américaine ou encore l'explication des raisons pour lesquelles la règle de l'unanimité est une règle fréquemment adoptée dans les sociétés villageoises.

Voyez, par exemple, mon article sur Durkheim dans mes *Études* : j'y ai retraduit, sous la forme d'une liste de propositions, la théorie de la magie de Durkheim ; l'auteur l'expose lui-même en [34] quelques mots et notes de bas de page distantes les unes des autres de dizaines de pages. Une bonne théorie est en effet bien souvent une théorie dont le squelette peut être présenté sous la forme d'une suite de quelques propositions claires. Quelquefois, ces propositions sont présentes mais elles sont accompagnées de commentaires justificatifs dont il faut les extraire. Les sociologues n'ont pas les mêmes habitudes de sobriété et de formalisation que les économistes.

Mais les différences entre sociologie et économie ne doivent pas non plus être exagérées. Keynes, par exemple, a exposé sa théorie, qui a eu tant d'influence, au long de dizaines et de dizaines de pages. Mais il en existe aussi des présentations très ramassées tenant en quelques pages : Même chose s'agissant de Durkheim. Comme sa théorie est très précise, elle peut être résumée sans déperdition par un ensemble de propositions sèches. La présentation de Durkheim lui-même ne prend pas cette forme, pas plus que la présentation du keynésianisme par Keynes lui-même ne prend cette forme ramassée. Encore une fois, dans les deux exemples, les propositions constitutives de la théorie sont immergées dans un texte continu, mais ces propositions sont présentes, articulées entre elles. Il faut seulement les retrouver. Cette opération faite, on voit beaucoup mieux la structure logique de la théorie ; on peut beaucoup plus facilement vérifier si chacune des propositions est effectivement acceptable.

J'ai complété cette opération de retraduction par une autre opération : je me suis demandé dans quelle mesure la théorie en question pouvait rendre compte des observations relatives aux pratiques magiques, lesquelles observations se sont beaucoup enrichies depuis le temps de Durkheim. J'ai constaté alors que sa théorie expliquait bien non seulement les données qu'il avait voulu lui-même expliquer, mais la plupart des données qui ont été découvertes par la recherche postérieure. Ainsi, j'ai constaté qu'elle explique que les pratiques magiques et généralement les pratiques « irrationnelles » sont beaucoup plus répandues dans l'Europe du XVII^e siècle ou du début du XVIII^e siècle que dans l'Europe du XIII^e siècle. Et elles sont beaucoup plus répandues dans les régions les plus développées de l'Europe que dans les moins développées : beaucoup plus en Italie du Nord ou dans l'Ouest de l'Allemagne, par exemple, qu'en Espagne. La raison de ces différences réside [35] dans le fait que dans les parties attardées de l'Europe règne une philosophie générale à partir de laquelle on tente d'expliquer toutes sortes de phénomènes physiques ou humains. Il s'agit de la philosophie aristotélicienne. Or, cette philosophie est très prosaïque. Elle propose de s'en tenir aux données qu'on peut observer. Elle n'introduit pas des facteurs cachés pour expliquer le monde. Il n'y a pas d'esprits dans l'aristotélisme. En conséquence, la religion ne génère que peu de recettes magiques. En effet, les recettes magiques consistent à essayer d'influencer tel esprit pour obtenir tel ou tel résultat.

Avec la modernité, la philosophie aristotélicienne est considérée comme dépassée, comme liée à un Moyen Âge révolu. Pour expliquer le monde, on s'inspire alors du concurrent direct d'Aristote, soit Platon. Or, la philosophie platonicienne, à l'inverse de la philosophie aristotélicienne, fait appel à des forces cachées, à des esprits. Cette philosophie accueille beaucoup plus les croyances magiques. D'où ce paradoxe que les croyances magiques sont beaucoup plus répandues dans les parties modernes de l'Europe. La Renaissance a un héros, soit Galilée, mais un autre aussi, qui est Platon. Le néo-platonisme est alors perçu comme moderne. Voilà un exemple de données paradoxales fort bien expliquées par une théorie élaborée avant qu'on ait recueilli ces données. Vous voyez là l'intérêt du décorticage, de la critique des théories, du fait de les soumettre à une « explication de texte » : on les voit de façon plus transparente ; on peut mieux évaluer leur validité ;

on peut s'interroger de manière systématique afin de savoir si elles expliquent effectivement tel ou tel fait relevant de leur juridiction.

- D'un point de vue méthodologique, existe-t-il des points de repère ou une démarche propre à l'explication de texte ?

- Un livre écrit par le Suédois Hans L. Zetterberg (1954) présentait notamment des exemples d'explication de texte. Dans ce livre, il avait tenté de retranscrire la théorie de Durkheim exposée dans [*De la division du travail social*](#) (1991) en une suite de propositions très précises, de manière à mettre en évidence le « squelette » de la démonstration de Durkheim. J'ai procédé un peu de la même manière dans certains de mes articles portant sur les sociologues classiques, notamment, comme je viens de le préciser, dans un [36] article portant sur l'explication par Durkheim des croyances religieuses et particulièrement des croyances magiques. Dans cet article, j'ai tenté de mettre en évidence le « squelette » logique de la démonstration de Durkheim, qui n'est pas accessible à première vue. C'est un type de travail très intéressant et très formateur, à forte valeur heuristique. J'ai tenté la même opération à propos des analyses de Weber en matière de sociologie des religions et de celles de Tocqueville sur les différences entre la France et l'Angleterre ou entre la France et l'Amérique. J'ai évoqué ces analyses plus haut, lorsque j'ai tenté de faire apparaître le squelette de la théorie par laquelle Tocqueville explique les raisons pour lesquelles la vie politique française a été plus convulsionnaire que la vie politique anglaise à la fin du XVIII^e siècle, pourquoi les Français ne jurent que par la Raison à cette époque mais non les Anglais, ou pourquoi l'athéisme est plus développé en France qu'aux États-Unis.

Quant à la démarche ou à la méthode proprement dite de l'explication de texte, on ne peut échapper d'abord à une imprégnation lente. Avant de pouvoir concevoir mes articles sur Pareto, Durkheim, Weber, Tocqueville, etc., j'ai dans tous les cas, relu leurs textes de nombreuses fois en laissant le temps s'écouler jusqu'à ce que le « squelette » de leurs démonstrations surgisse. On ne peut faire autrement : il faut lire et relire les textes, puis laisser le temps s'écouler et agir. Comme le disait si bien Henri Bergson, dans [*Essai sur les données immédiates de la conscience*](#) (1985), je crois qu'« il faut laisser le su-

cre fondre ». Il faut s'imprégner d'un texte pour en retrouver le squelette : ses propositions fondamentales ne sont pas présentées comme telles en règle générale. Il faut le retrouver. Cette opération suppose familiarité et répétition.

- Je voudrais insister encore sur les points de repère ou l'alphabet de l'explication de texte en raison de leur importance dans la sociologie à visée scientifique.

- L'explication de texte relève non de la technique, mais de l'art. Il n'y a pas de règles formalisées de la bonne critique littéraire ou de la bonne critique musicale. Pas de règle non plus de la bonne explication de texte. Par une fréquentation assidue avec la littérature, Baudelaire nous a expliqué pourquoi *Madame Bovary* est une œuvre exceptionnelle. Il n'est pas arrivé à son analyse par [37] l'application de recettes techniques. Il y a, dans les sciences de la nature comme dans les sciences sociales, des procédures qui ne peuvent en aucune façon être ramenées à des techniques ou à des recettes, à l'application mécanique de règles.

*- Dans votre récent livre *Déclin de la morale ? Déclin des valeurs ?* (2002b), avez-vous procédé à une explication de texte ?*

- Le point de départ de ce livre est un ensemble de données puisées dans des enquêtes relatives aux valeurs mondiales menées par Inglehart et son équipe en 1998, à l'Université du Michigan (Inglehart, Basanez et Moreno, 1998). Ma démarche a consisté à comparer les valeurs des jeunes avec celles des plus âgés et aussi celles des moins instruits avec celles des plus instruits dans sept pays occidentaux. J'ai procédé à une analyse des structures statistiques correspondant aux réponses données aux questions posées par Inglehart. La difficulté qui se présentait était de savoir comment faire tenir ensemble toutes ces données statistiques. À chaque question correspondaient $7 \times 2 \times 2 = 28$ pourcentages. J'ai pris en compte une bonne trentaine de questions : une marée de chiffres ; mais une marée structurée dont il s'agissait d'expliquer la structure. Les données recueillies présentent en effet

certaines régularités significatives, en ce sens qu'elles résultent de la logique des attitudes et des croyances des répondants. Il s'agissait de retrouver cette logique. Au niveau des questions relatives à la religion, par exemple, on peut observer dans les sept pays que les croyances en Dieu diminuent du groupe d'âge ancien au groupe d'âge jeune. Il s'agissait pour moi de mettre une théorie derrière les structures statistiques très claires qui caractérisaient les réponses.

Celle que j'ai tenté d'utiliser est tirée d'une intuition commune à Weber et à Durkheim : celle selon laquelle, en matière de valeurs morales, religieuses, politiques ou autres, un processus de rationalisation diffuse opère au cours du temps. En ce qui a trait au changement des croyances religieuses, cela est très clair. Les gens continuent de croire en Dieu - un peu moins les jeunes que les vieux - mais ils croient de moins en moins en un Dieu personnel. Les gens rationalisent leur conception de Dieu en lui donnant une forme indéterminée. D'autre part, ils rejettent les points du dogme qui rappellent trop l'imagerie religieuse traditionnelle, notamment l'enfer ou le Diable. Presque personne n'y [38] croit. Mais on continue de croire au Ciel, car il est une traduction symbolique facile à saisir de l'espoir. On observe le même processus de rationalisation s'agissant de l'ensemble des valeurs étudiées par Inglehart. Ainsi, on croit à l'autorité, mais les plus jeunes et les plus instruits veulent que l'autorité se justifie : en termes wébériens, ils acceptent l'autorité rationnelle, mais de moins en moins l'autorité charismatique ou l'autorité traditionnelle et ce, d'autant plus qu'ils sont plus instruits.

*- Dans votre livre **Déclin de la morale ? Déclin des valeurs ?** (2002b), vous utilisez deux idées fondamentales, soit « l'individualisme ne commence nulle part » et « l'irréversibilité des valeurs ». Que signifie exactement l'expression « l'individualisme ne commence nulle part » ?*

- C'est une citation de Durkheim (1991). C'est une idée à laquelle il tient et sur laquelle il insiste beaucoup. Il a écrit noir sur blanc que l'individualisme ne commence nulle part, ni en 1789, ni avec la Réforme, ni ailleurs. Il remonte ainsi le cours de l'histoire jusqu'à la chute des empires orientaux, Mésopotamie, Assyrie, Égypte. L'individua-

lisme ne commence nulle part mais il se développe au cours de l'histoire, affirme-t-il. En fait, cela signifie une chose très simple, à savoir que dans toutes les sociétés, qu'il s'agisse des sociétés traditionnelles à solidarité mécanique ou des sociétés modernes à solidarité organique, les individus évaluent positivement ou négativement les institutions de leur société. La notion d'institution étant prise ici dans un sens très large, incluant autant les institutions informelles - comme la politesse - que les institutions coercitives - comme la loi. Les gens portent un jugement sur les institutions. Ils les considèrent bonnes ou mauvaises en évaluant leurs effets sur les individus. C'est en ce sens qu'on peut dire que l'individualisme est de tous les temps. Je crois que c'est cette idée que Durkheim voulait énoncer par son assertion que l'individualisme ne commence nulle part.

À l'inverse, beaucoup d'auteurs partent de l'idée que l'individualisme, le fait que chacun ait un sens de sa dignité et de ses intérêts vitaux, date d'une période précise. Certains veulent que l'individualisme naisse au XIV^e siècle et qu'il soit propre à l'Europe, comme Huntington (1996). D'autres veulent qu'il naisse au XVI^e siècle, avec la Renaissance et la Réforme protestante, d'autres au XVIII^e avec les Lumières ! Comme si, auparavant, les individus [39] ne s'étaient pas intéressés à eux-mêmes et à leurs proches ! En fait, Durkheim nous dit simplement que, dans toute société, l'individu a ou a eu le souci de lui-même et de ses proches, un sens de sa dignité et de ses intérêts vitaux, tout en admettant que l'idée du souci de soi ou de la dignité de chacun s'affirme et peut s'exprimer évidemment beaucoup plus facilement dans certaines sociétés que dans d'autres.

- Pendant que nous y sommes, parlons de l'irréversibilité des valeurs. La guerre de l'Irak (mars 2003) ne contredit-elle pas la thèse de l'irréversibilité des valeurs dans la mesure où, malgré les manifestations de millions de personnes à travers le monde, la guerre a quand même eu lieu ?

- Il faut distinguer entre, d'une part, l'irréversibilité des valeurs ou des idées et, d'autre part, l'existence de ce que Weber appelle les « forces historiques ». Ce n'est pas parce qu'une idée est irréversible qu'elle s'inscrit d'une manière irréversible dans le monde. Par exem-

ple, plus personne n'affirmerait aujourd'hui que le despotisme est meilleur que la démocratie. Tout le monde admet que la démocratie est la meilleure organisation politique. Cela ne garantit pas qu'elle ne soit pas supprimée ici ou là, comme le XX^e siècle nous l'a malheureusement appris. Il faut donc distinguer le plan des idées du plan de la réalité. Même quand les démocraties ont été supprimées, comme dans les années 1930 en Europe, l'idée que la démocratie était la meilleure organisation politique resta toujours présente dans beaucoup d'esprits et guida les actions d'innombrables acteurs sociaux.

En ce qui concerne l'Irak, on observe un changement notable des attitudes à l'égard de la guerre, changement qui semble irréversible. En 1914, on partait en guerre « la fleur au fusil ». Beaucoup considéraient la guerre comme inévitable et normale. Aujourd'hui, personne ne dira que la guerre est inévitable et normale. On dira plutôt que la guerre ne doit être entreprise que dans certaines circonstances, et que l'on doit faire en sorte qu'elle cause le moins de morts possibles. Dans les faits, la guerre d'Irak semble avoir fait peu de morts. Il y a eu, en tout cas, de la part des Américains un effort très important pour minimiser le nombre de morts. Il y a donc à l'égard de la guerre un très grand contraste entre les sentiments qu'elle évoque aujourd'hui et ceux qu'elle évoquait au début du XX^e siècle où l'on trouvait, sinon normal du moins [40] acceptable, qu'elle fasse des millions de morts. Il y a donc eu une évolution de la sensibilité à l'égard de la guerre ; ce qui ne signifie évidemment pas qu'il n'y aura plus jamais de guerre nulle part.

[41]

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

Première partie. Entretien avec Raymond Boudon

Chapitre III

SOCIOLOGIE COGNITIVE

[Retour à la table des matières](#)

YAO ASSOGBA - *Vous avez l'habitude de définir les différentes fonctions possibles que la sociologie peut jouer. Pourquoi revenir si souvent sur cette distinction ?*

RAYMOND BOUDON - La sociologie d'aujourd'hui se caractérise par une situation assez confuse. Très souvent, les sociologues ne sont pas conscients de ces distinctions. Il est tout à fait légitime d'essayer de faire une description un peu littéraire des grands changements sociaux. Prenons le livre à succès de Ulrich Beck (1992), où l'auteur déclare que nous vivons désormais dans une « société de risques ». Une telle formule ne nous apprend pas grand-chose. Elle a été remarquée parce qu'elle associe un mot à des sentiments répandus : beaucoup de gens ont l'impression qu'ils vivent dans des sociétés à risques. Il y a toujours eu des risques ; peut-être sont-ils tout simplement différents aujourd'hui, en raison de l'évolution des techniques, de la production et de la consommation de masse, etc. Ce type d'analyse

est légitime et je ne veux censurer personne. Mais il n'est pas véritablement scientifique : il ne nous apprend pas grand-chose que nous ne sachions. Il n'y a pas à proprement parler ici de réel apport au savoir, d'explication nouvelle et solide de phénomènes que nous ne comprenons pas.

Je ne conteste pas qu'il puisse y avoir plusieurs types de sociologies, que les sociologues poursuivent des objectifs divers ; cela a d'ailleurs toujours été le cas. Mais il me paraît important de percevoir les distinctions entre les différents types d'objectifs poursuivis par la sociologie. Se donner pour objectif d'expliquer certains phénomènes sociaux est une chose ; critiquer les institutions sociales en est une autre ; chercher à susciter des émotions dans le public en est une autre, etc. Je pense que tout le monde, [42] les sociologues eux-mêmes et leurs publics, ne peuvent que gagner à ce qu'on distingue clairement ces différents objectifs, d'ailleurs tous légitimes, que l'on retrouve sous le parapluie de la sociologie. Sinon, on nage dans la confusion.

- Quelles sont les principales fonctions possibles de la sociologie ?

- La sociologie critique vise à attirer l'attention sur les ratés, les défauts des institutions et de l'organisation sociale. L'École de Francfort illustre classiquement cette veine. Il y a une sociologie descriptive, qui consiste à recueillir des informations utiles pour diverses catégories de décideurs (politiques, responsables syndicaux, dirigeants d'entreprise, leaders de mouvements sociaux, etc.) ou qui vise simplement à satisfaire la curiosité du public ou à alimenter la presse en informations sur tel ou tel phénomène social. Je distinguerai aussi une sociologie expressive elle vise à mettre en relief tel ou tel trait des sociétés, comme lorsque Ulrich Beck (1992) attire l'attention sur les phénomènes de risque et d'incertitude qui traversent les sociétés modernes et qui affectent la biographie des acteurs sociaux. Les travaux de Gustave Le Bon (1981) constituent une autre illustration de la sociologie expressive. Il a fait vibrer ses lecteurs en décrivant les mouvements de foule comme imprévisibles, irrationnels et inquiétants. Mais il ne nous a pas appris grand-chose sur son sujet. Enfin, il y a la sociologie qui vise à *expliquer* ce qu'on comprend mal, à retrouver les causes des phéno-

mènes sociaux. C'était l'objectif de tous les grands : de Tocqueville, comme de Durkheim ou de Weber, pour m'en tenir à eux.

J'ajouterai deux remarques supplémentaires. La première, c'est que ces quatre types sont des types idéaux, des types purs. Dans la réalité, les choses sont plus mélangées. Voyez, par exemple, le cas de Marx : il participe un peu aux quatre types. Quant à Weber, il représente, comme Durkheim, le type explicatif à l'état pur. La seconde remarque, c'est que ces quatre types sont présents dès les origines de la sociologie et le sont toujours aujourd'hui. Proudhon, Le Play, Le Bon et Durkheim illustrent les quatre types à l'époque classique. C. Wright Mills, Sauvy, Giddens et Oberschall, par exemple, illustrent les quatre types parmi les sociologues contemporains.

[43]

- Que faut-il entendre par la fonction cognitive de la sociologie ?

- C'est sa fonction de création de savoir, soit de fabrication de théories explicatives scientifiquement solides de tel ou tel type de phénomène. Ainsi, Adam Smith (1991), Alexis de Tocqueville (1986) et Max Weber (1981) se sont tous les trois interrogés sur les raisons de ce qu'on appelle l'exception religieuse américaine : le fait que, depuis toujours, les Américains sont les plus religieux en moyenne de tous les Occidentaux, alors qu'en principe ils ne devraient pas l'être puisque la société américaine est par ailleurs une société très imprégnée de valeurs matérialistes ! Lorsqu'on rapproche les explications de ces trois auteurs, on obtient une théorie très convaincante et complète, qui explique bien le phénomène examiné et, en même temps, d'autres phénomènes différentiels sur le même sujet de la religiosité. Ainsi, la même théorie permet d'expliquer pourquoi les Scandinaves sont les moins religieux de tous les Occidentaux.

- Quelle distinction peut-on faire entre la sociologie cognitive et la sociologie à visée scientifique ?

- Ces deux notions n'appartiennent pas au même registre. L'expression « à visée scientifique » signifie que la sociologie doit procéder comme les autres disciplines scientifiques. Quant à l'expression « sociologie cognitive », elle indique que le sociologue qui entend expliquer tel ou tel phénomène social a intérêt à y voir l'effet d'actions, d'attitudes et de croyances individuelles fondées sur des raisons. De sorte que la reconstruction de ces raisons est un moment essentiel de toute analyse sociologique. L'expression « sociologie cognitive » insiste sur la capacité qu'a l'être humain de trouver un système de raisons aussi satisfaisant que possible à ses yeux dès lors qu'il est confronté à une question soit d'explication, soit de résolution de tel ou tel problème, soit de décision.

Cette dimension est un peu évacuée dans les analyses du comportement humain que font les sociologues et aussi les économistes. Les sociologues traitent souvent le sujet humain comme passif et déterminé par son environnement, alors que les économistes le voient comme doté d'une rationalité utilitariste. Pendant très longtemps, la sociologie a tenté d'interpréter le comportement humain comme étant déterminé par des forces sociales extérieures. [44] De leur côté, les économistes interprètent le comportement humain comme étant dicté par l'intérêt. Ainsi, les deux principales disciplines des sciences sociales ont l'une et l'autre négligé le fait pourtant aveuglant que des actions même relativement simples supposent une théorisation de la situation de la part de l'acteur social. Les uns et les autres méconnaissent que l'être humain confronté à une difficulté théorise et interprète la situation dans laquelle il se trouve.

Y a-t-il également une distinction à faire entre la sociologie cognitive et la sociologie cognitive ou le cognitivisme ?

- Ce mot est effectivement utilisé dans plusieurs sens. Ce que l'on nomme les sciences cognitives sont essentiellement des sciences à dominance neurologique, c'est-à-dire qui tentent de déterminer ce qui se produit dans le cerveau pendant qu'est effectuée une opération mentale. Les sciences cognitives sont fortement orientées vers les sciences de la nature et les sciences du cerveau. Le cognitivisme, au sens où je prends ce mot, insiste sur l'idée que toute action, toute décision ou toute croyance repose dans l'esprit de l'acteur social sur un système de raisons qui lui paraissent acceptables. Ainsi, lorsque des gens appartenant à tel groupe trouvent que telle institution est bonne ou mauvaise, approuvent ou désapprouvent telle chose, ils le font parce qu'ils construisent une théorie de la situation et tirent de cette théorie, évidemment dans la plupart des cas implicite et imparfaitement formulée, la conclusion que l'institution en question est bonne ou mauvaise. Cette dimension cognitive de l'analyse est toujours présente dans les analyses sociologiques convaincantes.

Un exemple : dans ses essais de *Sociologie des religions* (1996), Weber relève, en lisant les historiens des religions, que le christianisme a surtout pénétré dans l'Empire romain par le fait des militaires et des fonctionnaires. Pourquoi ? se demande-t-il. Sa réponse : parce que les militaires et les fonctionnaires étaient plus susceptibles que les paysans, par exemple, d'être attirés par les cultes monothéistes. Ils avaient l'impression qu'un culte monothéiste comme le mithraïsme faisait pour eux bien davantage sens que la religion romaine polythéiste traditionnelle. Le mithraïsme est un culte monothéiste qui présente beaucoup d'éléments communs avec le christianisme et qui facilita l'implantation du christianisme [45] dans l'Empire romain. Pourquoi ? Parce que le mithraïsme leur paraissait retraduire, sur un plan symbolique, les principes qui guidaient l'organisation de l'Empire romain qu'ils servaient : à la tête une autorité suprême mi-humaine mi-divine, mais asservie à des lois la dépassant ; une armée et une fonction publique hiérarchisées, où le recrutement et la promotion dépendaient d'épreuves formalisées. Le culte de Mithra était organisé selon les

mêmes principes : une autorité suprême soumise à des lois, mi-dieu mi-homme ; une hiérarchisation des croyants déterminée par des épreuves formalisées. En revanche, la religion romaine traditionnelle, qui était une religion de paysans, ne disait plus grand-chose aux fonctionnaires et aux militaires romains. Ensuite, fonctionnaires et militaires passèrent au christianisme, proche du mithraïsme par bien des aspects. J'ai développé dans mes ouvrages bien d'autres exemples de sociologie cognitive.

Un point important : l'exemple que je viens d'évoquer révèle bien les limites de la *socialisation*, de la détermination des conduites et des croyances par le milieu : tous les fonctionnaires et les militaires qui se sont convertis aux nouvelles religions monothéistes avaient été socialisés dans la religion polythéiste traditionnelle. On voit ici les limites très étroites dans lesquelles opèrent les déterminismes sociaux. Dès que ce qu'on lui a appris ne fait plus sens pour l'acteur social, il tend à le remettre en doute et se compose de nouvelles attitudes ou de nouvelles croyances.

- Au cours des dernières années, les valeurs ont pris une place importante dans vos travaux. Pourquoi ? Comment en êtes-vous arrivé là ?

- Tout simplement parce qu'il est plus difficile d'expliquer pourquoi telles valeurs s'imposent, au niveau individuel ou au niveau collectif, que d'expliquer des comportements à finalité utilitariste. Les croyances sont plus difficiles à expliquer que les comportements ordinaires et, parmi les croyances, les croyances normatives ou axiologiques sont les plus difficiles à expliquer. Il y a donc là un chantier important, me semble-t-il, pour la sociologie. Il soulève des questions fascinantes, surtout dès lors qu'on ne se satisfait pas de décrire l'état des valeurs à tel ou tel moment et dans tel et tel contexte, mais qu'on vise à expliquer pourquoi elles changent, pourquoi elles sont différentes ici et là, etc.

[46]

- Peut-on considérer la thématique des valeurs et des sentiments moraux comme n'importe quel autre thème et en faire l'objet d'une sociologie à visée scientifique ? Si oui, comment ?

- C'est un sujet classique. Il s'agit d'expliquer pourquoi, dans tel ou tel contexte, telle catégorie de personnes considère, par exemple, que telle institution est bonne, légitime, etc., ou au contraire, discutable, illégitime, etc. Mon approche consiste à supposer que, dans tous les cas, si l'on en juge ainsi, c'est que l'on a des raisons fortes de le faire. Pour revenir à l'un de mes exemples précédents, les paysans français de la fin du XVIII^e siècle trouvent que les nobles ne méritent pas les privilèges que la tradition leur attribue. Tocqueville explique qu'ils ont des raisons pour cela, raisons qu'il a cherché et réussi à mettre en évidence de façon convaincante.

Weber a indiqué qu'il fallait chercher à traiter tous les comportements, croyances, sentiments comme compréhensibles. Dans bien des cas, cela veut dire qu'il s'agit de déterminer les raisons que les gens ont de croire ce qu'ils croient étant donné la situation dans laquelle ils se trouvent. J'ai tenté de montrer dans *Le juste et le vrai* (1995), *Le sens des valeurs* (1998b) et aussi dans *Raison, bonnes raisons* (2003), qu'on peut appliquer ces idées à l'analyse de données tirées d'enquêtes sur les valeurs et les sentiments moraux. Ainsi, dans une étude, j'ai montré qu'on pouvait expliquer pourquoi, dans certains cas, les répondants acceptent le « principe de différence » de Rawls et dans d'autres cas, non. Ce principe dit « de différence » postule qu'on a tendance à trouver une distribution de biens - par exemple, une distribution des revenus - juste si une diminution des inégalités était préjudiciable aux plus faibles. Dans certaines circonstances, les répondants approuvent ce principe, dans d'autres, ils le rejettent. Je ne puis rentrer dans les détails ici. Mais je crois avoir montré qu'on peut comprendre ces deux résultats : dans un cas, étant donné la situation créée par la question posée, les répondants ont des raisons de rejeter le principe alors que dans l'autre cas, ils ont des raisons de l'accepter.

- Dans quelle mesure les sentiments moraux peuvent-ils être de bons indicateurs des valeurs ?

- Dans mon esprit, les valeurs auxquelles croient les gens dérivent de jugements de valeur. Croire que la liberté est une valeur [47] positive, c'est endosser une série de jugements de valeur tels que : « la liberté d'opinion est une bonne chose », « la liberté de circulation est une bonne chose », etc. De façon générale, un jugement de valeur est une proposition qui prend les formes suivantes : « ceci est bon », « ceci est utile », « ceci est légitime », etc. Les sentiments moraux s'expriment sous ces formes ; ils sont toujours associés à des jugements de ce type. Ils sont donc effectivement une forme ou une facette particulière de jugements de valeur.

- La sociologie cognitive est-elle plus heuristique dans le domaine des valeurs que dans d'autres ?

- Elle s'impose de toute évidence dès que le sociologue se préoccupe d'analyser des croyances collectives au sens large du terme. Elle s'impose donc dans des domaines tels que la sociologie des sciences, des idéologies, des idées, des religions, des arts notamment. Mais tous les types de comportements impliquent de la part de l'acteur social une théorisation de la situation dans laquelle il se trouve, de l'état d'esprit de son adversaire, de son concurrent ou de son ami. De sorte qu'il est difficile d'imaginer des domaines de la sociologie où la dimension cognitive du comportement pourrait être négligée sans danger. Voyez la sociologie politique. Un exemple : un sociologue américain, Ernest R. May (1973), a montré que lorsque les Américains ont décidé des institutions à établir en Allemagne et au Japon à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, ils ont théorisé le problème auquel ils avaient à faire face en se donnant une règle principale, soit d'éviter les erreurs commises au moment de la rédaction des traités qui avaient mis fin à la Première Guerre mondiale.

- Pour conclure, pouvez-vous nous dire comment voyez-vous l'avenir de la sociologie ?

- Je pense que la fonction descriptive de la sociologie est appelée à s'étendre. Les médias, les politiques, les administratifs, les gestionnaires ont tous des besoins d'information sur ce qui se passe dans toutes sortes de sites sociaux. Le sociologue est en principe entraîné à mettre au jour une information « objective ». Il est censé savoir comment laisser ses propres passions à la porte. Cela dit, il n'a ici nullement une position de monopole. Les bons journalistes savent faire aussi bien que lui, s'agissant d'enquêtes [48] qualitatives de terrain. Il a surtout une spécificité s'agissant des enquêtes quantitatives lourdes qui mobilisent des techniques particulières.

La sociologie est par ailleurs appelée à exercer de plus en plus fréquemment des fonctions de conseil. On observe le développement de ce type de fonction dans le cas de la psychologie. Les psychologues interviennent auprès des tribunaux, dans les « cellules de crise » et dans toutes sortes d'autres circonstances toujours plus nombreuses. Cette fonction de conseil est souvent un peu ambiguë. Elle ne repose pas vraiment sur un savoir solide. L'expert psychologue ou l'expert psychiatre qui intervient dans un tribunal ne vient pas armé d'un savoir aussi solide et irrécusable que l'expert en balistique ou en pharmacologie. Dans une certaine mesure, il a pour fonction d'alléger le poids des responsabilités qui pèsent sur les magistrats autant que de les éclairer. Il en va un peu de même dans le cas des fonctions de conseil que les sociologues sont amenés à exercer auprès des responsables ou des acteurs de toute nature. Ainsi, le sociologue membre d'une commission d'experts chargé de soumettre au gouvernement des mesures visant à la réforme du système d'éducation a pour fonction d'alléger les responsabilités qui pèsent sur le gouvernement tout autant que d'apporter une contribution inspirée par un savoir solide. Ces fonctions de conseil sont ambiguës, mais l'on peut prédire qu'elles sont appelées à se développer dans le cas de la sociologie comme dans celui de la psychologie. Mais la sociologie ne peut se satisfaire de remplir seulement ces fonctions de fourniture d'informations ou ces fonctions ambiguës de conseil auprès des « acteurs » et des « déci-

deurs ». Il faut aussi qu'elle conserve la préoccupation qui fut celle de ses fondateurs : créer un savoir scientifique véritable. Lorsqu'on lit Tocqueville, Weber, Durkheim, Evans-Pritchard et bien d'autres grands auteurs on a l'impression qu'ils ont fourni des explications scientifiquement solides de toutes sortes de phénomènes plus ou moins difficiles à comprendre et fait de véritables découvertes. On a le sentiment que cette ambition scientifique n'est plus suffisamment représentée aujourd'hui, sauf dans quelques niches. Lorsqu'elle cherche à s'élever au-dessus des travaux de caractère descriptif, la sociologie d'aujourd'hui paraît souvent inspirée par ce que Tocqueville appelait l'« esprit littéraire ». Il était navré qu'il domine l'analyse [49] des phénomènes politiques et sociaux : que l'on préfère les analyses clinquantes aux analyses solides ; que l'on cherche à plaire et à toucher plutôt qu'à expliquer.

Généralement, la sociologie d'aujourd'hui me paraît caractérisée par une dévitalisation de la recherche fondamentale, celle à laquelle on donne traditionnellement le nom de « sociologie générale ». Or, la vitalité d'une discipline scientifique suppose qu'une recherche fondamentale féconde vienne alimenter ses fonctions pratiques. La vitalité de la biologie est à la source des progrès de la médecine. La sociologie est aujourd'hui bien installée. Plus personne ne remet en doute son existence. Mais en même temps, elle donne l'impression d'une discipline fragile, à l'identité mal assurée. Cela est dû en grande part à la complexité des phénomènes dont elle traite. Mais pas seulement. J'ai toujours cru que le meilleur outil permettant de faire face à cette situation était la méthodologie, au sens le plus large du mot, c'est-à-dire la critique méthodique des productions sociologiques. Plus une discipline paraît mal assurée, plus la critique méthodique est importante. Tocqueville a ébauché la « science nouvelle » qu'il évoque, à partir notamment de l'insatisfaction visible et vive que suscitèrent en lui les théories de Vico, de Saint-Simon, de Comte ou les analyses d'Augustin Thierry ou de Michelet. Les travaux de Durkheim partent des réserves que lui inspirent les théories de Tarde ou de Max Müller. Weber et Simmel marquent clairement leurs distances par rapport aux vues de Marx ou de Nietzsche. C'est cette posture critique qui leur a permis de proposer par réaction des voies d'analyse nouvelles, des théories plus solides et de façon générale de consolider la « science nouvelle ». Beaucoup de sociologues d'aujourd'hui paraissent souvent

ne plus même comprendre que la critique méthodique, brièvement la méthodologie, est le nerf du progrès scientifique.

L'objectif que nous nous sommes fixé pour cet entretien est d'amener Boudon à expliquer en profondeur ce qu'il appelle la sociologie à visée scientifique. Cet objectif est atteint. Boudon aborde la question dans des termes clairs, un style direct et avec la rigueur méthodique qu'on lui connaît et a recours aux exemples concrets. L'analyse qu'il fait met, dans l'ensemble, en évidence la valeur du discours scientifique en sociologie qui représente, d'ailleurs, l'unité de son œuvre. Nous tenterons maintenant dans [50] la deuxième partie du livre de reprendre les principaux points de cette trame de fond pour en présenter un essai de synthèse, et une illustration des théories explicatives dans la sociologie classique et la sociologie moderne.

[51]

**LA SOCIOLOGIE
EST-ELLE UNE SCIENCE ?**

DEUXIÈME PARTIE

**SYSTÉMATISATION
ET ILLUSTRATIONS**

[Retour à la table des matières](#)

[53]

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

Deuxième partie. Systématisation et illustrations

Chapitre IV

Principes poppériens de scientificité et sociologie cognitive

[Retour à la table des matières](#)

La controverse autour du caractère scientifique de la sociologie conduit nécessairement le sociologue qui veut participer au débat, à présenter au préalable certains postulats et à procéder à une définition précise de la notion même de science (de la nature et de l'homme). Chef de file des artisans contemporains d'une sociologie scientifique, Boudon n'a jamais dérogé à ce principe. Bien au contraire, il n'a de cesse d'affirmer la nécessité pour la sociologie de se doter d'un langage puissant qui lui est propre de façon à être capable de questionner et d'expliquer la réalité sociale (Boudon, 1971, 1979 et 2001). Accordant toujours de l'importance aux questions épistémologiques et méthodologiques, il s'est préoccupé de manière constante de la problématique de la validité du savoir en sociologie, et de la démarche à suivre pour élaborer ce savoir valide. Une analyse des principaux travaux de Boudon sur cette thématique nous permet de présenter dans ce chapitre ses

idées, eu égard à la scientificité en sciences sociales en général et en sociologie de façon plus particulière.

Faut-il vraiment prendre au sérieux l'idée selon laquelle la sociologie peut réclamer une légitimité scientifique au même titre que les sciences de la nature ? La réponse est oui dans la mesure où, en tant que science humaine, la sociologie a produit et produit encore du savoir, de la théorie capable d'expliquer et de faire comprendre, de façon la plus satisfaisante possible, les phénomènes sociaux énigmatiques à première vue. La capacité heuristique d'un savoir dépend de la potentialité explicative de la théorie qui en est issue. Mais une bonne théorie a deux principales caractéristiques :

1. Premièrement, l'ensemble des propositions qu'elle comprend doivent être acceptables, c'est-à-dire qu'elles [54] doivent concorder avec la réalité. Autrement dit, dans une bonne théorie les propositions d'ordre empirique doivent correspondre à la réalité. S'il s'agit de propositions non empiriques, la véracité d'une théorie devient plus difficile. Toutefois, ces propositions abstraites doivent répondre au critère d'acceptabilité.
2. Deuxièmement, une bonne théorie doit répondre au critère de congruence par ses conséquences. Plus exactement, les conséquences d'une bonne théorie doivent être congruentes avec l'ensemble des faits que l'on peut observer et dont la théorie prétend donner une explication. La congruence peut être plus ou moins variable dans le temps.

Pour Boudon, il est facile de trouver dans les sciences sociales et humaines, notamment en sociologie, des théories qui soient aussi solides et sûres que celles qu'on rencontre dans les sciences de la nature. En faisant une relecture des sociologues classiques, notamment Durkheim, Weber et Tocqueville, il repère des théories qui possèdent les deux principales caractéristiques de la scientificité énoncées ci-dessus. Celles-ci constituent en fait les deux principes de Popper (1978) qui

sont retenus également dans les sciences naturelles pour reconnaître une bonne théorie.

1. Le premier principe poppérien est l'accord de la théorie avec les faits qui relèvent de son domaine de compétence.
2. Le deuxième principe ou le non-poppérisme est l'acceptabilité des propositions non empiriques que contient une théorie.

Dans la théorie du pendule de Huygens, dit Boudon, la proposition d'attraction de l'une des forces agissant sur le pendule en l'attirant vers le centre de la terre est une proposition non empirique. Cette force n'a jamais été vue par personne. Cependant, la proposition est généralement considérée comme logique et acceptable. Par ailleurs, une théorie est fausse lorsqu'elle viole l'un ou l'autre de ces principes.

Faire œuvre de science a toujours été au cœur des préoccupations des pères fondateurs de la sociologie. Mais la sociologie assume également d'autres fonctions. Elle peut avoir une fonction *descriptive* ou *caméraliste* en fournissant des informations diverses et [55] utiles pour répondre, par exemple, à la demande d'une institution dans la prise de décision. Les sociologues peuvent ainsi rassembler des données sur les caractéristiques sociodémographiques des chômeurs qui serviront à l'élaboration des politiques sociales d'insertion professionnelle sur le plan national d'un pays. L'exemple classique que l'on peut aussi citer est l'étude méthodique et systématique que Le Play (1971) a effectuée au XIX^e siècle sur le mode de vie des ouvriers européens, et qui a rendu disponibles des informations, bien entendu familières aux personnes concernées, mais utiles aux gouvernants de l'époque pour orienter les politiques sociales qu'ils voulaient instaurer.

La sociologie prend parfois la *forme de la philosophie de l'histoire*, discipline que l'on fait généralement dater de l'existence de l'[*Essai sur*](#)

les mœurs de Voltaire ⁶ et dont l'objectif est de mettre en évidence certaines régularités et tendances qui marquent le cours de l'histoire. Se classent également dans le cas où la sociologie s'apparente à la philosophie de l'histoire, les théories de la modernité ou de la post-modernité, les essais portant sur les « forces souterraines qui travaillent les sociétés » ou les « mouvements sociaux porteurs d'avenir » (Boudon, 2001 : 25).

Une autre fonction que la sociologie peut assumer est celle qu'on qualifie de *performative*. Ici, la discipline se donne la légitimité de proposer des pistes d'action ou d'interventions susceptibles d'exercer une influence sur les institutions ou sur la société en général. On peut citer en exemple la théorie de la stigmatisation de Goffman (1975) qui, sous couvert d'études scientifiques, a contribué à faire de la stigmatisation des ex-prisonniers un problème social - au sens politique du terme - d'insertion en emploi.

Il s'agit là d'un inventaire non exhaustif des autres fonctions que peut assumer la sociologie, outre sa fonction *cognitive* fondamentale qui est de créer du savoir capable de contribuer à l'éclairage d'un phénomène social qui paraît opaque au sens commun. Si les classiques ont mis l'accent sur cette fonction et y ont consacré le plus grand de leurs œuvres, rares sont les [56] sociologues qui, après eux, ont fait des travaux de sociologie cognitive. Non sans arbitraire et sans exhaustivité, citons, outre Boudon, quelques rares sociologues scientifiques modernes et contemporains : Cusson (1990), Olson (1978), Cherkaoui (2000), Rios et Magni Berton (2003), tous des sociologues de l'École de l'individualisme méthodologique.

Le relativisme ambiant a eu pour effet de reléguer au second plan la fonction cognitive de la sociologie, allant même jusqu'à affirmer que tous les savoirs produits sont valables, qu'un savoir en vaut un autre, que les sciences sociales et humaines sont une illusion. Boudon fait objection à ce courant relativiste pour soutenir la thèse de la scientificité de la sociologie. Il a eu très tôt cette conception mais ne la trouvait pas dans le courant structuraliste dominant en France dans les années 1950. Ce sera dans l'introduction de l'ouvrage de Paul Lazars-

---

⁶ Voir Voltaire dans André Lagarde et Laurent Michaud, XVIII, siècle, Paris, Bordas, 1966, « Voltaire historien », p. 144-157. *L'Essai sur les mœurs*, écrit en 1756, est considéré au XVIII^e siècle comme « une histoire du monde ».

feld, *The Language of Social Research* (1955), qu'il a découvert fortuitement sur les rayons de la bibliothèque de l'École normale supérieure, que Boudon retrouvera la voie de la sociologie à visée scientifique (Boudon avec Leroux, 2003). À la lecture de cette introduction, deux faits inédits attirent particulièrement son attention. D'abord, le fait que le progrès de la connaissance passe inévitablement par la critique minutieuse des travaux de recherche déjà existants. Ensuite, le fait que *l'explication de texte* est l'outil essentiel de la pensée sociologique (Boudon, 1971). Depuis lors, les deux idées constituent le ferment de ses lectures et relectures des grandes œuvres des sciences sociales.

La scientificité n'est pas donnée au sociologue. Elle représente un objet qu'il doit conquérir, construire et confronter à la réalité sociale pour en constater la validité, la véracité. Cette activité, parce qu'elle est de l'ordre de la science, exige la mise en œuvre d'un certain nombre de principes généraux et de règles précises dont il importe de présenter, de façon formelle, les termes de discussion qui fondent chacun d'eux.

1. Caractéristiques générales de la sociologie cognitive

[Retour à la table des matières](#)

La sociologie cognitive ou la sociologie à visée scientifique appelle un cadre axiomatique d'analyse et de discussion méthodologique pour orienter le travail du sociologue. Les énoncés [57] qui suivent se rapportent aux caractéristiques générales de la sociologie cognitive.

Le langage

- Le sociologue scientifique fait usage d'un langage clair, c'est-à-dire exempt de verbosité et dénué d'hermétisme, afin d'avoir la possibilité de questionner la réalité sociale et d'expliquer les phénomènes sociaux complexes en des mots clairs et simples, dans un langage limpide et concis. En effet, la foi des classiques dans le caractère scientifique de la discipline les a conduits à utiliser un style d'écriture dépourvu de verbosité.
- La clarté du langage doit être telle qu'une proposition déjà démontrée par un sociologue soit également comprise et démontrée pour tous les autres chercheurs (Boudon, 1971).
- Le discours sociologique simple et clair peut faciliter une formalisation et une modélisation en la matière.
- La sociologie à visée scientifique ne cherche pas à plaire ni à séduire mais plutôt à persuader par sa rigueur. Pour Weber, le savant, voire le sociologue, doit éviter d'influencer psychologiquement son lecteur par un style séduisant, et force est de constater que ses écrits sont exempts de séduction. Tocqueville, dans *Les souvenirs* (1986), critique sévèrement l'esprit littéraire qui érige la rhétorique en analyse et l'émulation en connaissance.

- Au total, sur le plan du langage de la sociologie cognitive, la définition des notions utilisées respectera les règles de la méthode de Durkheim : éviter un vocabulaire normatif ou prescriptif afin d'éliminer les propres prénotions du spécialiste des sciences humaines, les « fausses évidences qui dominent l'esprit du vulgaire » (Durkheim, 1983 : 32). Telles que définies, les notions seront opératoires, c'est-à-dire qu'elles auront la propriété d'identifier avec le moins d'erreurs possibles l'objet concerné ; la définition proposée sera fondée sur les caractères extérieurs communs à tous les phénomènes sociaux pouvant y répondre.

[58]

La méthodologie (analyse critique)

- Le sociologue scientifique doit considérer la sociologie comme un outil de connaissance dont il dispose pour expliquer les phénomènes sociaux énigmatiques.
- La méthodologie, comme discipline positive permettant de faire une analyse critique des composantes de la recherche, constitue le mécanisme par lequel le sociologue devient maître de son langage, et est en mesure de l'enrichir de façon continue et, par là, de contribuer au progrès de sa discipline. C'est la critique de l'induction sociologique qui permet au sociologue de prendre distance par rapport à ses préjugés et à ses prénotions (Boudon, 1971).

La prise de distance par rapport aux formules dogmatiques

- La réflexion méthodologique a pour conséquence la rupture avec le dogmatisme. Celui-ci cherche à donner à la sociologie une unité apparente en préférant une orientation ou un type de phénomènes sociaux particuliers. Par exemple, la sociologie considérée comme une science des phénomènes d'ordre culturel (ibidem).

- La sociologie à visée scientifique récuse l'ingénierie sociale, la critique dénonciatrice, voire le militantisme. Elle refuse également le prophétisme du présent.
- La sociologie à visée scientifique récuse le déterminisme qui attribue au comportement des individus l'effet absolu des structures sociales ou des facteurs culturels : « J'ai toujours trouvé suspect les systèmes globaux qui transforment les hommes en imbéciles, au point de les considérer comme de simples choses mues à leur insu par des formes qui les dépasseraient ⁷. »
- La sociologie à visée scientifique récuse le nihilisme scientifique des postmodernistes. Elle entend non pas nier le savoir, mais remettre les pendules à l'heure en sauvegardant la raison d'être de l'enseignement et de la [59] création du savoir. Bref, elle récuse la disqualification du savoir et le nihilisme de sa création, car dans le magma des sciences sociales, il existe une catégorie à vocation scientifique axée sur la production d'un authentique savoir.
- La sociologie à visée scientifique récuse l'essentialisme des culturalistes qui parlent du choc des civilisations.
- La sociologie à visée scientifique récuse l'instrumentalisme ou l'utilitarisme qui suppose que toute action soit inspirée par les seuls intérêts de l'acteur. Celui-ci serait alors essentiellement un pur égoïste.

Le refus des théories globalisantes

- Il ne peut y avoir de théories générales en sociologie pour expliquer et comprendre des faits sociaux totaux. Il n'est que des faits partiels ou des processus partiels que l'on peut appréhender de manière scientifique. Le sociologue scientifique cherche à expliquer des phénomènes bien délimités, et n'essaie pas de construire des systèmes de concepts qu'il

---

⁷ Propos de Raymond Boudon dans Alexandra Laigne-Lavastine, « Raymond Boudon, semeur de perplexités », dans *Le Monde*, 25 avril 2003, p. 28.

considérerait comme des théories. En effet, la rigueur qu'exige l'analyse sociologique à visée scientifique n'est possible que dans le cas des faits partiels.

Le questionnement de la réalité sociale

- Le sociologue n'étudie pas une réalité sociale, mais pose plutôt des questions sur elle. Par exemple, il ne fera pas une étude de l'abandon ou du décrochage scolaire, mais il se demandera plutôt : « Pourquoi les garçons décrochent-ils de l'école plus que les filles ? » Ou encore la question suivante posée par Tocqueville : « Pourquoi l'agriculture capitaliste s'est-elle développée au XVIII^e siècle avec beaucoup plus de lenteur en France qu'en Angleterre ? » Dans cette perspective, l'activité scientifique du sociologue consiste à répondre aux questions qu'il pose sur les différents aspects de la réalité : la ou les causes de sa nature, l'effet d'un événement singulier sur elle, etc. [60] Bien entendu, les réponses avancées doivent satisfaire aux deux principes de Popper.
- Le critère de la congruence, c'est-à-dire l'accord de la théorie avec les faits observés, évite l'imposture à la sociologie cognitive. Dans cette optique, le sociologue ne cherche ni à déduire afin d'attirer la popularité, ni à manipuler dans le but d'influencer. Il est voué à la création du savoir.
- La sociologie cognitive reconnaît qu'elle est tributaire de la philosophie, de la psychologie cognitive et de la psychologie sociale. Dans cette perspective, elle est ouverte aux échanges entre disciplines des sciences humaines et favorise le brassage des idées entre les générations pour rendre plus féconde la vie scientifique. Enfin, elle cherche à contribuer à l'avancement de la connaissance.

2. Démarche de la sociologie cognitive

[Retour à la table des matières](#)

L'énigme constitue toujours le point de départ d'un processus de recherche sociologique qui vise l'explication d'un phénomène social. Cette énigme doit être formulée sous la forme de questions composées d'adverbes, tels que : pourquoi ? comment ? quand ? Par exemple, la religiosité de la société américaine représente une énigme pour les sciences sociales, car elle pose un défi à la loi de l'évolution des sociétés énoncée par les grands classiques comme Comte, Tocqueville, Durkheim et Weber. Cette loi stipule en effet que la modernité entraînerait le désenchantement du monde. La société américaine, qui est la nation la plus moderne des nations occidentales industrialisées, devrait être la moins religieuse de toutes. Mais, paradoxalement, les États-Unis constituent une exception à la loi de l'évolution, puisque la société la plus moderne et la plus matérialiste demeure la plus religieuse des sociétés industrielles avancées de l'Occident. Voilà justement ce qui est énigmatique. Adam Smith, Tocqueville, Weber et, après eux, des auteurs modernes ont résolu cette énigme. Nous aurons l'occasion de revenir en détail sur les théories explicatives de ce phénomène qui est de prime abord paradoxal [61]. Le sociologue tente ensuite de traduire l'énigme en problème social, de reconstruire celui-ci en un problème scientifique, c'est-à-dire en objet de recherche sociologique. Ces deux opérations préalables ont pour but de bien délimiter le problème de manière à l'isoler, afin d'être en mesure de l'appréhender méthodiquement et rigoureusement. C'est la première étape qui conduit le spécialiste des sciences sociales vers la construction d'une théorie qui devrait avoir une grande capacité heuristique (Rios et Magni Berton, 2003).

Ainsi, la première étape est d'ordre conceptuel et permet au sociologue de traduire les idées recensées dans la littérature en un ensemble langagier systématique et cohérent par rapport au fil conducteur de la recherche. En pratique, cette opération est un travail au cours duquel on élague, dépouille le problème de certains détails, de manière à bien

le circonscrire et le définir avec clarté et finesse. En aval de cette tâche, on aboutit à la construction d'une grille « capable de décomposer un phénomène complexe en le transformant en un problème plus simple » (*ibidem* : 14).

La deuxième opération consiste à faire de la question une problématique de recherche qui peut être résolue scientifiquement grâce à l'appareillage théorique et méthodologique dont dispose le sociologue. Le processus de résolution peut passer par des hypothèses issues de ce cadre général, et qui se présentent comme des régularités sociales que l'on tente d'expliquer. Bien entendu, dans l'éventail des techniques et des méthodologies disponibles en sciences sociales, on détermine celles qui s'avèrent appropriées et pertinentes à l'analyse du problème scientifique, voire la problématique.

En résumé, la démarche de la sociologie cognitive consiste, en général, à :

1. identifier le problème social que l'on veut expliquer et comprendre parce qu'il paraît opaque ou énigmatique de prime abord ;
2. isoler les conditions de l'étude à partir des instruments scientifiques (concepts, théories, méthodologie, techniques) ;
3. enclencher le processus d'explication qui consiste à montrer la congruence de la théorie avec les données observables ;
4. commenter et faire l'analyse critique des théories explicatives antérieures en mettant en évidence leur portée et [62] leurs limites. Les questions sociologiques qui orienteront cette réflexion méthodologique - au sens d'analyse critique - peuvent prendre les formes suivantes : « Est-ce que les théories explicatives existantes sont satisfaisantes dans le domaine qui est le leur ? » ; « Peut-on mieux expliquer le phénomène social considéré à l'aide de telle ou telle théorie ? » ; « De quel paradigme - au sens de l'ensemble du langage dans lequel une théorie est exprimée - relève-t-il ? » ; « Quelles sont les pistes possibles, les chantiers que l'on pourrait explorer avec rigueur pour proposer une explication la plus satisfaisante, parce que très solide ? »

De telles questions sont nécessaires dans la mesure où le choix du sujet d'étude doit découler de l'insatisfaction ou de l'insuffisance des réponses existantes. C'est à ce niveau d'ailleurs que réside le point de départ d'un véritable problème sociologique.

La sociologie cognitive procède de l'individualisme méthodologique car cette méthode est fortement liée à la fonction explicative des sciences sociales. En effet, l'individualisme méthodologique a une utilité heuristique, à savoir celle de conférer de façon ultime à la sociologie sa capacité d'expliquer en des termes simples, de rendre intelligibles les phénomènes sociaux complexes ou énigmatiques. L'individualisme méthodologique suppose la notion d'action, c'est-à-dire un comportement imputable à une intention ou à une rationalité typique, mais aussi aux notions de choix, de préférence et d'anticipation.

Comme méthode d'analyse, l'individualisme méthodologique vise à expliquer les phénomènes sociaux en deux étapes principales, mais intimement liées. La première étape du processus d'explication consiste à bien appréhender et montrer que lesdits phénomènes sociaux sont la résultante de l'agrégation d'actions individuelles d'acteurs sociaux situés et datés. La deuxième étape, complémentaire à la première, est celle de la compréhension de ces actions individuelles, et elle consiste à retrouver le sens de celles-ci, c'est-à-dire à saisir les motivations ou les bonnes raisons pour lesquelles les acteurs (rationnels, intentionnels) ont décidé de mener leurs actions. Le sociologue doit, bien entendu, faire l'effort nécessaire pour rassembler toutes informations qui [63] montrent l'accord de sa théorie avec la réalité. Enfin, le même accord pourrait être vérifié par un autre observateur. C'est par l'individualisme méthodologique que Boudon a construit sa théorie de l'inégalité des chances scolaires pour rendre compte de l'ensemble macro-sociologique des décisions prises par les différentes unités familiales eu égard à l'orientation scolaire, en termes de demande d'éducation selon les filières (à réussite scolaire donnée), de leurs enfants (Boudon, 1973). Tout récemment, deux sociologues ont emprunté la même méthode et utilisé la « théorie de la justice distributive » pour expliquer pourquoi dans leur ensemble les intellectuels s'opposent généralement au capitalisme (Rios et Magni Berton, 2003).

C'est aux origines et dans les fondements épistémologiques mêmes (l'ontologie) de la sociologie que l'on retrouve l'individualisme méthodologique en tant que méthode d'analyse. Weber et Durkheim avaient les mêmes ambitions scientifiques, mais avec une notion différente de la science (humaine). Durkheim en a une vision positiviste : « Expliquer les faits sociaux par les faits sociaux », telle est la formule durkheimienne. Quant à Weber, sa conception de la science humaine a pour toile de fond le principe selon lequel les phénomènes sociaux sont les résultats de l'agrégation des croyances, des attitudes et des comportements des actions des individus. La sociologie, dans la perspective weberienne, renvoie à la notion fondamentale de compréhension de l'action sociale. Pour le sociologue allemand, le but de cette discipline scientifique consiste à rechercher et à trouver les causes ultimes des actions individuelles d'après le sens que ces dernières revêtent pour l'acteur. Les expliquer revient pour le chercheur à se donner tous les moyens possibles pour saisir les bonnes raisons que les acteurs ont d'endosser ces actions.

Au total, alors que la sociologie française se constitue autour d'un paradigme positiviste, la sociologie allemande classique va se former autour d'un paradigme actionniste en prenant la compréhension pour importante et essentielle. Elle n'admet pas que les faits sociaux s'expliquent par des faits sociaux, mais soutient la thèse selon laquelle les causes des phénomènes sociaux doivent être recherchées dans les actions humaines. Tocqueville utilise aussi, mais de façon implicite, l'individualisme méthodologique (Boudon, 2001 : 8-9). En résumé, on peut dire que : l'individualisme [64] méthodologique est le principal outil de connaissance de la sociologie cognitive ; l'individualisme méthodologique postule, au risque de nous répéter, que tout phénomène social macrosociologique est l'effet combiné d'actions individuelles qui sont, de surcroît, compréhensibles ; l'individualisme méthodologique reconnaît que les bonnes raisons qui rendent compréhensibles les actions individuelles peuvent être utilitaires, intéressées mais aussi d'ordre axiologique (Boudon, 2003). C'est dans cette optique que la sociologie cognitive demande que l'on prenne toujours au sérieux les raisons pour lesquelles les individus font ce qu'ils font, croient ce qu'ils croient, même lorsqu'il s'agit d'idées fausses comme dans le cas des idéologies (Boudon, 1986).

L'auteur de *La logique du social* s'est engagé dès le début de sa carrière à suivre la ligne tracée par les sociologues classiques pour faire de la sociologie une discipline scientifique à part entière. C'est dans cette perspective, comme le montre ce chapitre, qu'il a pris soin de définir les principes de la scientificité pour conclure qu'ils sont les mêmes dans les sciences naturelles et les sciences humaines (la sociologie en particulier). Mais ces dernières comportent une spécificité qui est la phase ultime de la compréhension du comportement de l'*homo sociologicus*, phase qui procède par l'individualisme méthodologique pour compléter l'explication du phénomène social.

[65]

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

Deuxième partie. Systématisation et illustrations

Chapitre V

THÉORISATION

[Retour à la table des matières](#)

La théorie se trouve à la base du travail scientifique et son rôle est donc déterminant dans le processus d'explication des phénomènes sociaux. Certes, une bonne théorie doit répondre aux principes de scientificité, mais encore faut-il avoir une idée claire de ce qu'est une théorie afin d'être en mesure de la construire. C'est ce processus de théorisation qui en permet une définition précise. On peut, à partir de là, déterminer la nature exacte d'une théorie et en faire une catégorisation selon sa capacité explicative. Boudon a consacré une partie importante de son œuvre à ce domaine depuis une trentaine d'années.

1. Théories et paradigmes

Boudon fait remarquer que la notion de théorie dans les sciences sociales en général et en sociologie de façon plus particulière recouvre différentes significations qu'il regroupe autour de deux grands sens : le sens étroit et le sens large. Le premier renvoie à la notion de système hypothético-déductif constitué de propositions. Quant au second sens,

il englobe à la fois la notion de théorie au sens restreint et au moins trois types distincts de paradigmes, soit 1) les paradigmes dits *théoriques* ou *analogiques*, 2) les paradigmes *formels* et 3) les paradigmes *conceptuels* dont nous discuterons plus tard dans ce chapitre. Spécifions pour l'immédiat que c'est la définition de la notion de théorie à laquelle donne lieu chacun des deux grands sens qui permet de faire une distinction entre « théories » et « paradigmes ». En effet, dit Boudon, la source de la polysémie du concept de théorie en sociologie provient du fait qu'on confond souvent ce terme avec celui de paradigme. Or, pour élaborer un savoir scientifique solide, [66] capable d'expliquer les phénomènes sociaux de façon convaincante, la discipline ne saurait souffrir d'une telle confusion, d'où la nécessité pour le sociologue de lever cette hypothèque (Boudon, 1971).

Par la méthode analytique, Boudon reprend de façon critique la notion de théorie chez Robert K Merton (1965) pour la redéfinir à deux niveaux. D'abord, il retient la définition mertonienne que l'on peut qualifier de fondamentale, et qui s'énonce de la manière suivante : une théorie est un système ou un ensemble 1) formé de propositions primaires (ou axiomes), 2) à partir desquelles on peut tirer des conséquences qui énoncent un aspect donné de la réalité 3) que l'on soumet à l'observation, c'est-à-dire à la vérification. Mais Boudon raffine cette définition hypothético-déductive de vérification pour signaler, à bon escient, le cas de figure d'un ensemble 1) de propositions primaires 2) d'où il est possible de tirer, sans déduction, d'autres propositions ou conséquences 3) à soumettre à l'observation. On parlera ici, non de théories, mais plutôt de paradigmes. Autrement dit, on parle de paradigmes lorsque les propositions correspondant au protocole de vérification ne sont pas déduites du système de propositions primaires (Boudon, 1971).

La sociologie à visée scientifique n'exige pas seulement que l'on distingue théories et paradigmes, mais sa rigueur commande également une catégorisation de ces derniers, comme nous l'avons brièvement noté plus tôt dans ce chapitre. Ainsi, la théorisation boudonienne propose trois grandes catégories en fonction de la logique d'élaboration des propositions conséquentes à soumettre à l'épreuve de la réalité sociale. La première catégorie est appelée *paradigmes théoriques*. Ce sont des théories construites dans un domaine de la réalité sociale et appliquées par analogie à d'autres domaines. Un bel exemple est la

théorie de la diffusion des innovations en sociologie du changement social qui est une application par analogie de l'épidémiologie en biologie ⁸. On peut signaler aussi le cas où l'interaction entre deux individus et plus est analysée en termes d'échanges. Ici, le paradigme « consiste à concevoir les mécanismes d'interaction sociale dans leur ensemble comme [67] *structurellement* semblables aux mécanismes de l'échange » (Boudon, 1971 :164) dans les sciences physiques. La sociologie des relations internationales illustre ce cas.

Les *paradigmes formels* et les *paradigmes conceptuels* se distinguent des paradigmes théoriques en ce que les deux premiers permettent de construire des propositions explicatives d'un aspect de la réalité sociale, ni par analogie ni par déduction, mais par *subsumption*. Ce qui veut dire que les deux formes de paradigmes représentent des cadres de référence dont les propositions explicatives proviennent, en ce qui concerne les paradigmes formels, d'un ensemble de règles de syntaxe. En d'autres termes, les paradigmes formels ont pour qualité méthodologique d'orienter la recherche et l'analyse en « préfigurant la forme syntaxique dans laquelle les propositions explicatives apparaissent » (*ibidem* : 175). Le cadre d'analyse fonctionnel de Merton est un paradigme formel ⁹. Dans le cas des paradigmes conceptuels, les propositions explicatives sont empruntées à des systèmes de concepts. Ces paradigmes ont pour propriété de préfigurer le *vocabulaire* dans lequel seront exprimées les propositions explicatives. Les travaux de Talcott Parsons s'inscrivent dans les paradigmes conceptuels ¹⁰. Tous ces paradigmes ne doivent pas exempter le sociologue de la rigueur et de la méthodologie qu'exige tout travail de recherche scientifique dans la discipline, d'autant plus qu'ils jouent un rôle important dans le développement des sciences sociales de manière générale, développement ou progrès qui réside dans la transformation d'un paradigme théorique particulier en un paradigme général ou des paradigmes conceptuels en paradigmes formels (Boudon, 2001 ; Vergnion, 2003).

---

⁸ Voir Henri Mendras et Michel Forsé, *Le changement social : tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin, 1983, notamment les chapitres 3 et 4, p. 73-103.

⁹ Voir Robert K. Merton, *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon, 1965, p. 65-139.

¹⁰ Voir Guy Rocher, *Talcott Parsons et la sociologie américaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1972.

2. Nature des phénomènes sociaux expliqués

[Retour à la table des matières](#)

Les paradigmes produits par la sociologie à visée scientifique ont la propriété d'engendrer des ensembles de propositions ou théories explicatives des phénomènes sociaux soit bien circonscrits, [68] soit apparemment hétéroclites, soit enfin les deux formes. Les théories peuvent être regroupées en quatre catégories ou types selon la nature des phénomènes qu'elles expliquent. Pour fixer les idées, on peut les désigner par théories de types TI, T2, T3 et T4.

Les théories de type TI dérivent des paradigmes conceptuels et expliquent des phénomènes sociaux bien délimités. Un bel exemple chez les sociologues classiques est la théorie toquevillienne du sous-développement de l'agriculture (phénomène social bien délimité) en France à la fin du XVIII^e siècle, comparativement à l'agriculture plus moderne en Angleterre à la même époque. Cette théorie dérive du paradigme conceptuel de la « centralisation administrative » (Boudon, 1971) que l'on trouve dans *L'Ancien Régime et la Révolution* de Tocqueville (1986). On peut citer également la théorie du suicide qui dérive du paradigme conceptuel d'anomie chez Durkheim. Dans les sciences sociales modernes ou contemporaines, les paradigmes conceptuels de violence privée, de gestion d'entreprise, de capitalisme, de mobilité sociale et d'éducation, etc. ont engendré d'intéressantes théories de type TI qui ont permis d'expliquer des phénomènes sociaux bien circonscrits. Cusson (1990) a produit une théorie explicative de l'augmentation du taux de criminalité depuis plusieurs décennies, et une autre pour expliquer l'évolution particulière des courbes de criminalité en Suisse et au Japon, comparativement à de nombreux pays industriels. Coriat (1991) a rendu intelligible le fait que les entreprises japonaises obéissent à des principes différents de ceux des entreprises américaines ou européennes. Baechler (1971) a contribué de façon complémentaire à l'avancement de la connaissance sur la question classique de la genèse européenne du capitalisme. Lavaud (1991) a expliqué clairement pourquoi la Bolivie détient le record des

coups d'État en Amérique latine. Whyte (1955) a produit du savoir qui permet d'expliquer les raisons d'être des bandes de jeunes. Downs (1957) a montré comment il se fait que le grand public évalue les politiques sociales qu'on lui propose à partir des principes qui les fondent, mais non à partir des conséquences de ces politiques. Boudon (1973, 1990) a construit une théorie qui explique le taux relativement élevé de l'inégalité des chances scolaires dans les sociétés industrielles et la résistance de cette forme d'inégalité aux mesures politiques. Dans le domaine de la sociologie de la [69] connaissance, il a élaboré une théorie explicative du fait énigmatique que la culture scientifique n'ait pas pu évincer l'irrationnel (Boudon, 1994).

Les théories de type T2 représentent des modèles qui ont pour propriété d'expliquer des faits sociaux qui paraissent de prime abord hétéroclites (Boudon, 2001). Dans cette catégorie, se classe le modèle d'Olson (1978) qui rend compte du phénomène qui consiste à obliger les gens à contribuer à la production d'un bien collectif duquel ils peuvent aussi tirer profit. En exemple on peut citer la cotisation obligatoire des membres d'un syndicat. Le modèle d'Olson permet aussi d'expliquer des phénomènes divers qui ne sauraient être autrement explicables. C'est le cas de l'« hégémonie » d'un petit groupe sur un grand groupe sans organisation. C'est le cas du lobby des fabricants d'armes aux États-Unis ou celui des intellectuels qui jouent un rôle déterminant dans certains types de mouvements sociaux. Les travaux de Kuran (1995) s'inscrivent également dans le type T2. Le modèle qu'il a construit montre que l'opinion publique, déterminée à partir des préférences individuelles par un sondage, peut donner une image très déformée de la réalité. Ainsi, gouverner à coups de sondages peut ne pas nécessairement donner l'heure juste sur maints sujets. Cela peut même donner lieu à des effets pervers en politique. Un bel exemple est l'élection de 1990 au Nicaragua où la plupart des sondages prévoyaient que les sandinistes seraient victorieux. C'est plutôt le contraire qui s'est produit, la candidate de l'opposition, Violetta Chamoru, ayant remporté une victoire éclatante. Pourquoi cette erreur de prédiction ? « Parce que de nombreux sondés perçurent les sondeurs comme proches des sandinistes et, ne l'étant pas eux-mêmes, dissimulèrent leurs préférences ; de plus, de grands journaux américains, parce qu'ils inclinaient vers les sandinistes, ne prêtèrent aucune attention aux sondages qui avaient prédit correctement le résultat » (Boudon, 2001 :

16). Le modèle de Kuran rend intelligible aussi la faiblesse et l'inefficacité de l'opposition contre le système des castes en Inde. De peur de perdre les maigres avantages qu'ils tirent du système, les intouchables eux-mêmes tendent à ne pas approuver ceux des leurs qui osent critiquer les conditions de vie dans lesquelles ils vivent.

Les théories explicatives de type T3 qui atteignent un certain niveau d'abstraction dérivent des paradigmes formels. Elles ont [70] une portée générale et inspirent les théories de types T1 et T2, ce qui confirme le caractère cumulatif de la science et de son processus de progrès (Boudon, 2001). Le modèle du choix rationnel ou le *rational choice model* mettant en jeu *l'homo æconomicus*, qui cherche de manière absolue à toujours servir au mieux ses propres intérêts, s'inscrit dans le type T3.

Selon ce modèle, l'acteur social qui s'engage dans une action se trouve dans un processus de prise de décisions dont les paramètres sont les coûts engagés par cette action, les risques et les bénéfices anticipés. En bon calculateur, *l'homo æconomicus* veut minimiser les coûts, réduire les risques et maximiser les bénéfices ou les avantages liés à l'action qu'il entreprend. Les théories de type T3 expliquent, par exemple, des phénomènes relatifs à la genèse et à la diffusion de certaines normes et valeurs. Par exemple, nous acceptons, toutes choses étant égales par ailleurs, les règles contraignantes des feux de circulation - un fait sans doute anodin, voire trivial - pour ne pas nous retrouver dans une situation encore pire. Le modèle du choix *rationnel* rend compte en fait d'un éventail de phénomènes sociaux dont ceux qu'expliquent aussi les théories de type T1, comme la théorie de Tocqueville sur le retard de l'agriculture française à la fin du XVIII^e siècle. Mais ce modèle est incapable d'expliquer de nombreux phénomènes dans lesquels interviennent la rationalité par rapport aux valeurs, c'est-à-dire lorsque ce sont les valeurs qui représentent les bonnes raisons des attitudes, des croyances et des comportements des acteurs sociaux. Une expérience de psychologie sociale suffit à le montrer (voir l'encadré).

**Expérience de psychologie sociale
montrant les limites du modèle du choix rationnel**
« LE JEU DE L'ULTIMATUM »

On propose à des sujets de jouer (une seule fois) au jeu dit « de l'ultimatum » : 1000 francs sont à partager entre A et B. A fait une proposition de partage. B peut la prendre ou la laisser, mais non émettre une contre-proposition. Si B refuse la proposition de A, les 1000 francs restent dans la poche de l'expérimentateur. Cette expérience crée donc une situation asymétrique donnant à A un pouvoir de proposition et à B une simple capacité d'acceptation ou de refus. Si les joueurs obéissaient à des mobiles purement égoïstes et utilitaristes du [71] type de ceux qu'envisage le modèle du choix rationnel, on pourrait s'attendre à ce que les propositions de type « 700 francs pour moi (A) et 300 francs pour toi (B) » soient fréquemment observées. En fait, la proposition la plus courante est celle du partage égal. Ce résultat contredit bien l'axiome selon lequel l'acteur obéirait exclusivement à des raisons de types coûts-avantages (Boudon, 2001 : 18).

Le cas de figure « 700 francs pour moi (A) et 300 francs pour toi (B) » n'est donc pas explicable par le modèle du choix rationnel qui postule que l'acteur social obéit exclusivement à la logique coûts-bénéfices (immédiats ou anticipés). Il est donc nécessaire de recourir à un autre type de rationalité, à savoir la *rationalité axiologique* suggérée par Weber. Celle-ci renvoie aux valeurs morales. On se retrouve ainsi devant deux types de rationalité : l'une instrumentale et utilitariste, l'autre axiologique. Selon la situation, le comportement de l'acteur peut répondre au premier type ou au second. Dans le « jeu de l'ultimatum », les deux individus tendent à obéir à la rationalité axiologique. Ce qui suppose que les acteurs peuvent avoir des bonnes raisons objectives et normatives pour agir comme ils agissent, ou croire à ce

qu'ils croient. Mais la rationalité axiologique, en elle-même, ne nous dit pas pourquoi l'individu obéit tantôt à la rationalité instrumentale, tantôt à la rationalité axiologique. Cette dernière, si elle ouvre une nouvelle possibilité explicative, a besoin d'être complétée, elle aussi, par un autre axiome qui lui donnerait une portée heuristique plus grande.

On doit à la lecture de Tocqueville par Raymond Boudon la notion de raisons cognitives qui vient combler cette lacune. Dans [*L'Ancien Régime et la Révolution*](#) (1986), la théorie dite cognitive a permis à Tocqueville d'expliquer la grande foi des intellectuels français de la fin du XVIII^e siècle en la Raison comparativement à leurs collègues anglais et américains de la même époque. Selon le principe de l'individualisme méthodologique, cette théorie nous dit que les intellectuels français de ce temps avaient de fortes ou de bonnes raisons de croire fermement à la Raison, tout comme leurs homologues anglais en ont de ne pas y croire. Ces raisons ne sont guère du type de celles qu'évoque le modèle du choix rationnel, mais sont plutôt d'ordre cognitif. Dans le contexte social et politique de la France de ce temps, la tradition paraît à plusieurs comme la source de tous les maux. En conséquence, les [72] catégories sociales qui incarnent la tradition, en l'occurrence la noblesse et le clergé, sont discréditées. Les philosophes des Lumières remettent en question les institutions qui représentent le passé et se donnent pour mission d'instaurer une nouvelle société à partir de plans conçus selon la Raison : « Tous pensent qu'il convient de substituer des règles simples et élémentaires, puisées dans la raison et la loi naturelle, aux coutumes compliquées et traditionnelles qui régissent la société de leur temps » (Tocqueville (1986 : 1036) cité par Boudon, 2001 : 18).

Derrière une croyance, ici la Raison et la disqualification de la tradition, il y a donc de bonnes raisons qui fondent le sens de cette croyance pour l'acteur social. L'agrégation des croyances de chaque individu, dans une situation précise, produit une croyance collective. Autrement dit, c'est à partir de l'axiome selon lequel les croyances émergent et s'installent seulement et seulement si elles s'appuient sur des raisons fortes - parce qu'ayant un sens pour les acteurs - que l'on explique les croyances collectives. La théorie issue de ce paradigme a été formalisée sous le nom de théorie cognitiviste (Boudon, 1986), puis approfondie et raffinée quelques années plus tard (Boudon,

1995). Par ailleurs, les applications de la théorie cognitiviste ont été mises en lumière par Assogba (1999). Elle s'applique aussi bien aux croyances normatives (universelles) qu'aux croyances contextuelles (particulières), « car, n'en déplaise aux culturalistes, il existe bel et bien des croyances universelles. Il est entendu qu'on coupe la main des voleurs dans certaines sociétés et qu'on les laisse plutôt courir dans d'autres, que la politesse veut tantôt qu'on ôte son chapeau et tantôt qu'on le garde ; mais le vol et l'impolitesse font l'objet d'une condamnation universelle » (Boudon, 2001 : 21).

Le caractère bipolyforme de la théorie cognitiviste a conduit Boudon à introduire la notion novatrice d'« axiologie post-newtonienne » qui renvoie à trois cas particuliers de théories : la théorie de l'échange, la théorie fonctionnaliste et la théorie de la rationalité de l'acteur ou le modèle du choix rationnel. La théorie cognitiviste revêt ainsi un degré de généralité qui lui offre la possibilité d'expliquer d'autres phénomènes énigmatiques que ceux dont il a été question auparavant. Par exemple, le paradigme de l'« axiologie post-newtonienne » rend intelligible l'évolution de la sensibilité morale collective ou des sentiments moraux des gens et du grand public par rapport à certains phénomènes comme la [73] peine de mort, la guerre, etc. (Boudon, 2002a). Somme toute, la théorie cognitiviste nous dit que ce qui fait croire à un sujet que « X est bien » (raison normative) est du même ordre que ce qui lui fait croire que « X est vrai » (raison positive ou objective). C'est pourquoi les croyances collectives normatives et positives peuvent être analysées à l'aide du même paradigme. Les théories de types T1, T2 et T3 procèdent toutes de l'individualisme méthodologique.

Les théories de type T4 sont encore appelées idéal-type. La construction des typologies est aussi du ressort de la sociologie cognitive. L'idéal-type de Weber sur l'autorité et celui de Durkheim sur le suicide correspondent aux théories de type T4. Pour rechercher les causes d'un phénomène social, on essaie d'articuler les significations et de les comparer à des concepts plus généraux ou plus universels qui le définissent. Le savoir scientifique s'obtient justement à partir des liens logiques que l'on établit avec des connaissances générales. Pour donner une rigueur suffisante aux concepts, Weber a forgé la notion d'idéal-type qui s'obtient « en accentuant unilatéralement un ou plusieurs points de vue et en enchaînant une multitude de phénomènes isolés, diffus et discrets, que l'on trouve tantôt en grand nombre, tantôt

en petit nombre, par endroits pas du tout, qu'on ordonne selon les précédents points de vue choisis unilatéralement pour former un tableau de pensée homogène » (Weber (1965 : 181) cité par Freund, 1968 : 52).

L'idéal-type est donc l'ensemble des concepts que le sociologue construit à des fins de recherche. La démarche consiste à le comparer à la réalité pour expliciter l'aspect empirique de certains éléments d'un phénomène. L'idéal-type n'a cependant pas la prétention de saisir la réalité des choses au sens où il en exprimerait la vérité authentique. Au contraire, il a la propriété de s'en écarter ou de s'en distancier par son « irréalité » même pour « mieux la dominer intellectuellement et scientifiquement, quoique de façon nécessairement fragmentaire » (Freund, 1968 : 55-56).

Un mot sur la validité scientifique des théories. La logique fondamentale de la démarche scientifique consiste à une mise à l'épreuve d'une théorie à la réalité sociale, pour ainsi l'accepter ou la refuser. Cette logique est certes nécessaire, mais elle est non suffisante pour conclure à la validité d'une théorie scientifique dans la mesure où le cadre explicatif ne peut décrire que sa propre [74] logique. Le rejet ou la réfutation ne suffit donc pas à rendre intelligible la nature d'un travail scientifique. En fait, les processus de théorisation en sociologie paraissent fort complexes. En effet, pour démontrer la validité d'une théorie T, deux conditions au moins doivent être remplies : 1) il faut connaître normalement toutes les propositions explicatives qu'il est possible de tirer de T et 2) vérifier la congruence entre toutes ces propositions avec la réalité. Or, il n'y a pas de critères pour s'assurer que toutes conséquences possibles ont été tirées de T. Il est donc impossible de démontrer la vérité d'une théorie. On ne peut seulement que démontrer sa non-fausseté.

Considérons l'exemple de la théorie de la « centralisation administrative » de Tocqueville, plus exactement l'interprétation et le résumé qu'en propose Boudon (1971). La centralisation administrative implique un certain nombre de conséquences ayant trait à :

1. La valorisation de la fonction publique. Cette fonction doit être considérée comme plus importante dans un État administrativement centralisé que dans un État décentralisé. En conséquence, la fonction politique sera plus prestigieuse dans l'un que dans l'autre.
2. La perception de l'État par les individus. Ceux-ci auront en effet tendance à considérer l'État comme une puissance en termes de pouvoir et source de toute initiative. Conséquemment, l'initiative individuelle ou privée sera réduite.
3. Les idéologies politiques. Les écrivains ne seront pas mêlés quotidiennement aux affaires politiques, n'auront pas d'autorité n'exerceront aucune fonction politique. En conséquence, étant éloignés des affaires politiques, les écrivains auront tendance à produire des « théories générales et abstraites en matière de gouvernement et à s'y confiner aveuglément » (Tocqueville, cité par Boudon, 1971 : 183).

La théorie de Tocqueville n'est pas réfutable. En effet, pour être en mesure de la rejeter, il faut étudier un échantillon de sociétés dans lesquelles la centralisation administrative ne s'accompagne pas de toutes les conséquences que Tocqueville a déduites. [75] Mais cela n'est pas suffisant. Pour que la théorie tocquevillienne soit effectivement réfutée, il faudrait en outre que la non-congruence de cette théorie avec la réalité « ne puisse pas être expliquée par d'autres facteurs que par le degré de centralisation administrative » (Boudon, 1971 : 183).

Les sociologues classiques et les sociologues modernes ont donc fait œuvre scientifique en produisant des théories capables de rendre compte de divers phénomènes sociaux. Une relecture par la méthode de l'*explication de texte* de Tocqueville, Weber, Durkheim (TWD) et de sociologues modernes a permis à Boudon de dégager et de proposer une interprétation des théories explicatives solides qui émaillent la sociologie. Mais avant de faire une synthèse et une systématisation des différents phénomènes de la vie sociale que ces théories ont expliqués, nous ferons une brève présentation de la méthode de l'*explication de texte* en sociologie.

3. *L'explication de texte* comme méthode en sociologie

[Retour à la table des matières](#)

Dégager une théorie solide d'une œuvre fondamentale n'est pas donné au sociologue. C'est une activité scientifique qui exige une méthodologie, au sens d'une analyse critique, que Lazarsfeld désigne par la méthode de l'*explication de texte*.

L'*explication de texte*, dans le sens où l'entend Lazarsfeld, relève de la critique du langage qui compose une théorie. C'est l'analyse critique du langage dans lequel le savant a formulé sa théorie. La notion lazarsfeldienne de critique signifie la clarification de ce langage, et cette procédure positive est appelée méthodologie. Cette dernière repose à son tour sur la méthode de l'*explication de texte* qui constitue un outil pour analyser un ouvrage dans les sciences sociales en général et la sociologie en particulier. L'*explication de texte* est également une disposition de l'esprit sociologique face à la tradition même de la discipline. Dans cette perspective, le sociologue ne cherche pas comme l'historien à mettre en lumière l'unité thématique ou la vérité authentique d'une œuvre classique, mais il cherche plutôt à y saisir ce qui constitue sa réelle contribution à la connaissance. La méthode de l'*explication de texte* vise essentiellement à mettre en évidence dans un ouvrage la fonction cognitive de la sociologie.

[76]

La démarche consiste à étudier et à analyser attentivement un texte par rapport à lui-même, de manière à mettre en relief ce qui en constitue l'essence, la substance dans ses aspects positifs (portée) et négatifs (limites). Par exemple, au lieu de chercher à comparer les méthodes qualitatives et les méthodes quantitatives (ou l'inverse) pour savoir en quoi les premières sont préférables aux secondes, le sociologue prélèvera un échantillon de recherches qualitatives qu'il soumettra à la méthode de l'*explication de texte*, de manière à faire un diagnostic précis sur les difficultés qu'elles présentent. La préférence aux méthodes qualitatives résidera sur le niveau de résolution des problèmes qu'elles

posent dans les enquêtes. En effet, les « progrès du langage scientifique sont le plus souvent une conséquence de l'analyse de phénomènes particuliers et circonscrits, quoique d'importance stratégique » (Boudon, 1971 : 99).

La pratique de l'*explication de texte* se présente de la façon suivante :

1. Le sociologue commence par bien définir et délimiter clairement le sujet dont il veut faire l'analyse critique du langage.
2. La disposition de l'esprit sociologique s'écarte de l'analyse du contenu manifeste de l'ouvrage.
3. Le sociologue pose des questions précises sur le sujet et tente d'y répondre le mieux possible, selon la tradition sociologique, à partir de l'ouvrage. L'intuition et l'interprétation libre sont de mise dans la démarche.
4. *L'explication de texte* exige de la part du sociologue une patience à rude épreuve, au sens où il doit faire une lecture sans cesse renouvelée et souvent s'y remettre.
5. *L'explication de texte* suppose que l'on procède du particulier au général, du concret à l'abstrait.
6. *L'explication de texte* cherche à relever les difficultés, les problèmes, les énigmes, l'étrangeté des pratiques bizarres et la curiosité que l'on tente ensuite d'éclaircir pour faire progresser les sciences sociales.
7. *L'explication de texte* permet de :
  - construire des typologies ;

[77]

- faire apparaître des relations insoupçonnées entre des domaines de recherche généralement perçus comme cloisonnés ;
- déceler la logique sous-jacente commune à de nombreux systèmes conceptuels d'une théorie sociologique classique, comme l'opposition entre « solidarité organique » et « solidarité mécanique » chez Durkheim (1991), la dichotomie

des groupements humains comme la *Gemeinschaft* ou communauté, la *Gesellschaft* ou association de Tönnies (1977), ou bien les types de déviance élaborés par Merton (1965) ;

- faire apparaître un lien inattendu entre la linguistique structurale et les pratiques de la sociologie, entre la psychologie et la sociologie.

8. L'analyse critique propre à *l'explication de texte* fait apparaître des liens logiques entre non seulement des disciplines apparemment éloignées, mais également entre des auteurs apparemment distants les uns des autres comme Durkheim, Merton et Tönnies (Boudon, 1971). Dès lors, les frontières entre les disciplines des sciences sociales et humaines deviennent incertaines. C'est ainsi qu'Adam Smith, connu surtout comme l'un des pères de la science économique et comme l'une des figures de proue de l'utilitarisme, fait œuvre sociologique (paradigme axiologique et sociologie cognitive) dans sa *Théorie des sentiments moraux* (1999), comme nous le montrerons plus loin par la métaphore du « spectateur impartial ».
9. L'analyse critique est censée atteindre son objectif lorsqu'on parvient à rassembler sous un ensemble cohérent - répondant aux principes de scientificité de Popper - les idées jugées comme maîtresses dans l'ouvrage soumis à la méthode de *l'explication de texte*. Ces idées sont celles qui peuvent être tenues pour des « contributions scientifiques essentielles dont l'influence n'est pas épuisée, puisqu'elles peuvent constituer [...] une source pour la sociologie contemporaine » (Boudon, 2000 : 8).

[79]

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

Deuxième partie. Systématisation et illustrations

Chapitre VI

Sociologie classique et théories explicatives des phénomènes sociaux

[Retour à la table des matières](#)

Dès les premières pages de ses *Études sur les sociologues classiques* (1998a), Boudon prend bien soin d'avertir le lecteur de ses intentions : « Mon propos dans les textes qui suivent a été non pas de présenter la pensée de Tocqueville, de Weber, de Simmel et des autres "dans leur unité", mais de tenter de saisir l'importance de certaines intentions, de certaines analyses, de certaines orientations proposées par ces sociologues classiques pour l'analyse et la compréhension des phénomènes sociaux » (Boudon, 1998a : 8-9). Autrement dit, Boudon considère les grands classiques comme des scientifiques qui ont proposé des explications convaincantes de phénomènes énigmatiques, et entend appréhender leurs œuvres dans ce sens. C'est par la voie de la méthode de l'*explication de texte* qu'il saisit les intuitions théoriques et méthodologiques communes que partagent Tocqueville, Weber, Durkheim, Adam Smith, etc. Ces intuitions résident principalement

dans le fait que les pères fondateurs de la sociologie rendent intelligibles les problèmes sociaux en élucidant la relation entre les actions individuelles des acteurs et les phénomènes collectifs. Même Durkheim, qui veut exclure la psychologie de la sociologie, apparaît dans sa pratique de la recherche, au « mieux de son ingéniosité et de sa fécondité lorsqu'il démontre que tel phénomène macroscopique s'explique par les raisons qu'ont les individus de faire ce qu'ils font ou de croire ce qu'ils croient » (*ibidem* : 11-12). C'est le cas dans [*Les formes élémentaires de la vie religieuse*](#) (1994). Ainsi, suivant ses intuitions de sociologue bien averti, faisant des interprétations libres - mais convaincantes - des passages qu'il juge importants sur le plan heuristique dans l'œuvre des sociologues classiques, Boudon appréhende et met en évidence les théories solides que ceux-ci ont élaborées. Il [80] en repère aussi quelques-unes dans la sociologie moderne ou contemporaine. Nous présentons ci-dessous un échantillon de ces théories explicatives de phénomènes sociaux énigmatiques.

Pour commencer, nous présenterons ce que Boudon appelle le programme TWD (Tocqueville, Weber et Durheim), plus précisément l'interprétation qu'il en propose. Mais avant, rappelons la démarche scientifique générale que suit ce programme.

1. L'objectif de la sociologie à visée scientifique est d'expliquer des phénomènes sociaux à première me énigmatiques pour l'esprit ;
2. L'explication d'un phénomène consiste, en sociologie comme dans toute discipline scientifique, à en retrouver les causes ;
3. Les causes d'un phénomène social sont à rechercher dans les attitudes, les croyances ou les comportements des acteurs individuels ;
4. Les attitudes, croyances et comportements de l'acteur social sont, par principe, compréhensibles, c'est-à-dire qu'ils sont fondés sur de « bonnes raisons », et qu'ils ont un sens pour l'acteur. Ces « bonnes raisons » en sont les causes ;
5. Il est bien entendu que les attitudes, croyances et préférences individuelles sont compréhensibles lorsque replacées dans le contexte dans lequel l'acteur social se situe.

La démarche d'explication du programme TWD débute toujours par une question sur une réalité sociale donnée.

1. ALEXIS DE TOCQUEVILLE

Théorie explicative du sous-développement de l'agriculture française à la fin du XVIIIe siècle

[Retour à la table des matières](#)

Dans *[L'Ancien Régime](#)* (1986), Tocqueville s'interroge sur la différence saisissante entre la France et l'Angleterre s'agissant du développement de l'agriculture. En effet, bien que les physiocrates soient à cette époque influents à Versailles, l'agriculture française stagne, tandis que l'agriculture anglaise se modernise rapidement. Pourquoi ?

[81]

Interprétation proposée par Boudon :

En raison de l'absentéisme des propriétaires fonciers français. Pourquoi cet absentéisme ? Parce que la centralisation administrative fait qu'en France occuper une charge royale est plus facile et socialement plus rémunérateur qu'en Angleterre : ces charges y sont plus nombreuses et par suite plus accessibles, et elles donnent à ceux qui les occupent un pouvoir, une influence et un prestige plus grands qu'en Angleterre. Les propriétés foncières tendent donc en France à être gérées par des métayers dépourvus de capacité d'innovation. En Angleterre, le tableau est très différent : les charges officielles sont moins nombreuses ; de surcroît, le pouvoir local y étant beaucoup plus indépendant du pouvoir central qu'en France, la vie locale offre toutes sortes d'opportunités aux ambitieux. Le propriétaire foncier anglais est donc beaucoup moins incité à quitter ses terres

pour aller à la capitale servir le roi que ne l'est son homologue français. Moderniser ses domaines est pour lui une bonne stratégie : elle peut lui attirer une reconnaissance et une popularité éventuellement convertibles en influence politique (Boudon, 2002a : 133).

Théorie explicative de la religiosité américaine

Comme d'autres classiques, Tocqueville se demande pourquoi les États-Unis, la société occidentale la plus modernisée, se trouvent à être en même temps la société la plus religieuse ? Tocqueville répond à cette question dans *De la démocratie en Amérique* (1986).

Interprétation proposée par Boudon

Le caractère explosé des institutions religieuses américaines (une multitude de sectes, pas d'Église dominante) a interdit la concurrence entre le spirituel et le politique qui apparaît par exemple en France pendant la Révolution de 1789. Par voie de conséquence, les sectes américaines ont conservé des fonctions sociales essentielles (le trio *Health, Education, Welfare*) qui sont passées aux mains de l'État dans les nations européennes. Le caractère fédéral de l'État américain, la limitation sévère des zones de compétence du fédéral ont joué dans le même sens. Il en résulte que, dans sa vie de tous les jours, le citoyen américain a recours aux services d'institutions gérées par les clergés [82] et/ou financées par les Églises. Il lui est difficile, dans ces conditions, de développer des sentiments négatifs à leur endroit.

De surcroît, la multiplicité des sectes a fait qu'aux États-Unis une grande tolérance s'est développée à l'égard des « croyances dogmatiques ». Comme ces croyances varient d'une secte à l'autre, on en est vite arrivé à l'idée que les vérités dogmatiques relèvent dans une très large mesure de l'appréciation personnelle. Cette valorisation de l'interprétation personnelle du dogme est

latente dans le protestantisme. Elle est renforcée dans une situation où les sectes sont multiples. Cette donnée a engendré à son tour un effet crucial : les croyances dogmatiques étant très diverses, le fond commun du protestantisme américain est de nature beaucoup plus « morale » que « dogmatique ». En Amérique, les chrétiens et les protestants en particulier se reconnaissent donc plutôt dans les valeurs morales dont le christianisme est porteur que dans les articles du dogme. Il en résulte que la religiosité américaine a eu beaucoup moins à souffrir que la religiosité française de la contestation opposée au dogme par les progrès des sciences.

En suivant le droit fil de la pensée de Tocqueville, on peut forger des conjectures plausibles permettant d'expliquer des différences qui, aujourd'hui encore, sautent aux yeux entre la « culture » américaine et les « cultures » européennes : la morale étant davantage détachée de tout dogme religieux aux États-Unis, elle est plus puissante et davantage partagée ; on s'explique alors plus facilement que celui qui, dans sa vie privée, s'écarte des règles admises s'expose à être montré du doigt aux États-Unis, là où en France il est au contraire protégé au nom du respect des libertés individuelles et de la vie privée. Cet exemple illustre une leçon de méthode essentielle : même les différences « culturelles » entre nations doivent s'expliquer par le sens qu'elles ont dans l'esprit des individus (Boudon, 2002a : 140-141).

2. MAX WEBER

[Retour à la table des matières](#)

Pour Weber, la sociologie est aussi une science et, par conséquent, elle doit chercher à trouver la cause d'un phénomène macroscopique dans le microscopique « [...] la sociologie, elle aussi, ne peut partir que de l'action des individus, qu'ils soient nombreux ou non : bref, elle doit opérer de façon strictement " individualiste " s'agissant de la méthode » (Weber (1965) cité par Boudon, 2002a : 141). C'est cette méthode qui inspire toute la sociologie [83] de la religion de Weber. Pour

le sociologue allemand, les causes des croyances résident dans les bonnes raisons que les acteurs sociaux ont d'endosser ces croyances. Ainsi, c'est par l'individualisme méthodologique que Weber explique : 1) la théodicée et 2) le rapport des différentes catégories sociales au monothéisme dans la Rome antique ou la Prusse moderne.

Théorie explicative du rapport au monothéisme selon la catégorie sociale

Les cultes, comme le mithraïsme ou la franc-maçonnerie, proposent une vision désincarnée de la transcendance, la perçoivent comme soumise à des règles qui la dépassent. De plus, ces cultes conçoivent la communauté des fidèles comme hiérarchisée selon des rituels initiatiques. On constate que, dans la Rome antique ou dans la Prusse moderne, les fonctionnaires, les militaires et les politiques sont attirés par ces cultes. Pourquoi ?

Interprétation proposée par Boudon :

Parce que les articles de foi de ces religions sont congruents avec la philosophie sociale et politique de ces catégories sociales. Leurs membres croient qu'un système social ne peut fonctionner que sous le contrôle d'une autorité centrale légitime ; que celle-ci doit être mue par des règles impersonnelles ; ils adhèrent à une vision fonctionnelle et hiérarchisée de la société ; ils pensent que cette hiérarchisation doit être fondée, comme c'est effectivement le cas dans l'État romain ou prussien, sur des compétences déterminées à partir de procédures formalisées. Les principes d'organisation politique de l'État « bureaucratique » leur semblent au total traduire une philosophie politique juste ; quant aux rituels initiatiques du mithraïsme ou de la franc-maçonnerie, ils les perçoivent comme exprimant les mêmes principes sur un mode métaphysico-religieux.

En revanche, les paysans romains acceptent difficilement le monothéisme qui séduit les centurions et les fonctionnaires,

nous dit Weber, parce que l'incertitude caractéristique des phénomènes naturels leur paraît difficilement compatible avec l'idée que l'ordre des choses puisse être soumis à une volonté unique, celle-ci impliquant un minimum de cohérence et de prévisibilité ; ils sont attirés par le polythéisme ou l'animisme plutôt que vers le monothéisme, parce que ces « théories » leur paraissent davantage [84] congruentes avec le caractère aléatoire des phénomènes naturels (Boudon, 2002a : 142).

Théorie explicative de l'existence du Mal et du Bon Dieu

Le sujet de la théodicée est souvent abordé par Weber, notamment dans *Économie et société* (1995) et ses essais de sociologie de la religion (1988). Comment les imperfections du monde s'expliquent-elles alors qu'il y a un Dieu qui est bon ? Pour Weber, ce phénomène trouve facilement une explication.

Interprétation proposée par Boudon :

Tant que le monde est conçu comme régi par des dieux en compétition ou en conflit les uns avec les autres, l'explication des imperfections du monde ne fait guère difficulté. Les dieux ont leurs partisans : ceux-ci se battent entre eux au nom de leur dieu, pour leur dieu, ou sous son influence ; les phénomènes sont vus comme soumis à des influences contraires et comme desservant des intérêts opposés entre eux. Dès lors que le monde est conçu comme soumis à une volonté unique, la théodicée est par contre perçue par le croyant comme un problème central.

À cet égard, les religions historiques ont proposé, nous dit Weber, un petit nombre de solutions. Le dualisme manichéen, la doctrine de la transmigration des âmes et la théorie de la prédestination représentent les trois solutions principales que les religions historiques proposent de l'imperfection du monde. Zo-

roastrisme, bouddhisme et christianisme illustrent respectivement ces trois solutions.

Arrêtons-nous à la troisième solution, celle que propose notamment le puritanisme : Dieu étant tout-puissant, ses décisions ne sauraient être affectées par les actions des hommes. Il a pris ses décisions de toute éternité. Si elles apparaissent parfois difficilement compréhensibles, si le bon est souvent frappé par la vie et le méchant comblé, c'est que les décrets de Dieu sont insondables. La solution calviniste, puis puritaine, du *deus absconditus* est celle qui apparaît à Weber comme la plus remarquable. Elle est plus simple que la solution indienne, moins facile que la solution manichéenne, et davantage compatible avec la notion de la toute-puissance de Dieu.

C'est parce qu'elle a une force logique intrinsèque, si l'on peut dire, que cette troisième solution apparaît, à l'instar des deux [85] autres, non seulement comme une composante du calvinisme et de beaucoup des mouvements religieux qu'il a inspirés, mais comme un élément latent dans beaucoup d'autres. L'idée de la prédestination est présente chez saint Augustin, mais aussi, nous dit Weber, dans le judaïsme antique. C'est le sens du livre de job : il témoigne de l'omnipotence du créateur. Dieu impose au juste des épreuves incompréhensibles. Pourquoi job se plaindrait-il ? « Les animaux pourraient déplorer tout autant de ne pas avoir été hommes que les damnés pourraient se lamenter que leur peccabilité ait été fixée par la prédestination (le calvinisme le déclare expressément). » On décèle une ébauche de l'idée du caractère insondable des décrets divins dans plusieurs autres passages de l'Ancien Testament. Le calvinisme n'a donc fait que rendre centrale une idée présente dans le judaïsme antique, et qui apparaît très tôt parce qu'elle est comme un corollaire de la notion de la toute-puissance de Dieu, et qu'elle offre au problème de la théodicée la solution qui préserve le mieux les droits de Dieu et de l'éthique.

Comme les autres solutions au problème de la théodicée, celle du *deus absconditus* est riche de conséquences inattendues : Dieu étant inaccessible pour le croyant, celui-ci ne peut plus chercher à rentrer en contact avec lui. En dehors des « vertueuses », le croyant moyen renonce à approcher Dieu, il se

contente d'accomplir avec application et méthode son rôle en ce monde. S'il réussit dans ses entreprises, il aura tendance à penser qu'il appartient à la cohorte des élus. Quand Dieu est tout-puissant, on ne peut plus le posséder, on peut seulement en être l'instrument. Avec la solution du *deus absconditus*, la magie est disqualifiée : aucune « technique » ne saurait en effet influencer un dieu tout-puissant. La solution puritaine au problème de la théodicée devait finalement contribuer puissamment à la disqualification de la magie et, par là, au développement de la science, à la substitution de l'éthique au ritualisme, à la rationalisation capitaliste de l'économie et, sur le long terme, à la laïcisation des sociétés (Boudon, 2002a : 143-144).

Comme ces exemples le montrent, on retrouve le même objectif aussi bien chez Weber que chez Tocqueville : identifier les causes microscopiques des phénomènes macroscopiques que l'on veut expliquer. Dans les cas qui nous intéressent ici, il s'agit d'analyser des croyances collectives et leurs conséquences macroscopiques (non intentionnelles) en montrant que les acteurs individuels, dans un contexte donné, ont des raisons fortes de croire ce qu'ils croient.

[86]

3. ÉMILE DURKHEIM

[Retour à la table des matières](#)

Le postulat de l'individualisme méthodologique n'est pas aussi évident dans les travaux de Durkheim, il y est plutôt implicite. Ainsi, une analyse attentive montre que la théorie de la magie, qu'il a proposée dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1994), relève de la méthode de la rationalité cognitive.

Théories explicatives des croyances magiques dans les sociétés traditionnelles

Pourquoi croit-on à la magie dans les sociétés « primitives » ou traditionnelles ? Pour expliquer ce phénomène, Durkheim suit la voie de l'individualisme méthodologique en postulat que les « primitifs » ont des raisons fortes d'endosser des croyances magiques telles que la croyance aux esprits, la croyance à l'efficacité des rituels magiques du guérisseur ou du faiseur de pluie.

Interprétation proposée par Boudon :

Il est évident, pour commencer, qu'ils ont besoin de techniques, de recettes, pour mener à bien leurs activités quotidiennes que sont la chasse, la pêche, l'agriculture, la fabrication d'objets, les soins, etc. Aujourd'hui, nous dérivons (au moins en partie) nos techniques et nos savoir-faire de la science. Les membres des sociétés traditionnelles ne possédant pas de connaissances scientifiques, c'est la religion qui joue pour eux le rôle de représentation générale du monde, et qui les aide à élaborer des techniques visant à expliquer et à contrôler les phénomènes naturels ou sociaux. Les rituels magiques dérivés de la représentation religieuse du monde sont donc, selon Durkheim, l'équivalent dans les sociétés traditionnelles de nos procédés techniques. On pourrait objecter que ces rituels sont inefficaces, ce qui les rend très différents des techniques issues de la science moderne. Mais Durkheim montre que cette objection n'est pas fondée : elle ne permet pas de remettre en cause la *continuité* entre magie et technique. Tout d'abord, l'inefficacité d'un rituel n'est pas toujours apparente. Le « primitif » ne connaît pas les règles statistiques de l'analyse causale. Il peut donc lui être difficile de remettre en cause les relations de causalité erronées sur lesquelles reposent ses rituels.

[87]

En outre, même lorsqu'il arrive qu'un rituel ne donne pas le résultat espéré, les croyances magiques sur lesquelles il s'appuie ne se trouvent pas, par ce seul fait, réfutées. Il est toujours possible d'estimer que le rituel n'a pas été accompli correctement. En science aussi, des expériences peuvent rater et des prédictions peuvent échouer. Cela ne remet pas en cause les théories scientifiques solidement implantées, puisque l'échec peut être attribué par exemple à des erreurs de mesure ou de manipulation.

Un dernier argument est avancé par Durkheim : les croyances magiques sont, en un sens, confirmées par l'expérience ! Les rituels des faiseurs de pluie, pour prendre cet exemple, sont pratiqués le plus souvent lorsque la pluie est utile aux récoltes, c'est-à-dire lorsqu'elle a une bonne probabilité de tomber.

Un passage bref mais suggestif de Weber (1995) vient à l'appui de l'analyse de Durkheim. Lorsque nous considérons aujourd'hui les activités des sociétés traditionnelles, nous effectuons une distinction entre le faiseur de feu et le faiseur de pluie. Le premier nous paraît appliquer une technique (efficace) alors que le second nous semble faire appel à un rituel magique (inefficace).

Or, nous dit Weber, pour un membre de ces sociétés anciennes, cette distinction n'existait pas : les *deux* types d'activités étaient de nature « magique ». Si aujourd'hui nous les différencions, c'est parce que nous savons, grâce au progrès de la science que seule l'activité du faiseur de feu est réellement efficace, celle du faiseur de pluie n'ayant pas la moindre influence sur les précipitations. Mais ce savoir n'était pas à la disposition des sociétés traditionnelles, où l'on n'avait pas plus de raisons de douter de l'efficacité de l'une que de l'autre.

On a donc de bonnes raisons, dans les sociétés traditionnelles, de croire à ce que nous appelons la « magie » - de bonnes raisons de croire à des idées fausses, pour répéter cette formule clé de la méthode de la rationalité cognitive (Boudon et Fillieule, 2002 : 102-103).

Au total, la sociologie classique recèle des théories scientifiques irrécusables, comme les illustrations (dans le domaine du changement social, des croyances collectives) du programme cognitif TWD viennent de le prouver. Cela est également vrai pour la sociologie moderne, et nous en donnerons des exemples plus loin dans ce livre.

[88]

4. ADAM SMITH

Théorie de la rationalité axiologique dans la sociologie classique

Explication du phénomène du vote

[Retour à la table des matières](#)

Pourquoi les individus votent-ils ? Ou bien, de manière plus large, l'adage *Vox populi, vox Dei* est-il fondé ? Il doit certes être bien fondé, sinon le vote comme moyen d'expression de la démocratie n'aurait pas de sens. Pour démontrer cette hypothèse, Boudon se base sur deux métaphores célèbres dont Adam Smith est l'auteur. La première, la plus connue non seulement des spécialistes des sciences sociales mais également du grand public, est la métaphore de la « main invisible ». La deuxième, celle du « spectateur impartial », est très peu reconnue et moins comprise. Boudon considère, pour sa part, que « ces deux métaphores résument une problématique, même si ce point n'est pas franchement développé par Adam Smith lui-même » (Boudon, 2000 : 21). Boudon se donne cependant une liberté d'interprétation bien soutenue par ailleurs. La « main invisible », qui réconcilie les intérêts particuliers avec l'intérêt général, renvoie à *l'homo æconomicus* « smithien » égoïste et intéressé. La notion de « spectateur impartial », interprétée ordinairement de « manière plate », est toutefois très importante. D'après Boudon, cette notion « désignait dans l'esprit d'Adam Smith, non pas une simple fiction, mais le processus complexe par

lequel des opinions "biaisées" sous l'effet des intérêts et des passions des opinants, *peuvent*, sous certaines conditions, une fois agrégées, produire une opinion ou un jugement conforme à l'intérêt commun » (*ibidem* : 22).

« Le spectateur impartial » se réfère à l'agent social *homo politico-sociologicus* doté d'opinions. Il serait, en d'autres termes, une « main invisible » qui ne transforme pas son égoïsme en altruisme, mais *l'homo politico-sociologicus* qui a la capacité de transmuier l'opinion « biaisée » en opinion conforme à l'intérêt commun. C'est ainsi que Boudon interprète l'adage *Vox populi, vox Dei*.

Interprétation proposée par Boudon :

Je ne sais si cette interprétation est exacte. Je soupçonne même qu'elle va au-delà de la lettre du texte de Smith. Mais il n'est pas [89] interdit de tenter de grimper sur « les épaules des géants », plutôt que de déterminer « ce qu'ils ont *réellement* voulu dire », un objectif souvent frivole. Ce qui est sûr en tout cas, c'est qu'une question fondamentale de théorie politique est la suivante : ou bien l'adage *Vox populi, vox Dei*, adage fondamental de la démocratie, mérite d'être pris au sérieux, ou bien il faut, comme le veut Flaubert, le faire figurer en bonne place dans le *Dictionnaire des idées reçues*. Mais la première réponse - la réponse positive - suppose que l'agrégation d'opinions biaisées *puisse* produire et éventuellement produise tendancielle-ment une opinion conforme à l'intérêt général ou au bien commun. Sinon, la démocratie est privée de fondement, et les consultations électorales, ainsi que les consultations simulées que sont les sondages, sont privées de tout sens. C'est sur la base de l'autre réponse - la réponse négative - à cette question qu'ont été développées par exemple les analyses de la tradition marxiste selon lesquelles l'opinion serait artificiellement « construite » au profit d'une oligarchie qui, dotée du pouvoir réel, mais dépourvue de légitimité, tenterait d'obtenir par là une légitimité factice.

Si elle n'est pas directement soulevée par Smith, la question de la validité de l'adage *Vox populi, vox Dei* est sous-jacente à la thèse fondamentale de la *Théorie des sentiments moraux*, selon laquelle l'individu serait en quelque sorte composé de deux « moi », un « acteur partial » et un « spectateur impartial ».

Un mot sur la lettre de la théorie de Smith. Son *homo (æconomicus* est égoïste et intéressé. Son *homo politico-sociologicus*, tel qu'il apparaît dans la *Théorie des sentiments moraux*, est capable de sympathie, mot qui désigne à la fois ce que nous-mêmes appelons « sympathie », c'est-à-dire la compréhension avec évaluation positive des états affectifs d'autrui, mais aussi ce que nous appelons plutôt « empathie », c'est-à-dire la compréhension sans évaluation desdits états. Cet *homo politico-sociologicus* est sujet à toutes sortes de passions, y compris à des passions asociales, comme la colère ou le ressentiment (on remarque ici incidemment que la réflexion sur le ressentiment ne date pas de Nietzsche), lesquelles obscurcissent son jugement. En même temps, il y a en lui un « spectateur impartial » qui est responsable notamment du fait qu'il éprouvera normalement un sentiment de culpabilité, si par exemple il se met en colère sans raisons, et de façon générale, s'il a contrevenu à ce que Smith appelle des « convenances », mot qui n'implique en aucune façon dans son esprit une adhésion à ce que nous appelons le « conventionnalisme ».

Le « spectateur impartial » appartient en fin de compte à une vaste et importante famille conceptuelle : la « raison pratique » de Kant, [90] la « rationalité axiologique » de Weber ¹¹, le sens du « sacré » de Durkheim ¹². Smith annonce ici l'analyse schellienne du pharisaïsme : le pharisien lui-même cherche à faire

---

¹¹ La « rationalité axiologique » de Weber est généralement interprétée comme indiquant la simple cohérence des actes du sujet avec les valeurs endossées par lui *sans raisons*, une interprétation incompatible avec le postulat fondamental de la sociologie compréhensive, selon lequel les actions et croyances de l'acteur peuvent en principe être « comprises » par le sociologue parce qu'elles ont un sens pour l'acteur, en d'autres termes parce que celui-ci a des raisons de s'y adonner.

¹² Le « voile de l'ignorance » de Rawls réédite, lui aussi, le « spectateur » de Smith.

passer ce qui est de son intérêt comme étant de l'intérêt général parce qu'il est placé sous le regard du spectateur impartial. Lui-même « acteur partial », il ne peut faire abstraction du regard du « spectateur impartial » (Boudon, 2000 : 22-24).

Boudon tire de la pensée de Smith un schéma théorique en trois points, alimentés aux sciences sociales modernes.

1. Des travaux importants ont montré que les jugements et les opinions individuels sont affectés par toutes sortes de « biais ». De plus, les sciences sociales contemporaines ou classiques mettent en évidence certains « biais » et proposent des schémas théoriques qui permettent de mieux comprendre le processus de formation des opinions et notamment le fait que celles-ci puissent être facilement « biaisées » (Boudon, 1992b). Par ailleurs, ces schémas révèlent que les raisons qui expliquent les opinions oscillent, selon les paramètres caractérisant l'individu, son contexte social et les questions qui lui sont posées, entre deux pôles : le particularisme et l'universalisme. Autrement dit, selon la nature des paramètres, les individus sont plus ou moins proches du modèle de l'« acteur partial » ou, au contraire, de celui du « spectateur impartial ». Ainsi, par exemple, il est plus probable qu'un individu s'exprime en « spectateur impartial » s'il est interrogé sur un problème qui ne le concernerait pas directement. Or, selon que, lors d'une consultation, une majorité d'opinants se trouvent dans la situation du « spectateur impartial » ou non, l'adage *Vox populi, vox Dei* a des chances de s'appliquer ou non.

[91]

2. Le « spectateur impartial » n'est pas « conventionnaliste », en ce sens qu'il ne juge pas uniquement à partir des coutumes sociales en vigueur. La théorie de Smith conçoit le « spectateur impartial » comme un sujet social qui est capable de fonder son jugement sur une argumentation valide et forte, c'est-à-dire sur un ensemble d'arguments susceptibles d'être, toutes choses étant égales par ailleurs, endossés par un autre individu quelconque.

Cette analyse était constante chez l'auteur (Smith, 1999 et 1991).

3. Le « spectateur impartial » exerce une influence sociale réelle. « Ainsi, même un groupe tout-puissant capable d'imposer ses intérêts doit craindre les regards du spectateur impartial » (Boudon, 2000 : 25).

La sociologie classique a produit aussi des théories de *type B*, c'est-à-dire des modèles qui expliquent efficacement des faits apparemment hétéroclites. Voici un exemple.

5. WERNER SOMBART

Théorie explicative de l'absence du socialisme aux États-Unis

[Retour à la table des matières](#)

Le sociologue et économiste allemand Werner Sombart (1976) se demande : « Pourquoi n'y a-t-il pas de socialisme aux États-Unis ? » Pour y répondre, il construit un modèle simple, à l'image d'un système d'interaction décrivant de façon acceptable certaines caractéristiques de la société américaine. Ensuite, il déduit des paramètres du système certaines conséquences ayant trait aux comportements des individus qui le composent. La théorie de Sombart a été résumée par Boudon.

Interprétation proposée par Boudon

On peut résumer la théorie de Sombart de la façon suivante. Je précise qu'il s'agit d'une tradition modernisée quant à la forme et complétée quant au fond. Mais je la crois fidèle dans son esprit à la théorie originellement développée par Sombart.

- a. La société américaine est un système stratifié, c'est-à-dire un système offrant des positions sociales inégalement valorisées.

[92]

- b. Dans un système stratifié, les individus considèrent l'ascension sociale comme un bien désirable.
- c. L'ascension sociale suppose de la part des individus des investissements plus ou moins coûteux et dont le rendement est plus ou moins aléatoire.
- d. Lorsque les coûts et risques de l'ascension sociale ne dépassent pas, en moyenne, un certain seuil, l'individu, estimant que les coûts de l'ascension sociale sont inférieurs à ses avantages, choisit une stratégie d'ascension sociale individuelle.
- e. Lorsque les coûts et risques dépassent ce seuil, ou, plus exactement, *sont perçus* par l'individu comme dépassant ce seuil, la stratégie de l'ascension sociale individuelle cesse d'être attrayante.
- f. Dans ce cas, l'individu peut être davantage séduit par une stratégie d'ascension collective, c'est-à-dire par une stratégie visant à améliorer la situation de la strate, de la classe ou du groupe auxquels il appartient.
- g. La stratégie de l'ascension collective comporte des coûts et des risques.
- h. Dans une société où les distinctions entre classes sont plus fortement marquées (par les distinctions vestimentaires, linguistiques, symboliques, etc.), les coûts de l'ascension individuelle sont, sinon plus élevés, du moins perçus comme tels.
- i. Toutes choses égales d'ailleurs, la stratégie de l'ascension collective doit apparaître en conséquence comme en moyenne plus attrayante dans une société où les distinctions entre classes sont plus fortement marquées.
- j. Les doctrines socialistes contribuent à légitimer la stratégie collective d'ascension des classes défavorisées.

- k. Elles ne sont susceptibles d'avoir un attrait notable que dans les sociétés réunissant deux conditions : il faut que les stratégies individuelles d'ascension soient, en moyenne, perçues par un nombre important d'individus comme plus coûteuses que les stratégies collectives ; il faut d'autre part que, parmi les stratégies collectives, celles qui visent à promouvoir les classes sociales « défavorisées » soient plus attrayantes que les stratégies collectives concurrentes (stratégies collectives visant la promotion de groupes ethniques ou catégoriels par exemple).

[93]

- l. Un certain nombre de traits de la société américaine font qu'on doit s'attendre à y observer plus fréquemment que dans les sociétés européennes une préférence des individus pour les stratégies individuelles d'ascension. Parmi ces traits, on peut citer : la plus faible visibilité des barrières entre classes, la croyance générale aux possibilités de mobilité.
- m. Le caractère très décentralisé du système politique et économique américain explique d'autre part que, lorsque les stratégies collectives sont perçues comme attrayantes, elles sont souvent définies sur la base de groupes d'appartenance locaux ou catégoriels plutôt que sur la base des groupes nationaux et, comme aurait dit Gurvitch, « supra-fonctionnels » que constituent les classes.
- n. D'où l'on conclut que les doctrines socialistes ne peuvent avoir aux États-Unis la même audience que dans les pays européens.

Et l'auteur de préciser. « Ce schéma théorique peut sans doute être complété et raffiné. Mais il demeure probablement valide dans ses grandes lignes, en dépit de son caractère sommaire. En tout cas, il ne paraît avoir été sérieusement remis en cause ni par des théories concurrentes, ni par des événements qui manifesteraient une résistance invincible à s'y intégrer » (*ibidem* : 42).

Si les classiques n'ont pas la même vision de la science, ils ont cependant en commun d'avoir nourri pour la sociologie une ambition

scientifique. Leurs grands travaux sont inspirés par une série de questions auxquelles ils ont apporté des réponses solides. À cet égard, on doit considérer les sociologues classiques comme des scientifiques, c'est-à-dire des auteurs de questionnements, de formulations de problèmes, d'analyses, d'élaboration de théories, de concepts, de conjectures, de paradigmes. Bref, ce sont des auteurs d'idées fortes qui gardent leur importance au sens où elles permettent à la sociologie moderne d'expliquer les faits sociaux énigmatiques à première vue. Ce qu'il y a d'essentiellement commun aux uns et aux autres, c'est leur contribution majeure à la sociologie en tant que science. La portée heuristique de leurs apports scientifiques n'est pas épuisée dans la mesure où ils demeurent une source d'inspiration pour les sociologues modernes. Tout au plus, ceux-ci n'ont fait qu'approfondir, raffiner ou nuancer les idées maîtresses des pères fondateurs de la discipline. Ainsi, en est-il des théories concurrentes à celle de Durkheim (Boudon, [94] 2000). De même, l'explication que Baechler (1971) donne sur les origines du capitalisme moderne me fait approfondir de façon originale [*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*](#) de Weber (1981).

[95]

**LA SOCIOLOGIE
EST-ELLE UNE SCIENCE ?**

Deuxième partie. Systématisation et illustrations

Chapitre VII

**Sociologie moderne
et théories explicatives
des phénomènes sociaux
énigmatiques**

[Retour à la table des matières](#)

La sociologie moderne ou contemporaine offre aussi de très nombreuses contributions obéissant au programme TWD. De nombreux et importants travaux, appliquant les principes de l'individualisme méthodologique, expliquent de façon efficace des phénomènes énigmatiques dans différents domaines de la sociologie tels que le crime, les inégalités sociales et scolaires, la mobilité sociale, l'action collective, les croyances collectives, les doctrines politiques et économiques, etc. Non sans arbitraire, nous présentons un échantillon d'exemples dans les pages qui suivent.

1. RAYMOND BOUDON

Les causes des inégalités scolaires

[Retour à la table des matières](#)

L'inégalité des chances devant l'école demeure l'un des problèmes sociaux quasi permanent dans les politiques éducatives des pays les plus industrialisés, car elle pose un grand défi à la démocratisation du système d'éducation de ces pays. Et connaître les causes de ce phénomène demeure une préoccupation particulière dans la sociologie de l'éducation. Raymond Boudon en donne une explication par une théorie forte et valide (Boudon, 1990). Un bilan des études nationales et internationales dans les pays de l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE) sur les inégalités scolaires (échec scolaire, abandon scolaire, aspirations scolaires, etc.) d'une part, puis une analyse comparative de ces études selon l'individualisme méthodologique [96] d'autre part, conduisent Boudon à proposer un schéma théorique défini par deux paramètres :

1. Le premier paramètre est l'origine sociale du jeune qui lui donne des avantages/désavantages d'ordres cognitif, linguistique et culturel. Ces facteurs exercent une influence plus ou moins grande, selon le niveau de la position sociale des parents ou des familles, sur la réussite et l'orientation scolaire du jeune.
2. Le deuxième paramètre est l'appréciation des risques/coûts et des avantages associés à l'investissement scolaire que les familles font différemment selon leur position sociale.

Ce sont les effets combinés de ces deux paramètres qui expliquent l'inégalité des chances scolaires. Comment ces effets agissent-ils ?

1. Au fur et à mesure que les jeunes réussissent et avancent dans le système scolaire, les différences de la réussite scolaire en fonction du premier paramètre, soit l'origine sociale (position sociale des familles), tendent à s'amoinrir et peuvent éventuellement s'inverser à des niveaux plus élevés du système d'éducation. Les différences de réussite scolaire que l'on continue d'observer ne sont donc plus dues aux éléments descriptifs du milieu d'origine des jeunes.
2. Les inégalités scolaires sont alors dues au jeu du deuxième paramètre. En d'autres termes, c'est l'effet « psychologique » des aspirations scolaires liées à la réussite scolaire des familles, en fonction de leur position sociale, qui semble jouer dans l'orientation scolaire des jeunes.

Bref, si l'effet du premier paramètre s'atténue dans le temps, l'effet du second paramètre traduit en termes d'organisation (définie par l'existence de tronc communs, de cycles longs et courts, de filières académiques et techniques), continue, par contre, de jouer dans le temps et ceci à chaque point de bifurcation du système scolaire. Pour fixer les idées, Boudon a recours à la méthodologie de l'idéal-type de Weber pour considérer des acteurs sociaux *idéal-typiques* (familles, individus dans leur rapport à l'école).

[97]

Théorie explicative des inégalités scolaires de Boudon :

Rationalité des acteurs sociaux idéal-typiques en fonction de la position sociale, la réussite et l'orientation scolaire selon le schéma *risques et avantages* d'un investissement.

Supposons maintenant que le niveau scolaire NI conduise avec une probabilité forte - par exemple 6,7 ou 8 chances sur 10 - à l'ensemble des statuts sociaux compris entre SI et S2 et que nos individus I1 et I2 aient une connaissance plus ou moins confuse de ce fait. Dans ce cas, l'individu I1 (I1 et/ou sa famil-

le : plutôt sa famille au début du cursus, plutôt lui à la fin) risque de se tenir un discours comme le suivant : « Avec le niveau scolaire N 1, j'ai une très forte chance d'avoir un statut social aussi enviable que celui de ma famille. Donc, je ne continue que si les risques ne sont pas trop grands. Une manière de mesurer ces risques consiste à prendre comme indicateur la réussite présente. Mon niveau présent de réussite étant bon, je prends des risques limités en continuant. Je tente donc d'atteindre N2. » « Mon niveau de réussite étant moyen et le pronostic incertain, mieux vaut peut-être s'arrêter », dira un autre I1. « Mon niveau actuel de réussite étant mauvais et mon retard scolaire déjà important, arrêtons les frais », dira un troisième I1.

En revanche, toutes choses égales d'ailleurs, un I1 se dira : « Même si ma réussite présente n'est pas très bonne, de toute façon les coûts sont supportables. D'un autre côté (et ce point de l'argumentation que je prête à mon I2 est sans doute le plus important), le statut que j'ai des chances d'obtenir en me tenant à N1 a toutes chances d'être moins enviable que celui dont je bénéficie dans ma famille. Celle-ci risque de m'en vouloir, de me regarder de haut. Je suis exposé à avoir un mode de vie moins intéressant que celui auquel j'ai été habitué, etc. Donc, même si les risques ne sont pas négligeables, je continue. » Bien sûr, un autre I2, dont le niveau de réussite serait très médiocre et qui serait très en retard, se dira peut-être que les risques sont trop grands et qu'en dépit de l'intérêt d'aller en N2, il est préférable de s'arrêter.

En tout cas, si l'on reprend à la théorie économique son hypothèse très acceptable d'une variation des coûts en fonction de l'origine (je suis, je le confesse, plus sceptique sur la réalité de la variation de l'escompte du temps avec le milieu), si d'autre part on tire de la théorie des groupes de référence les hypothèses que je viens d'esquisser, [...] l'on reconstitue facilement l'allure des relations statistiques non linéaires qui lient les variables origine sociale, âge, [98] réussite, orientation. Réciproquement, l'on peut, avec de bonnes raisons, conjecturer que cette théorie constitue une explication acceptable des données statistiques recueillies par l'observation. À vrai dire, je n'ai pas rencontré dans la littérature d'autre théorie capable de rendre compte du

détail de ces liaisons. Ce qui me convainc, d'autre part, que cette interprétation est la bonne, c'est qu'on retrouve ces structures partout. Bien que complexes au sens mathématico-statistique (structures non linéaires très « typées »), elles doivent donc traduire des mécanismes simples.

Pour résumer, ces études font apparaître deux mécanismes fondamentaux : 1) d'une part, le milieu social dans lequel est élevé le jeune produit des avantages/désavantages cognitifs et culturels qui se traduisent par des distributions plus ou moins favorables en termes de réussite et de retard. 2) D'autre part et indépendamment, la situation sociale des familles fait qu'elles apprécient différemment les risques, les coûts et les avantages de l'investissement scolaire.

[...] La conclusion est claire : la différence dans l'appréciation des risques, des coûts et des avantages est la principale cause des inégalités scolaires. Cette différence dans l'importance des deux facteurs est d'origine « logique », si l'on peut dire. J'entends par là que les effets des différences d'appréciation des risques/coûts/avantages sont nécessairement très importants parce qu'ils sont « exponentiels ». L'on ne peut comprendre l'importance des disparités qui apparaissent vers la fin du cursus, au niveau de l'enseignement supérieur, si l'on ne voit pas qu'elle résulte du caractère exponentiel de ces mécanismes (Boudon, 1990 : 537-538).

Boudon déduit de sa théorie la conséquence performative suivante. On ne peut concevoir un système scolaire sans des points de bifurcation, et donc sans structures d'orientation. En outre, les réformes pédagogiques qui ont été mises en application depuis les années 1960 (l'allongement du tronc commun, l'enseignement compensatoire, etc.) n'ont pas réduit les inégalités scolaires. Par ailleurs, aucun volontarisme ne pourra éliminer le processus psychologique propre à la vie en société, et qui fait que les personnes développent des aspirations, nourrissent des ambitions en partie par référence à la position sociale de leur famille. Par contre, on peut agir sur certains des paramètres de ces processus. Par exemple, les coûts d'investissement scolaire qui pèsent davantage sur les familles défavorisées que sur les familles des

classes moyennes et favorisées. Les bourses (ou autres aides financières publiques ou privées), [99] même si on sait que les coûts économiques ne constituent pas en général le principal paramètre générateur des inégalités scolaires, peuvent toutefois contribuer à résoudre ce problème.

Le second paramètre, et non le moindre, qui influence les inégalités scolaires est la performance scolaire de l'élève. Toutes les enquêtes d'éducation comparée dans les pays de l'OCDE l'ont confirmé. La conclusion pratique et logique des résultats de ces enquêtes est évidente : la seule manière vraiment efficace d'agir sur le décrochage scolaire consiste à renforcer la dépendance du cheminement scolaire de l'élève par rapport à ses résultats. Malgré cette évidence pratique et logique qui découle directement des résultats de recherches, un fort courant de pensée continue de préconiser la « médiocrité » en performance scolaire. Au nom d'une certaine « démocratisation » du système d'enseignement, des personnes et des groupes vont même jusqu'à croire, que c'est l'importance excessive accordée à la trilogie *lire, écrire, compter*, mettant l'accent sur la réussite scolaire, qui est l'un des facteurs des inégalités scolaires. En conséquence, proposent-ils, il faut supprimer l'examen à l'école.

Ce n'est pas en baissant les exigences scolaires que l'on réussira à contrer le décrochage scolaire. C'est plutôt en définissant l'école par sa fonction de transmission du savoir, en raffinant et en perfectionnant les mécanismes de contrôle scolaire et d'évaluation académique que l'on pourra favoriser la persévérance à l'école. L'école est un lieu d'apprentissage. Elle existe pour permettre aux enseignants de transmettre un savoir particulier. C'est en répondant à ses fonctions d'enseignement, de contrôle et d'évaluation des savoirs enseignés que l'école continuera d'exister et de pérenniser son bien-fondé social.

L'inégalité des chances scolaires et la mobilité sociale

Dans le domaine de l'éducation, on constate un autre phénomène énigmatique, cette fois-ci en ce qui a trait aux relations entre le système scolaire et la mobilité sociale dans les sociétés industrielles. Ainsi, les données statistiques réunies par l'OCDE sur des périodes de vingt

ans ou de dix ans montrent une atténuation générale des inégalités scolaires dans ces sociétés. Mais [100] par ailleurs, l'expansion des taux de scolarisation, d'une part, et la réduction de l'inégalité des chances scolaires, d'autre part, n'ont pas favorisé une augmentation de la mobilité sociale.

On se trouve ainsi devant une énigme dans le contexte des sociétés industrielles, démocratiques et méritocratiques. Cette dernière correspond au fait que la réduction de l'inégalité des chances scolaires semble avoir peu d'effet sur la mobilisation sociale, bien que l'origine sociale exerce une influence sur le niveau scolaire des individus, et ce dernier sur leurs positions sociales. Boudon (1973) a éclairé ce phénomène paradoxal par une théorie qu'il a développée dans un de ses grands livres, et dont les grandes lignes du modèle auquel elle a conduit sont présentées ci-dessous. Le modèle comprend, *grosso modo*, trois parties logiquement articulées.

Théorie explicative de l'inégalité des chances sociales et scolaires de Boudon

- 1 Dans un premier moment, on suppose que la distribution des individus d'une population par rapport à la réussite scolaire varie en fonction de la classe sociale d'origine ¹³. On admet par ailleurs qu'à chaque classe sociale est associé un champ de décision qui détermine les probabilités pour qu'un individu appartenant à une certaine classe sociale et ayant un niveau de réussite scolaire donné, un retard ou une avance scolaires donnés, etc., choisisse, à telle ou telle étape du cursus scolaire, une voie ou une autre (par exemple : entrée dans l'enseignement secondaire long par opposition à l'enseignement supérieur court, continuation des études par opposition à entrée dans la vie active, etc.). On suppose en outre que les étapes du cursus scolaire et, plus généralement, la structure des points de bifurcation qui jalonnent ce cursus peuvent varier d'un système scolaire à l'autre et évoluer dans le temps.

---

¹³ L'auteur a supposé trois classes sociales : supérieure (C1), moyenne (C2) et inférieure (C3).

[...] Une formalisation convenable des propositions précédentes et un choix approprié des paramètres permettent de déterminer le nombre d'individus qui, dans chaque classe sociale, atteignent chacun des niveaux déterminés par le système scolaire considéré. [...] les résultats engendrés par le [101] modèle sont structurellement conformes aux données fournies par les statistiques scolaires : les inégalités devant l'enseignement secondaire qui distinguent les trois classes sociales sont considérables ; les inégalités devant l'enseignement supérieur sont encore plus marquées.

2. Le second moment dans la construction du modèle permet de passer de la statique à la dynamique. On suppose un changement des caractéristiques des champs de décision dans le temps. Dans le cas le plus simple, on admet que les probabilités de survie dans la voie scolaire qui conduit à l'enseignement supérieur augmentent. On suppose en outre que cette augmentation est d'autant plus rapide que la probabilité à laquelle elle s'applique est plus petite. [...]
3. Nous abordons maintenant le troisième moment du processus, qui concerne directement le problème qui nous intéresse : celui de l'influence sur la mobilité sociale du développement des taux de scolarisation et de la réduction des inégalités devant l'enseignement. Les deux premiers moments du modèle permettent d'établir les distributions caractérisant les cohortes successives du point de vue du niveau de l'instruction. Le troisième moment définit le mécanisme par lequel des individus dotés d'un niveau d'instruction reçoivent un statut social donné. Quelles hypothèses peut-on introduire à cet égard ? Une première hypothèse s'impose d'elle-même, à savoir que les sociétés industrielles sont toutes, à un certain degré, *méritocratiques*. En d'autres termes, on supposera que, toutes choses étant égales d'ailleurs, ceux qui ont un niveau d'instruction plus élevé ont tendance à recevoir un statut social plus élevé. Nous verrons plus loin comment on peut donner une forme précise à cette proposition.

Une seconde hypothèse est que, toutes choses égales d'ailleurs, ceux dont l'origine sociale est plus élevée tendent à

obtenir un statut social plus élevé. En particulier, on peut admettre, si on se réfère à de nombreux résultats d'enquête, que des individus possédant un même niveau d'instruction ont plus de chances d'atteindre un statut social élevé si leur origine sociale est plus élevée. Nous parlerons dans ce cas d'un effet de *dominance*.

Si notre objectif était d'établir une théorie exhaustive de la mobilité, d'autres facteurs devraient encore être introduits. Ainsi, on sait bien que, à niveau d'instruction égal, les individus se dirigent vers des types de carrière associés à des espérances sociales plus ou moins élevées : ainsi, les jeunes gens d'origine [102] sociale moyenne qui ont terminé avec succès leurs études secondaires se dirigent moins fréquemment vers les carrières prestigieuses de la médecine et du droit que leurs condisciples d'origine sociale supérieure.

D'autre part, il est clair que des facteurs contextuels affectent les processus de mobilité : deux personnes dont les caractéristiques individuelles sont semblables (même type d'origine sociale, même niveau d'instruction, même type de scolarité, etc.) ont toutes les chances d'obtenir un statut social différent selon qu'elles appartiennent à tel ou tel type d'environnement. [...]

Intuitivement, on est tenté de conclure que ces différents facteurs conduisent à des changements dans la structure de la mobilité. L'analyse montre cependant qu'il n'en est rien. Le modèle engendre simultanément des changements importants dans la structure scolaire et une atténuation non négligeable de l'inégalité des chances devant l'enseignement ; mais ces changements sont impuissants à modifier la structure de la mobilité. [...]

La conclusion principale de l'analyse est qu'il n'y avait aucune raison de s'attendre à ce que l'augmentation considérable de la demande d'éducation à laquelle on a assisté dans les sociétés industrielles soit associée à une augmentation de la mobilité sociale, bien qu'elle se soit accompagnée d'une incontestable réduction de l'inégalité des chances devant l'enseignement. Le modèle précédent montre au contraire que,

sous des conditions extrêmement générales, les bouleversements qui caractérisent la structure scolaire sont normalement associés à une stabilité élevée de la structure de la mobilité. Pour que cette conclusion soit infirmée, il faudrait introduire des propositions peu réalistes : admettre, par exemple, que la réduction des inégalités devant l'enseignement a été beaucoup plus rapide qu'elle ne l'a été en réalité ; ou supposer que les changements dans la structure sociale, dus notamment à l'évolution technologique, ont été extrêmement rapides (de même rythme que ceux qui caractérisent l'évolution de la structure scolaire).

[...] En résumé : sous des conditions extrêmement générales, le développement de l'éducation n'entraîne pas la réduction de cette forme à la fois particulière et essentielle d'inégalité des chances sociales (dépendance du statut social du fils par rapport au statut social du père), même lorsqu'il s'accompagne d'une réduction de l'inégalité des chances scolaires (Boudon, 1977 : 25-37).

[103]

2. LAWRENCE COHEN ET MARCUS FELSON

Théorie explicative de la délinquance et de la conjecture économique

[Retour à la table des matières](#)

Un phénomène fort curieux s'est passé aux États-Unis de 1960 à 1975. Pendant cette période, la délinquance a considérablement augmenté dans presque tous les domaines, notamment les taux de vols avec violence et de cambriolages ont été multipliés par trois selon des données statistiques de la police. Or, dans le même temps, la situation économique et sociale s'était nettement améliorée : diminution de la pauvreté dans les villes, baisse du chômage, réduction des inégalités raciales.

Comment expliquer la simultanéité de ces deux phénomènes sociaux, soit l'explosion de la délinquance dans une conjoncture économique prospère ? À l'aide de l'individualisme méthodologique, deux sociologues sont parvenus à éclairer cette simultanéité qui défie le sens commun, en montrant que les délinquants potentiels se trouvaient dans une situation socio-économique qui a considérablement changé au cours de la période considérée. Boudon résume le schéma théorique de Lawrence Cohen et Marcus Felson (1979) en prenant l'exemple des cambriolages.

Interprétation proposée par Boudon :

Entre 1960 et 1965, l'action délinquante est devenue de plus en plus avantageuse et de plus en plus facile. Limitons-nous, pour faire court, à l'exemple des cambriolages. Ils sont de plus en plus payants pour ceux qui les commettent, du fait de la multiplication des cibles attractives : les objets de consommation durables tels que les télévisions, les radios, les disques, les chaînes hi-fi, sont de plus en plus répandus dans les habitations. Avec le progrès technique, ces objets deviennent plus légers et moins encombrants, ce qui les rend plus faciles à transporter et donc aussi à voler. Mais, en outre, les cambriolages sont de plus en plus faciles : du fait de l'extension du travail féminin, de l'allongement des études, et de la généralisation des congés payés, les logements se trouvent de plus en plus souvent vides d'occupants, et donc vulnérables, pendant la journée ou les vacances.

La méthode compréhensive permet donc de conclure que, contrairement aux apparences, il n'y a rien d'étonnant à ce que les cambriolages se soient multipliés au cours de cette période de progrès économique et social (Boudon et Fillieule, 2002 : 58).

[104]

3. ANTHONY OBERSCHALL

Théorie explicative de mobilisation et action collective

[Retour à la table des matières](#)

Boudon repère un autre exemple, cette fois-ci en sociologie de la mobilisation de l'action collective aux États-Unis, dans les années 1960.

Interprétation proposée par Boudon :

À cette époque, le mouvement pour les droits civiques battait son plein : des associations de Noirs américains se mobilisaient pour obtenir une plus grande égalité de traitement avec les Blancs, en particulier dans les États du Sud où subsistaient de fortes discriminations héritées de la période de l'esclavage. On pourrait penser que, pour faire aboutir leurs revendications, les organisations noires du Sud seraient tentées de recourir à la violence, manifestant ainsi leur détermination et l'intensité de leur mécontentement. Or, comme dans l'exemple précédent, le constat peut surprendre : c'est dans le Nord, où les discriminations étaient les moins fortes, que le mouvement noir a été violent, alors qu'il est resté non violent dans le Sud.

Ce paradoxe disparaît, là encore, dès que l'on applique la méthode « compréhensive ». A. Oberschall (1973) a en effet montré que les groupes d'activistes noirs du Sud étaient placés dans un contexte de décision très différent de celui des activistes du Nord. Dans le Sud, le mouvement noir disposait, d'une part, de la sympathie des élites blanches du Nord et, d'autre part, de l'appui du clergé protestant et de l'administration. En adoptant une stratégie violente, ces militants auraient risqué de perdre ces appuis précieux et de faire ainsi du tort à leur propre

cause. Dans le Nord, la situation n'était pas du tout la même. La mobilisation n'était que de faible ampleur, y compris parmi les Noirs. Les groupes d'activistes avaient donc peu d'appuis extérieurs, et leur problème était d'attirer sur eux-mêmes et sur leurs revendications l'attention médiatique et donc politique. Dans ce but, ils avaient non seulement peu à perdre mais beaucoup à gagner en recourant à la violence : en incitant à l'émeute et en récupérant la violence spontanée, ils avaient l'occasion de faire parler d'eux et de transmettre leur message (Boudon et Fillieule, 2002 : 59-60).

[105]

4. SAMUEL POPKIN

Théorie des sentiments de justice et des inégalités sociales

[Retour à la table des matières](#)

Le fait que les inégalités sociales soient jugées acceptables ou inacceptables, légitimes ou non par les individus est un des phénomènes sociaux très complexes auxquels les sciences humaines sont confrontées. En effet, l'explication des raisons d'être ou de l'origine des sentiments (de justice ou d'injustice) n'est pas une tâche scientifique facile, eu égard aux questions fondamentales que ce phénomène pose aux spécialistes des sciences humaines. Pourquoi les individus acceptent-ils plus ou moins les inégalités sociales ? Quels processus déterminent le seuil d'acceptabilité ou d'inacceptabilité des inégalités ? Ces questions renvoient en dernier ressort à l'explication des sentiments de justice et d'injustice. L'individualisme méthodologique y contribue de manière très éclairante. La théorie de l'unanimité dans les sociétés traditionnelles proposée par Samuel Popkin (1979) jette un éclairage sur le problème en montrant la variabilité des sentiments de légitimité et de justice en fonction de la structure du système d'interaction qui définit le milieu social.

Interprétation proposée par Boudon :

Dans une analyse brillante, Popkin se demande pourquoi, dans les sociétés villageoises traditionnelles, la règle de détermination de la volonté collective est celle de l'unanimité. On peut poser la question autrement : pourquoi, dans les sociétés villageoises traditionnelles (d'Afrique ou du Vietnam par exemple), l'individu est-il beaucoup mieux traité que dans nos démocraties modernes, puisque, dans le premier cas, chacun dispose d'un droit de veto, tandis que le citoyen des démocraties contemporaines n'a guère de prise sur les décisions qui le concernent, sinon par les sanctions qu'il peut administrer à ses dirigeants à l'occasion des élections ? En d'autres termes encore : pourquoi le pouvoir est-il, comme l'ont bien vu les romantiques de 68, distribué de manière beaucoup plus inégalitaire dans nos démocraties que dans ces systèmes politiques traditionnels ?

L'analyse de Popkin est la suivante : la prise de décision collective implique deux types de « coûts ». Or on ne peut atténuer l'un sans accroître l'autre et réciproquement. Si la décision collective exige l'accord de tous (règle de l'unanimité), elle sera interminable. [106] C'est la situation décrite par le film *Douze hommes en colère*¹⁴. Si on laisse à une majorité simple le soin de décider, elle peut imposer à une moitié moins un des individus des décisions que ceux-ci désapprouvent. Ce deuxième inconvénient est évidemment renforcé dans un système représentatif. La question est alors de savoir pourquoi les sociétés villageoises trouvent bon de choisir la première solution et les sociétés modernes la seconde.

---

¹⁴ Film américain réalisé par Sydney Lumet. Douze jurés se réunissent pour décider du sort d'un accusé soupçonné d'avoir tué son père. Lors du premier scrutin, onze d'entre eux votent *coupable* et un seul *non coupable*. Or, l'unanimité du jury est indispensable car le jeune homme risque la peine de mort. Tous sont donc amenés à délibérer à nouveau entre eux par un après-midi caniculaire.

La réponse tombe sous le sens. Dans le premier cas, on a affaire à des sociétés autarciques, dont l'économie fonctionne à bas régime, et où, pour cette raison, le temps libre n'est pas compté. Dans des sociétés de ce genre, tout changement peut menacer de mort les citoyens les plus faibles. Popkin prend l'exemple du glanage. L'interdire, c'est condamner à mort les plus pauvres, qui en vivent (Boudon, 1995 : 381-382).

Boudon ajoute quelques remarques et précisions à l'analyse de Popkin :

Un système comme celui-là serait considéré comme illégitime si sa constitution ne permettait pas à chacun de barrer des décisions qui risquent de se révéler mortelles pour les plus défavorisés. L'inconvénient est que la règle de l'unanimité constitue un système politique très lourd en temps. Mais nous sommes dans une société où le temps a une valeur moins grande que chez nous.

Cette analyse est, je crois, très convaincante. Elle s'oppose aux analyses culturalistes courantes selon lesquelles les « primitifs » obéiraient à la règle de l'unanimité parce qu'ils vivent dans une société où les valeurs « individualistes » sont inexistantes et où en *conséquence* l'individu n'aurait qu'une faible conscience de ses préférences et de ces intérêts personnels. Outre qu'une telle théorie repose sur des coq-à-l'âne logiques et jongle avec des métaphores approximatives un peu méprisantes (qui trahissent peut-être les origines colonialistes de l'anthropologie), elles ne permettent pas de comprendre pourquoi il est si difficile, comme le montrent pourtant tous les témoignages ethnographiques eux-mêmes, d'aboutir à un accord. Cette vision naturaliste contredit en d'autres termes les données [107] de l'observation : elle n'explique pas la palabre. De surcroît, elle propose de la règle de l'unanimité une interprétation arbitraire : voulant y lire le témoignage d'un unanimisme purement imaginaire, elle ne remarque même pas que la règle de l'unanimité et le droit de veto sont les deux faces d'une même médaille.

Le contraste entre les jugements de valeur observables dans les deux types de systèmes met enjeu des universaux : dans les deux cas, les « constituants » métaphoriques représentant le résultat d'un processus historique - ont résolu la contradiction de la décision collective de la manière la meilleure possible. Les raisons des uns et des autres sont adaptées à chacun des systèmes. Mais ils ont dans les deux cas obéi à des principes identiques. Le système d'équations est le même, mais les paramètres sont différents. La solution est différente, mais l'algèbre est unique.

Cet exemple permet de comprendre pourquoi les citoyens des démocraties modernes trouvent leur impuissance politique normale et légitime, tandis que les villageois des sociétés traditionnelles exigent de pouvoir arrêter toute décision ne leur convenant pas. Ces sentiments opposés sont le produit d'une logique commune opérant sous des conditions différentes : étant donné la nature du système, ils ont dans les deux cas des raisons d'accepter les règles en vigueur.

Je crois qu'il faut adopter le même type de démarche si l'on veut comprendre pourquoi les individus appartenant à tel système social trouvent légitime ou au contraire illégitime telle ou telle forme d'inégalités (Boudon, 1995 : 382-383).

Théorie explicative de la rareté de l'innovation dans les sociétés traditionnelles

Popkin explique également le processus d'innovation dans les sociétés traditionnelles par la théorie de l'unanimité. L'auteur se demande pourquoi, dans les sociétés paysannes asiatiques traditionnelles, l'innovation était-elle très rare ?

Interprétation proposée par Boudon :

Il s'est rendu compte que cela était dû au fait que les décisions collectives y étaient prises selon la règle de l'unanimité plutôt que selon une règle majoritaire. Dans ces conditions, chacun dispose d'un droit de veto. Comme une innovation n'est acceptée que si chaque membre de la communauté est convaincu qu'elle lui sera [108] favorable, les propositions font l'objet de longues discussions préalables et sont fréquemment rejetées.

Mais il reste à comprendre pourquoi ces villageois s'en tiennent à une règle de décision à l'unanimité. Popkin remarque que les membres de ces communautés villageoises sont à la fois très pauvres et fortement interdépendants, liés par exemple par des droits de glane réciproque. Des décisions qui seraient prises unilatéralement par les uns pourraient donc réduire les moyens de subsistance des autres et mettre en péril jusqu'à leur existence même. On comprend, dans ces conditions, l'attachement à la règle de l'unanimité, c'est-à-dire à la possibilité d'opposer un veto aux propositions visant à modifier les règles de vie commune.

On a ici une illustration d'un effet *de blocage* ou de *reproduction*, puisque l'interdépendance des acteurs conduit à limiter l'adoption des innovations qui pourraient, pour certaines d'entre elles, contribuer à terme à faire diminuer la pauvreté (Boudon et Fillieule, 2002 : 77-78).

Les deux exemples tirés des travaux de Popkin nous montrent que le principe de l'individualisme méthodologique ne s'applique pas seulement aux sociétés dites « individualistes », mais aussi aux sociétés traditionnelles dites « communautaristes ».

5. YAO ASSOGBA

L'échec des projets de développement en Afrique

[Retour à la table des matières](#)

Les micro-projets communautaires sont souvent associés aux projets d'approvisionnement en eau potable des populations rurales d'Afrique. Mais de manière générale, les efforts humains, financiers et techniques consentis ne donnent pas souvent les résultats escomptés, c'est-à-dire qu'ils se soldent par des échecs évidents : panne des pompes à eau potable, abandon de celles-ci par les populations, insuccès des micro-projets, etc. Pourquoi ? L'explication que les théoriciens du développement donnent souvent de ce phénomène est celle du comportement « irrationnel » de la paysannerie. Celle-ci résisterait au changement, refuserait le développement, si attachée soit-elle aux valeurs traditionnelles. Mais une analyse par l'individualisme méthodologique tend à montrer que, si comportement « irrationnel » il y a, c'est sans [109] doute du point de vue des « développeurs » (théoriciens et praticiens) - par sociocentrisme ou ethnocentrisme - et non du côté des populations concernées. Ces dernières ont de bonnes raisons de « refuser » l'innovation qui leur est proposée. Nous illustrons cette argumentation par l'exemple d'une enquête que nous avons menée au Togo dans les années 1980 (Assogba, 1989).

Théorie explicative de Assogba :

Micro-projets sanitaires d'hydraulique villageoise du CUSO au Togo. Un projet d'hydraulique villageoise (PHV) résultant de la coopération entre le Canada et le Togo et se situant dans le cadre de la Décennie internationale de l'eau potable et de l'assainissement (DIEPA : 1980-1990) a été mis en œuvre à partir de 1984 dans la région maritime du Togo. Ce PHV, dont la maîtrise d'œuvre est assumée par le Canadian University Ser-

vices Overseas (CUSO) vise l'approvisionnement en eau potable et l'amélioration des pratiques d'hygiène des populations rurales de deux préfectures, le Zio et le Yoto. Suivant l'approche préconisée par le DIEPA, le CUSO a associé la participation communautaire aux aspects techniques de l'hydraulique villageoise.

C'est ainsi qu'autour du projet des pompes, des micro-projets sanitaires (construction de latrines et d'enclos) et des micro-projets agricoles (champs collectifs dont les revenus devraient servir à l'entretien et à la maintenance des pompes) ont été réalisés. Ces activités n'ont pas toujours donné les effets escomptés. Qu'il suffise de donner un exemple. La divagation des animaux a été identifiée comme un problème sanitaire à résoudre dans les villages du Zio et du Yoto touchés par le PHV-CUSO. En effet, dans ces localités les animaux sont traditionnellement laissés libres dans la nature, se nourrissent seuls, dorment dehors et polluent les maisons. On propose aux villageois la construction d'enclos pour abriter les bêtes. Ils ont adhéré à l'idée après y avoir été sensibilisés. Mais, quelques mois plus tard, la plupart d'entre eux ont abandonné les enclos pour revenir à la méthode traditionnelle d'élevage.

Les intervenants du CUSO et les animateurs ruraux togolais ont vu les comportements des éleveurs comme une forme de résistance au changement et un attachement aux traditions. Mais, en interrogeant les villageois, nous avons compris « la bonne raison » de leurs gestes : ils ont abandonné la pratique des enclos parce que leurs animaux maigrissaient ou mouraient. Pourquoi ? Parce que les villageois oubliaient souvent de les nourrir. Mettre les animaux [110] dans des enclos et en prendre soin de façon régulière ne faisaient pas partie des pratiques séculaires d'élevage des gens du Zio et du Yoto. Les agents du projet n'ont pas essayé de s'inspirer des pratiques pastorales et agricoles traditionnelles pour promouvoir les micro-réalisations comme l'élevage par exemple. [...] C'est à la suite de notre enquête que les intervenants du CUSO et du Togo ont compris que l'échec des enclos n'est pas une résistance au changement, mais bien un comportement rationnel de gens adaptés à leur contexte socio-économique.

En effet, l'agriculture et l'élevage sont séparés dans le Zio et le Yoto et l'un est secondaire par rapport à l'autre. Traditionnellement, le paysan passe toute la journée au champ pendant que les animaux se nourrissent librement dans la nature. On lui propose un nouveau mode d'élevage (l'enclos) qui exige une disponibilité de temps et des pratiques nouvelles. Le paysan rentre fatigué des travaux champêtres, oublie de prendre soin des animaux enfermés et ceux-ci meurent. Pour ne pas perdre son petit troupeau de cochons ou de moutons, le paysan abandonne les enclos et retourne aux pratiques traditionnelles ou adopte une autre solution, à savoir attacher les animaux autour d'un arbre dans la cour familiale de façon à ne pas oublier de les nourrir.

Une étude préalable des pratiques agro-pastorales des habitants du Zio et Yoto n'aurait-elle pas permis aux agents du projet de penser former des jeunes gens qui se spécialiseraient dans l'élevage par enclos ? Une telle formation précéderait de quelques temps la réalisation du micro-projet sanitaire. Les risques d'échec seraient sans doute minimisés ou du moins les intervenants auraient eu le mérite d'avoir tenté d'étudier et de comprendre les logiques et les pratiques pastorales des populations bénéficiaires. Mais tel ne fut pas le cas (Assogba, 1999 : 198-199).

6. DIEGO RIOS ET RAÛL MAGNI BERTON

L'hostilité des intellectuels au capitalisme

[Retour à la table des matières](#)

Un phénomène bien circonscrit comme la tendance des intellectuels (avec des sympathies de gauche et/ou des sympathies de droite) à être plus hostiles au capitalisme que d'autres catégories sociales, a fait l'objet de plusieurs études monographiques. Si celles-ci ont contribué sans conteste à la compréhension de ce phénomène, force est de constater cependant qu'elles ne donnent pas une explication de ses raisons d'être. Pour leur part, Diego [111] Rios et Raül Magni Berton (2003) se sont demandés : « Pourquoi les intellectuels s'opposent-ils au capitalisme ? » S'inspirant de la méthode de la rationalité cognitive, à l'exemple du programme TWD, les deux auteurs ont élaboré minutieusement un schéma explicatif qui leur a permis de reconstruire les raisons fortes qui conduiraient les intellectuels à développer des attitudes hostiles au capitalisme. Les propositions de leur schéma explicatif sont congruentes avec les résultats de l'enquête qu'ils ont menée auprès d'une population de 300 universitaires parisiens.

Leur hypothèse de départ est que « la différence entre l'école et le marché en tant que systèmes distributifs, provoque chez les intellectuels, récompensés beaucoup mieux à l'école que dans le marché, une conception fortement méritocratique de la justice et, de ce fait, des croyances anticapitalistes » (Rios et Magni Berton, 2003 : 106). Le cadre conceptuel de l'étude élucide trois points fondamentaux. Premièrement, les chercheurs se donnent un critère fiable pour identifier et définir la notion d'« intellectuel ». Ils retiennent les enseignants universitaires (*ibidem* : 107). Deuxièmement, ils définissent les notions d'« école » et de « marché » et les rendent opérationnelles par des indicateurs précis et fiables, c'est-à-dire respectivement les performances scolaires et le salaire (*ibidem* : 107-108). Enfin, ils élucident la relation entre anticapitalisme, attitudes contre le marché et sen-

timents de gauche. De plus, quelques remarques sont faites. « La relation entre capitalisme et marché est conceptuelle : le capitalisme est un idéal de société régi uniquement par le respect des règles du marché. La relation entre le couplet capitalisme-marché et les idées politiques de gauche est beaucoup plus complexe » (*ibidem* : 109).

Pour Rios et Magni Berton, ce qui dans le langage populaire est appelé gauche ou droite ne constitue pas une catégorie qui oppose capitalisme et anticapitalisme. C'est à partir de la définition conceptuelle bien précise du capitalisme qu'ils distinguent la gauche et la droite. Dans leur étude, le capitalisme renvoie notamment à l'existence du « libre-échange ». Dans cette perspective, un intellectuel de gauche tout comme un intellectuel de droite peuvent s'opposer au principe du « libre-échange », en d'autres termes au capitalisme. Le raisonnement qui sous-tend l'objet de leur recherche est présenté ci-dessous.

[112]

Raisonnement de Rios et Magni Berton :

Reconstruisons les raisons qui nous ont conduits à formuler l'hypothèse, développée au chapitre précédent, que nous proposons pour expliquer l'attitude anticapitaliste des enseignants.

L'hypothèse centrale est que les enseignants ont été surreprésentés parmi les meilleurs étudiants à l'école. Cette hypothèse est plausible, mais non établie. Elle est cependant suggérée par le nombre très faible d'enseignants qui nous ont déclaré avoir été mauvais ou moyens à l'école.

La deuxième hypothèse se fonde sur la méritocratie implicite des individus : lorsqu'un mécanisme de redistribution récompense nos efforts, nous le percevons comme juste.

La troisième hypothèse est que les individus rencontrent deux grands systèmes de redistributions : le marché et l'école. Le marché est neutre, fondé sur l'échange, décentralisé et c'est un mécanisme de justice procédurale pure. L'école est fondée sur la valeur du savoir, elle est centralisée, avec une autorité centrale compétente et désintéressée (le professeur) qui récom-

pense l'acquisition du savoir. C'est aussi, comme nous l'avons vu, un mécanisme de justice procédurale imparfaite.

De ces hypothèses découlent les conséquences que nous avons voulu tester dans notre enquête. Premièrement, les enseignants ayant été de bons élèves à l'école ont perçu celle-ci comme un modèle de redistribution juste des biens, dans la mesure où elle a récompensé leurs efforts. On peut imaginer que les ex-mauvais étudiants sont beaucoup plus critiques à l'égard du système de justice scolaire : malgré leurs éventuels efforts, l'école ne les a pas récompensés. Les mauvais élèves sont donc moins anticapitalistes. Deuxièmement, la carrière d'enseignant universitaire est tardive et moyennement payée : le succès des enseignants dans le marché du travail n'est pas aussi clair que celui qu'ils ont obtenu à l'école. C'est la raison pour laquelle ils perçoivent le marché comme un système moins efficace que l'école pour récompenser les efforts des individus. On peut aisément imaginer le cas de figure inverse : les individus qui étaient médiocres à l'école mais qui ont rencontré un grand succès dans le marché du travail. Ces personnes auront tendance à juger l'école comme inutile et injuste et trouveront leurs principes de justice dans les mécanismes de redistribution offerts par le marché. Ces considérations permettent de penser que plus la performance scolaire des enseignants était élevée, plus ceux-ci sont frustrés par leur statut socio-économique.

[113]

Troisièmement, nous avons fait l'hypothèse que les attitudes de gauche sont directement liées à l'anticapitalisme. C'est ce que nous devons montrer : attitude de gauche, anticapitalisme, frustration et performances scolaires devraient être étroitement liés.

Quatrièmement, nous avons aussi voulu contrôler la distribution des opinions méritocratiques et élitistes pour voir si celles-ci sont effectivement liées ou non aux variables précédentes.

Enfin, à partir du questionnaire et des résultats obtenus, nous fournirons une explication du phénomène bien connu [...] : pourquoi les universitaires des disciplines scientifiques sont-ils moins de gauche que ceux des disciplines littéraires ?

L'enquête proposée se borne à contrôler chacune des hypothèses que nous venons d'énoncer à l'intérieur de la profession d'enseignant universitaire. Elle vise à *désagréger* l'échantillon des enseignants. S'ils sont *globalement* anticapitalistes c'est parce qu'ils ont été *globalement* performants à l'école. Les exceptions à cette règle peuvent être expliquées à partir de notre construction théorique : certains professeurs ont reçu de l'école des récompenses trop faibles par rapport à ce qu'ils auraient pensé mériter. Nous verrons que les enseignants qui n'ont pas été brillants lors de leur parcours scolaire, sont nettement moins séduits par les idées anticapitalistes. [...] La relation la plus importante sera étudiée en premier : le sentiment anticapitaliste augmente avec la performance lors des études supérieures : les enseignants universitaires d'aujourd'hui qui se perçoivent comme ayant été de bons étudiants lors de leurs études supérieures seront définitivement plus critiques par rapport au marché que ceux qui étaient moins bons étudiants (Rios et Magni Berton, 2003 : 112-115).

Le mécanisme, dont le raisonnement postule l'existence, contribue effectivement à expliquer les données de l'enquête conduite par Rios et Magni Berton et, au-delà, à répondre à la question posée au point de départ, à savoir : « pourquoi les intellectuels s'opposent-ils au capitalisme ? »

Explication du phénomène d'opposition au capitalisme

Nous résumons ici la démarche explicative des deux auteurs. Celle-ci consiste à tester les relations prédites entre les variables qui définissent le cadre théorique de l'étude.

[114]

*Relation entre réussite scolaire
et attitude à l'égard du marché*

Les données montrent que les étudiants faibles et moyens sont largement favorables au marché en tant que mécanisme distributif, tandis que les bons et les très bons s'opposent au marché. Dans l'étude, environ 80 % des étudiants de la première catégorie (faibles et moyens) se sont prononcés en faveur du marché, comparativement à 30 % des bons et 40 % des très bons et excellents. « L'attitude des enseignants qui étaient de mauvais et moyens étudiants est compréhensible : leur place à l'intérieur de la hiérarchie scolaire n'était pas suffisamment bonne pour leur permettre de concevoir une théorie méritocratique de la justice. Par conséquent, ils ne voient pas le marché comme un système distributif injuste » (Rios et Magni Berton, 2003 : 116-117).

*Relation entre réussite scolaire et processus de sélection
d'un employé (« proxy » du marché)*

Le concours comme mécanisme de sélection d'un emploi impose un certain standard plus ou moins élevé comme critère d'entrée sur le marché du travail. Cela implique, en conséquence, l'existence des limites strictes au simple échange de préférences. En effet, c'est évident que « les individus favorables au concours comme méthode de sélection imposent des standards d'excellence qui sont étrangers au libre-échange du marché. Ils introduisent, en un mot, des variables externes, exogènes, afin de contrecarrer les mécanismes du marché » (*ibidem* : 119). Les résultats de l'enquête le prouvent effectivement : les enseignants qui se perçoivent comme ayant été de bons étudiants durant leurs études supérieures sont ceux qui ont une forte préférence pour le concours comme mécanisme de sélection des candidats à un emploi. « Cela n'est pas une surprise. Leur conception méritocratique les pousse à préférer introduire un critère objectif et externe qui permet de contrôler les mécanismes du marché. Par le biais du concours, les

enseignants contrecarrent les éléments contractuels du marché fondés sur le libre-échange de préférences » (*ibidem* : 120).

Par ailleurs, le schéma explicatif prédit que la performance scolaire des enseignants lors des années d'études supérieures [115] constitue un bon paramètre pour anticiper leur insatisfaction future face à leur salaire. Ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, les enseignants ayant été de très bons étudiants doivent être plus insatisfaits de leur salaire que ceux qui furent de mauvais étudiants. Les données disponibles montrent une relation forte entre performance scolaire antérieure et processus de sélection d'un employé. Les enseignants qui ont une préférence pour le concours adhèrent à une conception méritocratique qui est incompatible avec le marché. Par contre, ceux qui préfèrent les critères de l'employeur comme mécanisme de sélection ne désirent pas qu'il existe des critères exogènes à l'échange des volontés dans le marché. Dans cette perspective, « le choix du concours est un " proxy " de l'anticapitalisme de la même façon que le choix des préférences des employeurs est un " proxy " du capitalisme. Notre théorie prédit que l'attitude anticapitaliste augmente avec la performance scolaire ; ce tableau établit que notre intuition n'était pas incorrecte : la préférence pour le concours augmente avec l'autoperception de la performance scolaire » (*ibidem* : 121).

Relation entre réussite scolaire et frustration salariale

Les données ont montré une forte corrélation entre l'autoperception de la performance scolaire lors des études supérieures et la satisfaction ou l'insatisfaction salariale. En effet, on constate qu'au fur et à mesure que la performance scolaire augmente, l'insatisfaction face au salaire augmente aussi. Tout se passe comme si les notes très bonnes et excellentes déclenchaient chez les gens des attentes élevées sur le salaire. Elles sont également à la base d'un processus psychologique légitimant les inégalités de salaire. Le raisonnement explicatif se présente comme suit : le marché doit suivre les règles de l'école ; en conséquence les salaires doivent être sensibles aux notes et à la performance scolaire en général. Les résultats de l'analyse des données renfor-

cent la conclusion relative au choix d'un critère pour choisir un postulant d'un emploi.

Mais Rios et Magni Berton prennent soin d'approfondir leur explication.

[116]

Si cette explication est correcte, alors la performance scolaire explique en même temps l'insatisfaction face au salaire et l'attitude anticapitaliste. La description de ce processus admet, malgré sa simplicité, deux versions différentes. Selon la première version, les enseignants infèrent leur revenu futur en utilisant comme prémices leur place dans la hiérarchie universitaire. Disons qu'il s'agit d'une inférence normativement agnostique : elle ne s'engage pas pour une théorie de la justice distributive. Les enseignants attendent tout simplement une *continuation* de l'état de choses scolaire ; une transposition directe et simple de la hiérarchie scolaire dans la société en général.

Mais il existe une autre description possible du mécanisme cognitif qui est à la base du raisonnement des enseignants. En effet, les enseignants peuvent ne pas transposer leurs notes directement, mais par le biais d'une théorie de la justice intermédiaire. Ils n'attendent pas nécessairement que, dans la réalité, les choses continuent telles qu'elles ont été à l'école, mais ils pensent que la hiérarchie *devrait* se maintenir dans une société équitable. En d'autres termes, ils attendent que les mêmes *principes* distributifs soient mis en place dans le marché. Comme nous allons le voir par la suite, c'est cette deuxième interprétation - normativement chargée - qui est à la base de leur attitude.

La différence entre la version normativement agnostique et celle normativement chargée n'est pas difficile à trouver. La première peut rendre compte de la frustration des enseignants, mais pas du sentiment d'*injustice* qu'ils ressentent. La découverte d'une discontinuité entre le marché et l'école n'est pas suffisante pour justifier une position morale : il faut, pour cela, que le critère distributif fondé sur le mérite soit considéré comme le

principe *adéquat*. La version normativement chargée fournit précisément ce supplément de légitimité.

Quelle que soit l'interprétation correcte, il est encore vrai que la performance à l'école a eu une importance cruciale, décisive, dans la vie des enseignants. Leur satisfaction salariale sera largement déterminée par la perception de leur propre performance scolaire. Tout se passe comme si l'école était la source certaine de toutes les revendications sociales : une mystérieuse institution qui délivre des droits, des titres, des espoirs et des souffrances et qui sépare, une fois pour toutes, saints et pêcheurs (Rios et Magni Berton, 2003 : 122-123).

[117]

Poursuivant leur démarche d'analyse, les auteurs montrent les relations entre les autres variables explicatives du phénomène.

*Relation entre capitalisme
et auto-positionnement à gauche*

Les résultats montrent que les attitudes politiques de gauche - au sens défini dans l'étude - correspondent à une conviction anticapitaliste qui s'exprime, ici, avec le choix du concours comme moyen de sélection le plus juste des candidats à un emploi. La relation prédite est confirmée : « Les enseignants de gauche sont largement plus favorables au concours comme institution sélective qu'aux simples préférences des employeurs. En revanche, on ne peut pas dire que plus les enseignants sont de gauche, plus ils sont favorables au concours : ceux qui sont de centre droite sont plus favorables au concours que ceux qui sont de centre. Notez néanmoins que les extrémistes de gauche sont presque tous favorables au concours » (Rios et Magni Berton, 2003 : 127).

*Relation entre réussite scolaire
et positionnement sur l'axe droite/gauche*

L'analyse des données a montré une corrélation entre l'autoperception de la performance scolaire devant les études supérieures et l'auto-positionnement politique sur l'échelle gauche/centre/droite : les étudiants faibles et moyens penchent plus vers la droite que les bons, très bons ou excellents (*ibidem* : 129).

*Influence de la rémunération
et des résultats scolaires sur l'attitude politique*

Eu égard à cette influence, Rios et Magni Berton tirent de leurs données la conclusion suivante. « La conclusion que nous pouvons tirer est que l'explication des attitudes de gauche est globalement, mais non parfaitement, accomplie par notre argument fondamental. Celui-ci explique bien le fait que les enseignants qui ont été moyens ou mauvais à l'école tendent à être plus de droite que les autres. Mais pour expliquer pourquoi les enseignants qui avaient été excellents et qui n'ont pas d'autres activités rémunérées que leur travail académique, tendent à être plus de droite que ceux qui étaient simplement de bons étudiants, il est nécessaire [118] de recourir à une hypothèse supplémentaire. Finalement, l'élitisme, la méritocratie et l'anticapitalisme des professeurs peuvent, dans certains cas, s'exprimer dans des convictions de droite » (*ibidem* : 133-134).

Il reste maintenant de savoir si les enseignants sont de gauche parce qu'ils sont élitistes et méritocratiques. Pour cela, les deux chercheurs analysent deux autres relations.

*Relation entre attitudes méritocratiques
et performance scolaire*

Les données disponibles confirment qu'un enseignant qui a été mauvais étudiant dans les études supérieures a très peu de chance d'avoir une conception méritocratique de la justice sociale. Mais les bons étudiants ont tendance à penser qu'il faut récompenser les meilleurs. Bref, ce sont eux qui sont, par exemple, le plus « choqués par le capitalisme qui récompense les footballeurs (généralement mauvais étudiants) beaucoup mieux que les professeurs » (*ibidem* : 140).

*Relation entre les choix distributifs
et les opinions de gauche*

Une autre question reste également à élucider : « l'inégalisme élitiste présent chez beaucoup d'enseignants et développé au cours de leur scolarité, s'exprime-t-il aujourd'hui par des attitudes de gauche ? » Rios et Magni Berton constatent par leurs données que la conception méritocratique de la justice est celle qui prédit le mieux l'orientation à gauche des enseignants, et cela mieux que l'égalitarisme. En d'autres termes, « un enseignant est méritocrate, alors il sera très probablement de gauche » (*ibidem* : 141).

Et les auteurs d'en tirer la conclusion générale suivante : « L'explication semble maintenant plus claire : les enseignants constituent une profession surreprésentée à gauche parce qu'ils sont influencés par un sentiment - l'inégalitarisme élitiste - qu'ils partagent avec les autres professions dans lesquelles on retrouve beaucoup d'ex-bons élèves. Mais à la différence de ces autres professions - les médecins, les avocats, les cadres - les enseignants ont le sentiment que le marché du travail ne les récompense pas [119] à leur juste valeur. C'est pourquoi leur " inégalitarisme élitiste " se transforme en " gauchisme " » (*ibidem* : 141-142).

La dernière relation testée met en jeu la discipline universitaire et les trajectoires des performances scolaires entre le cursus secondaire

et l'université. Cette relation permet d'expliquer la différence entre les attitudes politiques des enseignants et celles des médecins, avocats, cadres, etc.

*Relation entre discipline universitaire
et baisse des performances entre les études secondaires
et les études universitaires*

Rios et Magni Berton ont introduit l'hypothèse selon laquelle les étudiants en sciences connaissent, en général, une trajectoire descendante en termes de performances scolaires entre leurs études secondaires et universitaires. En conséquence, cette mobilité descendante au sein même du système d'enseignement les conduirait à percevoir l'opposition entre le marché de l'emploi et l'école « comme étant moins drastique ». Les données de l'enquête confirment l'hypothèse de la mobilité descendante des scientifiques : « La chute de leurs performances lors du passage à l'université est environ le double de celui des enseignants des autres disciplines. Si cette conséquence est vraie, la variable "discipline enseignée " n'est pas pertinente pour expliquer les attitudes politiques des enseignants. Le choix de la discipline a une influence sur la détérioration de la performance scolaire à l'arrivée à l'université. Et c'est celle-ci qui a une influence sur les attitudes politiques » (*ibidem* : 146-147).

Dans la conclusion globale de leur analyse, Rios et Magni Berton ont tenu à commenter les résultats obtenus par leur questionnaire. Premièrement, ils font remarquer que les questions ont été posées spécifiquement dans le but de montrer si l'hypothèse formulée se révèle en général vraie ou fausse. Les résultats de l'enquête montrent que l'hypothèse est vraie.

Deuxièmement, les auteurs informent le lecteur que d'autres questions, plus classiques celles-là, ont été posées pour contrôler les variables principales : l'âge, le sexe, le statut social, le statut académique et l'orientation politique des parents. Une fois ces remarques méthodologiques faites, ils présentent un commentaire général de l'étude.

[120]

Conclusion et commentaires de Rios et Magni Berton sur l'étude « Pourquoi les intellectuels s'opposent-ils au capitalisme ? »

D'après notre échantillon, de toutes ces variables, seule la dernière a une influence sur les positions politiques des enseignants. Presque tous les enseignants de droite sont issus d'un milieu familial de droite. Les enseignants de gauche, en revanche, ont des parents dont les orientations politiques sont assez variables. On ne peut, partant, affirmer que les professeurs sont de gauche parce que leurs parents le sont aussi. Cependant, s'il y existe, comme nous l'avons montré, une forte relation entre orientation de droite et mauvaise performance à l'école, il y en a aussi une autre entre orientation de droite et milieu familial de droite. Nous avons considéré cette relation comme « évidente » et nous ne l'avons pas discutée.

En revanche, ce qui paraît plus intéressant, au regard des orientations politiques des parents, c'est l'asymétrie dans la causalité : si un enseignant est issu d'une famille de gauche il sera, presque sûrement, lui aussi de gauche. En revanche, s'il est issu d'une famille de droite ses orientations politiques seront imprédictibles, avec, cependant, une plus grande chance qu'ils soient de gauche. Tout se passe comme si le métier d'enseignant avait un rôle de « gauchisation » des individus : presque aucun d'entre eux ne se situe plus à droite que sa famille et une écrasante majorité se situe plus à gauche. Si l'on suppose que la famille donne aux enfants l'orientation politique de départ, nous devons penser que le changement vers la gauche s'est opéré *au cours de la scolarité*. C'est cet effet de « gauchisation » que nous avons voulu décrire dans ses mécanismes et ses rouages dans ce chapitre.

L'explication avait été présentée au chapitre précédent de façon relativement conjoncturelle, ce chapitre en a montré le bien-fondé. Les enseignants de gauche qui sont plus méritocra-

tes que les autres, ont été aussi meilleurs élèves à l'université que les autres, ils sont plus frustrés que les autres et ils se méfient davantage du marché que les autres. Les quatre ingrédients fondamentaux de notre explication se retrouvent dans l'attitude des enseignants. Une attitude que nous avons qualifiée d'« inégalitarisme élitiste » et qui, à cause des raisons que nous avons décrites au cours du livre, entraîne curieusement un fort attachement aux idées de gauche (Rios et Magni Berton, 2003 : 149-150).

[121]

7. ROBIN HORTON

Théorie explicative des croyances magiques

[Retour à la table des matières](#)

Les sciences humaines et sociales modernes expliquent également par la rationalisation cognitive, les croyances magiques dans les sociétés traditionnelles. L'anthropologue Robin Horton (1962) a étudié les croyances magiques des Kalabaris, un peuple africain vivant dans le delta du Niger. Boudon nous présente un résumé de l'étude de Horton.

Interprétation proposée par Boudon :

Les Kalabaris sont animistes. Ils croient en l'existence de trois sortes d'« esprits ». 1) Les « ancêtres » sont les esprits des morts ; ils veillent sur leurs descendants en récompensant ceux qui respectent les règles de parenté et en punissant les autres. 2) Les « héros » du village ont, comme les ancêtres, vécu jadis dans la communauté ; mais ils n'étaient pas d'origine kalabari, n'ont laissé aucune descendance, et ce sont eux qui ont introduit de nouvelles lois et de nouvelles coutumes. 3) Les esprits du

« peuple de l'eau » viennent de la mer et habitent sous les eaux ; ils sont polymorphes et peuvent se matérialiser sous forme d'être humain, de python ou d'arc-en-ciel.

Ces trois types d'esprits sont responsables, par leurs relations d'antagonisme et de coopération, de tous les événements majeurs pouvant se produire dans l'existence des villageois. Ainsi, par exemple, les orages, les houles et les requins sont amenés par les esprits du peuple de l'eau, auquel cas ces esprits entraînent les activités productives du village et s'opposent aux héros. Mais le peuple de l'eau peut aussi aider le village et coopérer avec les héros en calmant les eaux et en faisant venir des bancs de poissons.

De leur côté, les villageois peuvent grâce à leurs rituels influencer l'équilibre des forces entre les trois groupes d'esprits.

Ce système de croyances, ici sommairement résumé, permet aux Kalabaris de comprendre le monde dans lequel ils vivent, de savoir pourquoi les phénomènes se produisent et comment essayer de les contrôler. La vision animiste du monde paraît bien éloignée de la conception scientifique qui est la nôtre, et l'on pourrait facilement être tenté de les opposer. Mais Horton, tout comme Durkheim et Weber avant lui, résiste à cette tentation et entreprend plutôt de mettre en évidence ce qui les rapproche. Il part du constat que les [122] théories scientifiques peuvent s'appuyer sur des analogies, sur des modèles empruntés à des domaines familiers.

Lorsque le physicien E. Rutherford a proposé son célèbre modèle de l'atome, il a utilisé une analogie avec le système planétaire. L'atome était représenté comme un minuscule système planétaire, le noyau jouant le rôle du soleil et les électrons jouant le rôle des planètes en orbite. Ce modèle a été peu à peu modifié de sorte que les « planètes » puissent effectuer des changements brusques d'orbite (les sauts quantiques des électrons), le « soleil » a été remplacé par un assemblage de particules différentes (protons et neutrons), et ainsi de suite. Le résultat de cette élaboration a donné un « système planétaire » hybride qui conservait des éléments communs avec son prototype céles-

te, mais qui s'en écartait pour rendre compte de certaines observations.

Selon Horton, la vision du monde des Kalabaris résulte d'un *Processus d'hybridation* similaire à celui qu'a traversé le modèle de Rutherford. Leur conception est fondée sur une analogie avec l'organisation sociale du village. Les traits de la vie quotidienne du peuple kalabari servent de modèle aux relations entre les esprits (mariages, alliances, querelles, etc.).

Mais ce modèle initial a dû être modifié de façon à pouvoir rendre compte de l'ensemble des phénomènes susceptibles de survenir au sein du village et dans son environnement. Ainsi, les attributs spécifiques des héros - origine étrangère, absence de descendance - les distinguent des ancêtres et leur permettent de représenter les valeurs collectives du village. Ces valeurs communes peuvent s'opposer aux règles particulières qui s'appliquent dans chaque famille et qui sont, elles, défendues par les ancêtres.

Les esprits du peuple de l'eau représentent les forces extra-sociales. Leur capacité à se matérialiser sous forme de python symbolise bien cet aspect de leur pouvoir : le python est considéré par les Kalabaris comme le plus puissant mais aussi le plus étrange des animaux du delta, son horizontalité contrastant avec la verticalité humaine.

Les traits les plus surprenants (pour nous) de ce système de croyances deviennent donc « compréhensibles » dès lors qu'on les interprète comme le résultat d'un processus d'hybridation qui a transformé le modèle des relations de la vie quotidienne en un schéma global d'explication des phénomènes naturels et sociaux.

La méthode de la rationalité cognitive permet, comme on vient de le voir, de parvenir à une véritable explication des croyances magiques « primitives ». Elle permet aussi d'éviter de tomber dans le piège de [123] la soi-disant explication par la « mentalité prélogique ». Lévy-Bruhl (1976), qui a forgé cette expression, pensait que les peuples des sociétés traditionnelles suivaient des règles logiques fausses, irrationnelles et totalement différentes des nôtres. Ces règles « primitives » ou « pré-

logique » consisteraient par exemple à croire qu'un être peut être à la fois lui-même et autre chose, à confondre l'un et le multiple, à admettre que des esprits immatériels peuvent agir sur le monde réel. [...]

La théorie de la « mentalité prélogique », à la différence de celle de Durkheim ou de Horton, est purement descriptive : elle se contente de mettre un nom sur le mystère des croyances magiques, sans être en mesure de le dévoiler (Boudon et Fillieule, 2002 : 103-107).

La construction des typologies est également du ressort de la sociologie à visée scientifique, comme en témoignent les idéaltypes classiques de Weber sur l'autorité ou ceux de Durkheim sur le suicide. La sociologie contemporaine nous en propose aussi.

8. FRANCINE GRATTON

Les idéal-types du suicide des jeunes

[Retour à la table des matières](#)

La sociologue québécoise Francine Gratton (1996) a élaboré, au milieu des années 1990, une typologie des « suicides d'être » des jeunes au Québec. Gratton constate d'abord que le taux de suicide au Québec a grimpé de façon spectaculaire avec les grands changements sociaux et ce qu'elle appelle *l'esprit général du Québec* dans les années 1960. Les principales caractéristiques de la société québécoise depuis cette période, que l'on désigne au Québec sous le nom de *Révolution tranquille*, sont : l'éclatement des valeurs, l'individualisme, l'incitation des jeunes à la liberté, à l'autonomie et à la consommation, la quête de sens, des choix à faire etc. Au cours d'un grand nombre d'heures d'entrevues avec des familles et des témoins, et à partir de lettres de jeunes de 18 à 30 ans (suicidés), elle a recueilli un matériau qualitatif qui lui a permis de reconstituer l'histoire de vie de cinq jeunes suicidés. Sur le plan méthodologique, elle a considéré les « va-

leurs » que les jeunes se sont donnés et les « ressources » (psychologiques, matérielles, spirituelles, etc.) qui seraient appropriées pour réaliser ces valeurs.

1. Le premier type est le jeune *idéaliste* qui se donne des valeurs dont il a l'impression qu'il ne peut les atteindre, [124] non parce qu'il ne dispose pas de ressources de tous ordres, mais parce que son niveau d'exigence est très élevé.
2. Le deuxième type est le jeune *blasé* qui n'arrive pas à se donner des valeurs, malgré les ressources importantes dont il dispose.
3. Le troisième type est le jeune *nostalgique* qui se donne un idéal de bonheur qu'il ne peut atteindre.
4. Le quatrième type est le jeune *épuisé* qui se donne des valeurs, mais, dépourvu de ressources pour les réaliser, il finit par se suicider.
5. Le cinquième type est le jeune *déshérité* qui manque de ressources et n'est pas à même de se donner des valeurs.

Les « suicides d'être », dans le sens où l'entend Gratton, renvoient à ces jeunes qui connaissent la richesse de leurs ressources mais qui se donnent la mort parce qu'ils sont dans l'impossibilité d'atteindre un idéal qu'ils situent toujours très haut. L'investissement personnel du jeune est considérable dans les « suicides d'être ». Ces derniers s'opposent aux « suicides d'avoir » qui interviennent souvent chez des personnes d'âges plus avancés, et qui résultent en général du rapport difficile de l'individu au passé, par exemple la perte d'un être cher ou d'un emploi. Il y a aussi les « suicides d'émotions » qui traduisent le rapport difficile de l'individu au présent. Gratton analyse les idéaltypes de « suicides d'être » qu'elle a construits à partir d'un riche matériau qualitatif issu d'un grand nombre d'heures d'entretien avec des témoins. Elle constate une « gradation du social dans les idéaltypes » (Gratton, 1996 : 312-321).

Analyse de Gratton : la graduation du social dans les idéaltypes

« *Le social dans le suicide par OUTRANCE* »

Le jeune *idéaliste* est perméable à l'influence de son entourage, mais ses valeurs proviennent surtout de lui-même. Ses proches ne cherchent pas à lui dicter ses aspirations et il est très autonome dans la détermination de ses choix de vie. « Ainsi, personne ne l'oblige à éprouver autant de compassion pour l'humanité, autant d'amour du prochain » (Gratton, 1996 : 312).

[125]

L'*idéaliste*, tout en reconnaissant ses richesses, veut toujours davantage. « Son idéal grimpe toujours plus haut. Incapable d'établir la connexion entre ses ressources et son idéal personnel d'être et de vie, il décide, sans consultation d'autrui, d'interrompre son existence » (*ibidem* : 313).

« *Le social dans le suicide par INSUFFISANCE* »

Le jeune *blasé* se conforme généralement aux normes familiales. Bien éduqué, il respecte autrui, est empathique et sociable et suit une certaine discipline. Il sait relativiser ses pensées et ses dires. Ses parents acquiescent facilement et immédiatement à ses demandes ou désirs. À l'instar de l'idéaliste, c'est en solitaire que le jeune blasé poursuit ses réflexions quelques moments avant son suicide (*ibidem*).

« *Le social dans le suicide par IMPUISSANCE* »

Dans les suicides du jeune *épuisé* et du jeune *nostalgique*, l'influence du social apparaît encore plus grande que dans le cas précédent. Ainsi, le social intervient de façon importante dans leurs valeurs personnelles en raison même de leur nature. Il pallie l'insuffisance des

ressources du jeune *épuisé*, mais entraîne leur détérioration chez le *nostalgique*. Au moment de leurs suicides, l'un et l'autre avaient déjà réussi à déterminer leurs propres valeurs. Le jeune *épuisé* « a besoin d'autrui pour réaliser ses aspirations, tandis que le *nostalgique* puise directement dans le social pour définir son idéal » (*ibidem* : 316). Être aimé devient donc très important pour lui. Il fait tout alors pour être aimable. Par ailleurs, il privilégie une autre valeur : l'autonomie. En effet, « de prime abord, la présence d'autrui y est peu requise car on vise surtout à se débrouiller sans son assistance » (*ibidem* : 317). Mais, si cette valeur se pervertit, par exemple, si l'autonomie devient de l'entêtement, autrui occupe alors une place de choix. Ainsi, contrairement à sa valeur d'être aimé qui pousse l'épuisé à se mettre au service d'autrui, c'est lui qui fait tout en son possible pour mettre autrui à son service. Dans sa décision de se suicider, la jeune épuisée, écrit Gratton, « prendra une certaine partie de la responsabilité, vu ses problèmes personnels qui l'empêchent de vivre à [126] sa manière, mais elle en attribuera la plus grande part à son entourage qui, selon elle, ne l'aura pas comprise » (*ibidem* : 317).

Quant au *nostalgique*, sa valeur personnelle émerge de la comparaison qu'il établit entre ce qu'il est devenu, son genre de vie, ce qu'il possède, et ce que sont devenus les autres, comment ils vivent et ce dont ils disposent. Ce jeune observe le monde autour de lui et songe à ce qu'il aurait pu devenir, à ce qu'aurait pu être son existence, s'il n'avait été affligé de problèmes de santé mentale, d'une maladie chronique qui le différenciait des autres et l'empêchait de vivre la vie de « monsieur tout-le-monde ». Être une personne normale, vivre une existence normale, *être comme les autres*, voilà ce que désirait ardemment le *nostalgique*. Lorsqu'il décidera de se tuer, lui aussi laissera des notes d'adieu tout imprégnées de la présence d'autrui. Chacune d'elles est adressée à un membre de sa famille, à qui il souhaite de poursuivre avec succès la vie normale, devenue inaccessible pour lui. Il n'accuse les siens d'aucune façon, ni indirectement comme le blasé, ni directement comme l'épuisé. Au contraire, il sympathise beaucoup avec eux. Impuissant à changer quoi que ce soit, il n'aura que constaté son impossibilité à vivre normalement. Est-ce que des jeunes suicidés, frappés

d'une maladie chronique physique ou mentale et refusant de différer des autres, pourraient faire partie de cet idéaltype ? C'est bien possible (*ibidem* : 317-318).

« *Le social dans le suicide par DÉPENDANCE* »

Gratton emploie la dépendance comme concept-clé pour désigner l'idéal-type du suicide du jeune *déshérité*. La dépendance évoque l'importance capitale de l'autre dans ce type de suicide. Le *déshérité*, comparativement à l'*idéliste*, au *blasé*, à l'*épuisé* et au *nostalgique*, est très peu pourvu en matière de ressources personnelles. Analysant le cas précis de la déshéritée de son enquête, Gratton écrit, en substance :

À l'étape de la vie où, habituellement, un être humain vole de ses propres ailes, elle a encore grand besoin du soutien d'autrui. Elle voltige de personne à personne cherchant constamment à faire son nid sur l'une ou sur l'autre, à s'accrocher à des gens plus solides qu'elle. On la trouve « lourde à porter » (*ibidem* : 319). Quand ces personnes ressources ne se sentent plus capables de la soutenir ou qu'elles ont simplement besoin de respirer, si elles ne [127] coupent pas complètement les ponts, elles la dirigent du moins vers quelqu'un d'autre ou exigent qu'elle s'éloigne temporairement et leur prouvent qu'elle peut vivre en personne autonome. Réalisant qu'on l'abandonnera si elle rate cet exploit, la déshéritée va mobiliser toutes ses ressources pour y arriver. Elle le fait, non pour se prouver qu'elle peut se passer du soutien des autres, mais parce qu'elle sait bien que, si jamais elle sort gagnante de cette aventure, cela lui permettra de s'accrocher encore plus solidement à autrui. Lorsqu'à la fin de son existence, les autres voudront couper le cordon ombilical et l'obligeront à faire sa vie sans eux, elle s'en reconnaîtra incapable, « trop feluette pour cette vie dure », écrira-t-elle. Elle se tuera alors (*ibidem* : 320).

Grâce à l'individualisme méthodologique, Gratton touche, à partir de l'analyse de son matériau, aux causes des « suicides d'être » des jeunes québécois. Les cinq types de suicide qu'elle a construits et analysés semblent correspondre à des réalités. Le schéma explicatif qu'elle nous propose est solide, parce qu'il présente une grande capacité heuristique face à un phénomène social aussi complexe que le suicide.

Comme on peut le constater, les sociologues modernes et contemporains ont aussi produit des théories pour expliquer divers phénomènes sociaux énigmatiques. Ce faisant, ils poursuivent la voie tracée par les classiques.

[129]

LA SOCIOLOGIE EST-ELLE UNE SCIENCE ?

CONCLUSION

[Retour à la table des matières](#)

La sociologie est-elle une science ? Tel est le titre même de cet ouvrage. Nous concluons le livre en répondant explicitement à cette question que nous avons posée, en raison du scepticisme et du nihilisme que beaucoup témoignent encore aujourd'hui à l'égard de la scientificité de la sociologie. Une typologie du premier courant est proposée par Boudon (2001).

Le *sceptique nostalgique*, comme Berger (1994), pour qui la sociologie est épuisée et, par conséquent, elle a existé. Il y a le *sceptique dogmatique*, tel que Lepenies (1990), pour qui la sociologie n'a jamais réussi à produire de savoir. On rencontre aussi dans la communauté des sciences sociales le *sceptique modéré*, comme Bell (1995), qui pense que la sociologie n'est pas une science, mais un art « imparfait ». D'autres sociologues sont des *sceptiques utopistes*. On peut citer en exemple White (1993) pour qui la sociologie sera une science demain, et cela une fois qu'elle aura été véritablement créée. Certains sont des *sceptiques désabusés*, comme Turner et Turner (1990) qui soutiennent que, nonobstant ses efforts, la sociologie en général, et particulièrement la sociologie américaine, n'a pas réussi à se doter d'un véritable programme.

Quant aux protagonistes du nihilisme, après avoir postulé que l'objectivité est une illusion, ils s'engagent dans la démarche scientifique en faisant fi de ses règles élémentaires. « Les auteurs postmodernistes, écrit Boudon, s'appuient sur une formule de Nietzsche, "il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations" » (Boudon, 2001 : 9). Ce nihilisme va jusqu'à affirmer que le progrès scientifique, y compris dans les sciences de la nature, est une illusion de société.

Face aux courants sceptiques et nihilistes, nous croyons que l'objectif de cet ouvrage est désormais atteint : il a montré que la sociologie cognitive peut produire du savoir capable d'expliquer de manière convaincante des phénomènes sociaux qui représentent [130] des énigmes au sens commun. Dans la sociologie classique et la sociologie moderne, les différentes théories (théories cognitives, théorie de la rationalité axiologique, paradigmes, typologies) qui sont issues de la sociologie à visée scientifique, sont recevables selon les critères habituellement utilisés pour juger d'une théorie scientifique. Et les exemples d'explications de phénomènes sociaux que nous avons présentés attestent que ces théories répondent aux grands principes de scientificité de Popper (1978) : 1) le principe d'acceptabilité des propositions qui composent la théorie en question ; 2) le principe de congruence avec les faits sociaux que la théorie explique.

La science se présente comme le seul mode de connaissance, constitué de formulations ayant un sens, qui se prêtent à la compréhension, à la critique, à l'évaluation et enfin qui nécessitent la vérification empirique, ou ce que Popper appelle la « testabilité ». C'est ainsi que la science produit du savoir qui permet la connaissance de la réalité. La science appréhende les phénomènes pour les expliquer et les comprendre.

Dans la sociologie contemporaine, le grand mérite revient à Boudon de se présenter en héritier des classiques (de Tocqueville, de Weber et de Durkheim), et de montrer que les principes généraux de la connaissance scientifique doivent pouvoir être posés avec des exigences identiques pour les sciences de la nature et les sciences humaines et sociales. L'individualisme méthodologique constitue le noyau de la sociologie en tant que science. « Le principe de l'individualisme méthodologique n'a, comme tout principe de méthode, d'autre fondement que son efficacité » (Boudon, 1979 : 63). Les analyses sociologiques présentées dans cet ouvrage ont toutes souscrit à ce principe, et force

est de constater qu'elles ont, dans leur essence, fait la preuve de leur capacité à résister à l'usure du temps.

Pour terminer, parlons de l'avenir possible de la sociologie à visée scientifique. La toile de fond de l'œuvre de Boudon est faite d'une relecture et d'une interprétation des classiques pour démontrer la fécondité de ses travaux. Et si d'aucuns sociologues voient dans sa méthode d'explication de texte un « coup de force », nous y voyons au contraire une démarche enrichissante dont l'originalité et la rigueur scientifique reçoivent un écho favorable au sein de la communauté des sciences sociales (Baechler, Chazel et [131] Kamrane, 2000 ; Giovanni et Valada, 1998). L'influence de la sociologie de Boudon réside dans l'importance qu'il accorde à la production du savoir et l'insistance avec laquelle il invite à redonner à la sociologie cette vocation véritable qui est la sienne. L'on peut rappeler brièvement les principaux travaux de recherche qui paraissent importants pour Boudon et que l'on doit entreprendre ou poursuivre dans le domaine de la sociologie à visée scientifique.

La fonction descriptive de la sociologie s'est considérablement accrue au cours des dernières années, et l'on dispose aujourd'hui des données d'enquêtes, de sondages et d'observatoires sur divers aspects de la vie sociale (éducation, santé, loisirs, valeurs et croyances, changement social, etc.). La précision des méthodes de ces recherches et la richesse des informations qui en sont issues constituent des innovations méthodologiques favorables au progrès de la sociologie. En effet, celles-ci permettraient de mettre les théories explicatives, dérivées des paradigmes conceptuels, à l'épreuve de l'observation, et de construire des théories sociologiques plus convaincantes ou plus satisfaisantes dans différents domaines. Cette démarche alimenterait à son tour l'observation et conduirait peut-être à une formalisation du langage sociologique aussi bien au niveau de la théorisation que des instruments d'analyse. C'est ainsi que se développera la sociologie cognitive. Dans cette perspective, rappelle Boudon, une des tâches importantes d'une épistémologie positive consisterait à faire une étude systématique et approfondie du processus de transformation historique des paradigmes ; transformation, avons-nous déjà souligné, qui représente une des formes importantes du progrès dans les sciences sociales en général et de la sociologie plus particulièrement. Ce progrès pourrait prendre différentes formes, allant de la généralisation d'un para-

digme particulier à la transformation d'un paradigme conceptuel en un paradigme formel, en passant par la transformation d'un paradigme analogique en un paradigme formel, à la critique des paradigmes existants ou à l'introduction de paradigmes nouveaux. Nous espérons que cet ouvrage d'introduction a su montrer l'importance de la fonction cognitive de la sociologie.

L'on ne peut que souhaiter vivement que les travaux de Boudon en matière de sociologie à visée scientifique inspirent [132] davantage de recherches. L'on ne peut également qu'espérer que l'enseignement de la sociologie revalorise cette fonction première de la discipline pour former de nouvelles générations de sociologues qui, par leurs travaux et surtout leur critique du langage, fassent progresser les sciences humaines et sociales.

[133]

**LA SOCIOLOGIE
EST-ELLE UNE SCIENCE ?**

Références bibliographiques

[Retour à la table des matières](#)

ARON, Raymond (1955). *L'opium des intellectuels*, Paris, Calmann-Lévy.

ASSOGBA, Yao (1999). *La sociologie de Raymond Boudon. Essai de synthèse et applications de l'individualisme méthodologique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval/Paris, L'Harmattan.

ASSOGBA, Yao (1989). « Pratiques participatives des ONG en Afrique : le cas du PHV-CUSO au Togo », dans *Nouvelles Pratiques sociales*, vol. 2, n° 1, p. 147-164.

BAECHLER, Jean (1971). *Les origines du capitalisme*, Paris, Galimard.

BAECHLER, Jean, François CHAZEL et Ramine KAMRANE (dir.) (2000). *L'acteur et ses raisons. Mélanges en l'honneur de Raymond Boudon*, Paris, Presses universitaires de France.

BECK, Ulrich (1992). *Rish Society, Towards a New Modernity*, Londres, Sage. Trad. française : *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001.

BELL, Daniel (1995). « Social Science : an Imperfect Art », dans *Revue Tocqueville*, vol. 16, n° 1, p. 3-24.

BERGER, Peter (1994). - Does Sociology Still Make Sense ? », dans *Revue suisse de sociologie*, vol. 20, n° 1, p. 3-12.

BERGSON, Henri (1985). [*Essai sur les données immédiates de la conscience*](#), Paris, Presses universitaires de France, [1927].

BERNSTEIN, Basil (1975). *Langage et classes sociales. Codes socio-linguistiques et contrôle social*, Paris, Éditions de Minuit.

BOUDON, Raymond (2003). *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, collection « Philosophe en sciences sociales ».

BOUDON, Raymond (2002a). « À quoi sert la sociologie ? », dans *Cités*, 10, p. 133-156.

BOUDON, Raymond (2002b). *Déclin de la morale ? Déclin des valeurs ?* Paris, Presses universitaires de France.

BOUDON, Raymond (2001). « Pourquoi devenir sociologue ? Réflexions et évocations », dans *Revue européenne des sciences sociales*, tome XXXIX, n° 120, p. 5-30.

[134]

BOUDON, Raymond (2000). *Études sur les sociologues classiques II*, Paris, Presses universitaires de France, collection « Quadrige ».

BOUDON, Raymond (1998a). *Études sur les sociologues classiques*, Paris, Presses universitaires de France, collection « Quadrige ».

BOUDON, Raymond (1998b). *Le sens des valeurs*, Paris, Presses universitaires de France.

BOUDON, Raymond (1995). *Le juste et le vrai. Études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*, Paris, Fayard.

BOUDON, Raymond (1994). « Les deux sociologies de la connaissance scientifique », dans Raymond BOUDON et Maurice CLAVELIN (dir.), *Le relativisme est-il résistible ? Regards sur la sociologie des sciences*, Paris, Presses universitaires de France, p. 17-43.

BOUDON, Raymond (1992a). *Traité de sociologie*, Paris, Presses universitaires de France.

BOUDON, Raymond (1992b). *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Seuil, collection « Points ».

BOUDON, Raymond (1990). « Les causes de l'inégalité des chances scolaires », dans *Commentaires*, n° 51, p. 533-542.

BOUDON, Raymond (1986). *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*, Paris, Fayard.

BOUDON, Raymond (1979). *La logique du social. Introduction à l'analyse sociologique*, Paris, Hachette Littérature.

BOUDON, Raymond (1977). *Effets pervers et ordre social*, Paris, Presses universitaires de France.

BOUDON, Raymond (1973). *L'inégalité des chances : la mobilité sociale dans les sociétés industrielles*, Paris, Librairie Armand Colin.

BOUDON, Raymond (1971). *La crise de la sociologie. Questions d'épistémologie sociologique*, Paris/Genève, Droz.

BOUDON, Raymond, et Renaud FILLIEULE (2002). *Les méthodes en sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, collection « Que sais-je ? ».

BOUDON, Raymond, avec Robert LEROUX (2003). *Y a-t-il encore une sociologie ?* Paris, Odile Jacob.

BOURDIEU, Pierre (1979). *La Distinction. Critique social du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.

BUSINO, Giovanni et Bernard VALADE (dir.) (1998). *La valeur de la sociologie. Les travaux de Raymond Boudon*, Genève, Librairie Droz.

CHERKAOUI, Mohamed (2000). « La stratégie des mécanismes générateurs comme logique de l'explication », dans *L'acteur et ses raisons*.

[135]

Mélanges en l'honneur de Raymond Boudon, Paris, Presses universitaires de France, p. 130-149.

COHEN, Lawrence, et Marcus FELSON (1979). « Social Change and Crime Rate Trends : A Routine Activity Approach », dans *American Sociological Review*, vol. 44, p. 588-608.

CORIAT, Benjamin (1991). *Penser à l'envers*, Paris, Bourgois.

CUSSON, Maurice (1990). [*Croissance et décroissance du crime*](#), Paris, Presses universitaires de France.

DOWNS, Anthony (1957). *An Economic Theory of Democracy*, New York, Harper.

DURKHEIM, Émile (1997). [*Le suicide. Étude de sociologie*](#), Paris, Presses universitaires de France, [1897].

DURKHEIM, Émile (1994). [*Les formes élémentaires de la vie religieuse*](#), Paris, Presses universitaires de France, [1912].

DURKHEIM, Émile (1991). [*De la division du travail social*](#). Paris, Presses universitaires de France, [1893].

DURKHEIM, Émile (1983). [*Les règles de la méthode sociologique*](#), Paris, Presses universitaires de France, [1895].

EVANS-PRITCHARD, Edward E. (1968). *Witchcraft, Oracles and Magic among the Azande*, Oxford, Clarendon Press, [1937]. Trad. française : *Sorcellerie, oracles et magie chez les Azandé*, Paris, Gallimard, 1972.

FREUND, Julien (1968). *Sociologie de Max Weber*, Paris, Presses universitaires de France.

GOFFMAN, Erving (1975). *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit.

GOODE, William J. (1963). *World Revolution and Family Patterns*, New York, Free Press of Glencoe.

GRATTON, Francine (1996). *Les suicides d'être de jeunes québécois*, Québec, Presses de l'Université du Québec.

HORTON, Robin (1962). « The Kalabari World-View : An Outline and Interpretation », dans *Africa*, vol. 32, p. 197-220.

HUNTINGTON, Samuel P. (1996). *The Clash of Civilizations and the Remaking of the World Order*, New York, Simon and Shuster. Trad. française : *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997.

INGLEHART, Ronald, Miguel BASANEZ et Alejandro MORENO (1998). *Human Values and Beliefs : A Cross-Cultural Sourcebook*, Ann Arbor, The University of Michigan Press.

[136]

KURAN, Timur (1995). *Private Truths, Public Lies : The Social Consequences of Preference Falsification*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.

LAGARDE, André, et Laurent MICHAUD (1966). *XVIII^e siècle*, Paris, Bordas.

LAIGNE-LAVASTINE, Alexandra (2003). « Raymond Boudon, semeur de perplexités », dans *Le Monde*, 25 avril, p. 28.

LAVAUD, Jean-Pierre (1991). *L'instabilité politique de l'Amérique latine : le cas de la Bolivie*, Paris, L'Harmattan.

LAZARSELD, Paul Felix, et Morris ROSENBERG (1955). *The Language of Social Research. A Reader in the Methodology of Social Research*, Glencoe, The Free Press.

LE BON, Gustave (1981). [*La psychologie des foules*](#), Paris, Presses universitaires de France, [1895].

LEPENIES, Wolf (1990). *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme (MSH).

LE PLAY, Frédéric (1971). *Les ouvriers européens*, Paris, Hachette, [1855].

LÉVY-BRUHL, Lucien (1976). [*La mentalité primitive*](#), Paris, Presses universitaires de France, [1922].

MAY, Ernest R. (1973). *Lessons of the Past : the Use and Misuse of History in American Foreign Policy*, London, Oxford University Press.

MENDRAS, Henri et Michel FORSÉ (1983). *Le changement social : tendances et paradigmes*, Paris, Armand Colin.

MERTON, Robert K. (1997). *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Librairie Armand Colin, [1949].

MERTON, Robert K. (1965). *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon.

NISBET, Robert A. (1966). *The sociological Tradition*, New York, Basic Books.

OBERSCHALL, Anthony (1973). *Social Conflicts and Social Movements*, New York, Prentice-Hall.

OLSON, Mancur (1978). *La logique de l'action collective*, Paris, Presses universitaires de France.

PARSONS, Talcott, et Edward A. SHILS (1951). *Toward a General Theory of Action*, Cambridge, Harvard University Press.

POPKIN, Samuel (1979). *The Rational Peasant. The Political Economy of Rural Society in Vietnam*, Berkeley, University of California Press.

POPPER, Karl (1978). *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, [1934].

[137]

RIOS, Diego, et Raül MAGNI BERTON (2003). *La misère des intellectuels. Pourquoi s'opposent-ils au capitalisme ?* Paris, L'Harmattan.

ROCHER, Guy (1972). [*Talcott Parsons et la sociologie américaine*](#), Paris, Presses universitaires de France.

SMITH, Adam (1999). *Théorie des sentiments moraux*, Paris, Presses universitaires de France, [1759].

SMITH, Adam (1991). [*Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*](#), Paris, Flammarion, [1776].

SOMBART, Werner (1976). *Why is there no Socialism in the United States ?* Londres, Macmillan, [1906].

TOCQUEVILLE, Alexis de (1986). [*De la démocratie en Amérique. Souvenirs. L'Ancien Régime et la Révolution*](#), Paris, Robert Lafont.

TÖNNIES, Ferdinand (1977). *Communauté et société. Catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, RETZ-CEPL, [1887].

TURNER, Stephen P., et Jonathan H. TURNER (1990). *The Impossible Science. An Institutional Analysis of American Sociology*, London, Sage.

VERGNIoux, Alain (2003). *L'explication dans les sciences*, Bruxelles, De Boeck Université.

WEBER, Max (1995). *Économie et société*, Paris, Plon, [1922].

WEBER, Max (1988). *Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie*, Tübingen, Mohr, [1920-1921].

WEBER, Max (1981). [*L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*](#), Paris, Plon, [1905].

WEBER, Max (1965). [*Essais sur la théorie de la science*](#), Paris, Plon, [1922].

WHITE, Harrison C. (1993). *Identity and Control. A Structural Theory of Social Action*, Princeton, Princeton University Press.

WHYTE, William F. (1955). *Street Corner Society. The Social Structure of an Italian Slum*, Chicago, Chicago University Press.

ZETTERBERG, Hans Lennart (1954). *On Theory and Verification in Sociology*, Stockholm, Amqvist and Wiksell/New York, Tressler Press.

Fin du texte